BnF Gallica

Extraordinaire du Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Extraordinaire du Mercure galant. 1684-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

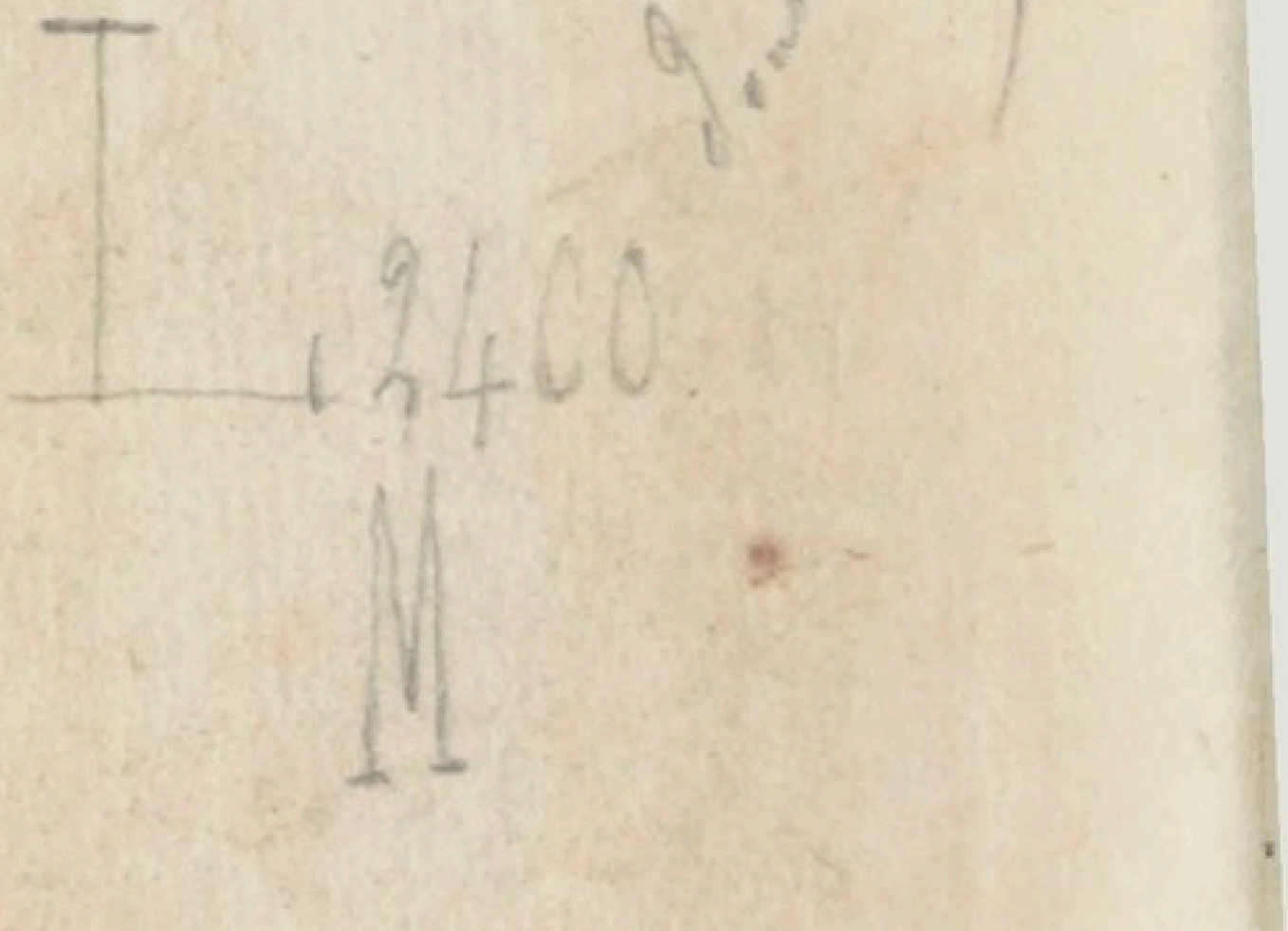
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Lc^2

34 (316)



EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER DE JANVIER 1684.

TOME XXV.

A PARIS,
AV PALAIS.

ON donnera toûjours un Volume nouveau du Mercure Galant le premier jour de chaque Mois, & on le vendra, auſſi-bien que l'Extraordinaire, Trente ſols relié en Veau, & Vingt-cinq ſols en Parchemin.

A PARIS,

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la Salle des Mercier, à la Juſtice.

Chez C. BLAGEART, Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plâtre,

Et en ſa Boutique Court-Neuve du Palais, AU DAUPHIN.

Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande Salle, à l'Envie.

M. DC. LXXXIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER DE JANVIER 1684.

TOME XXV.

JE croy, Madame, que je ne vous puis mieux inviter à lire ce XXV. Extraordinaire, qu'en le commençant par un Ouvrage qui traite de la Lecture. Ce n'est pas que je ne sçache que vous connoissez parfaitement l'usage qu'on en doit faire;

mais quelque connoissance que vous en ayez, vous ne serez pas fâchée de voir ce qu'on a écrit sur ce sujet. Il fournit beaucoup, & ce qu'il comprend peut estre d'une grande utilité pour quantité de Gens qui lisent, mais qui lisent mal, c'est à dire, sans réflexion, & sans soin d'en tirer aucun avantage. Mr de la Févrerie, qui pense admirablement, & qui exprime tout ce qu'il pense d'une maniere tres-noble, me fait esperer quelque chose de sa façon sur cette matiere. Je l'attens, & vous prépare d'avance au plaisir que vous aviez lieu de vous en promettre.

DU BON
ET
DU MAUVAIS USAGE
DE LA LECTURE.

L'Eſtime que je fais de la Lecture, ne m'inſpire que de grands ſentimens pour elle. Je la croy non ſeulement utile, mais outre cela je dirois preſque qu'elle eſt néceſſaire à toutes les Perſonnes raiſonnables. Ce pourroit eſtre un de mes foibles, d'avoir ce ſentiment, qu'on peut conteſter ; on me fera la grace de m'avertir, ſi je ſuis dans l'erreur. Je ne décide rien, & bien

loin de vouloir enſeigner les autres, je parle pour m'éclaircir moy-meſme. Un Pere de l'Egliſe croit que noſtre eſprit eſt tellement borné, qu'il devient inutile ſi-toſt qu'il ſe relâche de l'aſſiduité à la Lecture ; & c'eſt peut-eſtre pour cela qu'un bel Eſprit diſoit, que celuy qui ne lit point, eſt ſemblable à ces Maiſons qui menacent ruine. Apres tout, il faut avoüer que nous devons nos plus belles lumieres aux Livres ; d'où vient que Caſſiodore, & ces ſages Philoſophes de l'Antiquité ont ſoûtenu, que la Lecture eſt la veritable ſource de pénétration & d'intelligence. Je trouve dans les conſeils d'un habile Homme, que ſi nous voulons devenir polis, & nous dé-

faire de nos defauts, il eſt néceſſaire de lire beaucoup. Que j'aime ce vieux Philoſophe qui ſacrifia tout ſon bien pour ſe former une belle Bibliothéque ! Il avoit tant de paſſion pour la Lecture, qu'il prenoit ſon repos ſur des monceaux de Volumes, dont il couvroit ſon Lit. C'eſt ce qu'il obſerva juſques à la mort, & nous liſons qu'on le trouva expirant, ſi j'oſe parler ainſi, entre les bras de ſes Livres. Le grand Alexandre donnoit tout ſon loiſir à la lecture des Ouvrages d'Homere, qu'il portoit dans ſes voyages. Un Marc-Antoine liſoit juſque dans les Jeux publics, & lors qu'il aſſiſtoit aux Spectacles.

L'amour des Livres eſt donc un partage propre aux belles

ames, & qui parut si cher aux Peuples d'Abissinie, que la possession des Clefs de la Biblioteque du Palais, estoit une des principales marques de la souveraine autorité. C'est pour cela qu'ils avoient soin de mettre ces Clefs dans les mains du nouveau Roy, au jour de son élevation sur le Trône de leur Empire. Alphonse Roy d'Arragon, préferoit ses Livres à tous les plaisirs de la Cour. On luy donnoit un jour le divertissement d'un Concert, lors qu'il trouva par hazard un volume des Oeuvres de Ciceron ; ce fut assez pour dégoûter ce Prince des beautez de la Musique. Il prit le Livre, & congédia tout son monde avec ces belles paroles, *Je vais m'en-*

tretenir plus agréablement avec le Maistre de l'Eloquence Latine. En effet la Lecture me paroist le plus raviſſant de tous les plaiſirs. Je dirois que c'eſt un Tréſor précieux, qui ſe laiſſe découvrir à tout le monde, & que pluſieurs élevent au-deſſus des richeſſes. Un Autheur veut que ce ſoit la ſeule nourriture digne de noſtre eſprit ; auſſi lors que j'aperçois des Livres, je m'imagine que je vois des Fleurs toûjours diſpoſées à répandre des douceurs enchantées, pour ceux qui ſont capables de les goûter. Combien de Héros ont trouvé dans la Lecture le ſecret de ſe rendre redoutables à toute la terre, & de cüeillir des Lauriers juſque dans les Parties du Monde les plus

reculées ? Mille Seigneurs dont nous admirons le mérite, suivent l'exemple de LOUIS, le plus grand de tous les Roys. Ils liſent beaucoup, parce qu'ils ont appris de leur Prince, que c'eſt dans la Lecture que l'on trouve l'Art de bien commander, & de mieux obeïr. Ce Duc dont la ſcience égale le courage, s'eſt toûjours déclaré pour les Livres. Il brille dans l'Empire des belles Lettres, apres avoir laiſſé des marques glorieuſes de ſa valeur & de ſon courage dans le Champ de Mars. L'Académie Françoiſe joüit depuis vingt ans de l'honneur de ſon Alliance, & des momens prétieux qu'il dérobe à ſes plaiſirs ; toûjours preſt à donner des preuves de la

vivacité de ſon eſprit, qu'il cultive par l'uſage des beaux Livres. Je ſçay un de nos plus grands Capitaines, un illuſtre Maréchal, qui paſſe les nuits ſur les Livres, apres qu'il a conſumé les jours à retracer les anciennes limites de la France aux environs du Rhin. Un plus long détail m'engageroit trop ; c'eſt aſſez d'ajoûter ce trait de la vie d'un Sçavant de ce ſiécle. Il ſe plaignoit du malheureux ſort de l'Homme, réduit à relâcher au ſommeil la moitié d'une vie qu'il devroit ſacrifier toute à la Lecture, & aux fonctions de l'eſprit.

C'eſt donc une de nos foibleſſes, de ne pouvoir pas lire continuellement. Il faut partager ſon temps entre le repos, la Lec-

ture, les réflexions, & le divertissement ; sans compter ce que l'on doit aux diférentes occupations de la vie. La verité est qu'il y a des exemples qui nous montrent je ne sçay combien de grands Hommes tellement passionnez pour les Livres, que les Exercices les plus agréables ne pûrent arrester le zéle qu'ils avoient pour la Lecture. Caton le jeune lisoit presque toûjours, & mesme dans le Barreau. Les Livres eurent tant d'attraits pour Jules Césat, qu'il les caressoit par tout, sans excepter les Assemblées publiques. Alexandre Sévere fit le plus délicat de ses ragouts d'un bon Livre, qu'il devoroit à la Table, & dans les Festins extraordinaires, selon le

témoignage de Lampride. Pline qui a ſi bien écrit des choſes naturelles, affectoit de ſe faire porter en Litiere, lors qu'il eſtoit contraint de ſortir, afin de lire plus facilement.

Pour parler juſte, ce ſont de riches modelles ; mais je ne ſçay ſi je ſerois bien raiſonnable de ſoûtenir, que l'on eſt obligé de les copier. Il eſt peu de Perſonnes qui vouluſſent s'expoſer à ces études empreſſées de l'Empereur Adrien. N'eſtoit ce pas outrer les conſeils de la raiſon, que d'entreprendre de lire, d'écrire, & de dicter, en meſme temps qu'il s'appliquoit à répondre à ceux de ſa Cour, qui venoient le ſaluer ? Nous ſommes perſuadez que ce n'eſt pas dans

la Lecture continuelle, que l'on trouve un veritable profit ; mais plûtoſt, que le bon uſage de la Lecture ſe reconnoiſt par ce choix judicieux du temps & des Livres. Faiſons réflexion ſur ces deux points, qui ſemblent utiles à toutes ſortes de Perſonnes.

Un Sage de la Gréce liſoit avant que de ſe coucher, & le matin à la pointe du jour. Il faut avoüer que le matin eſt le temps le plus propre pour la Lecture. Je ſçay qu'il y a de certains Livres, qui ne demandent point ou fort peu d'application ; ce ſont ceux-là que je voudrois faire lire pendant le repas, que je conſeillerois de porter dans un Carroſſe, & dans les voyages, & qui peuvent nous

divertir dans plusieurs occasions qu'il seroit inutile de particula-riser. Pour ce qui est de ces Lectures sérieuses, qui attirent des réflexions & des remarques, on les fait le matin, depuis quatre jusques à dix heures. C'eit dans ce temps que l'esprit est libre & purgé de certaines fumées qui suivent nécessairement le repas. On m'a fort peu conseillé de lire apres le dîné. Le soir peut laisser deux ou trois heures libres à ceux qui n'ont soupé que legérement. C'est, si je ne me trompe, ce que l'on peut déterminer touchant le temps que nous pouvons accorder à la Lecture. J'ajoúte qu'il ne faut pas courir indiféremment de Livres en Livres, sans méthode, & à toute heure.

Que ce ſeroit un avantage bien conſidérable, de ne lire que ce que l'on doit ſçavoir, & d'apprendre ſeulement les choſes que l'on n'aura jamais honte d'avoir lûës ! On doit ſe régler ſur la portée de ſa mémoire ; elle ne veut pas eſtre fatiguée mal à propos. Les choſes néceſſaires, & qui méritent d'eſtre retenuës, ſe doivent relire. Auſſi je ne deſapprouverois pas que l'on ſe fiſt une régle d'employer une demy-heure chaque jour, pour écrire le précis de ſes Lectures. Nous avons de certains Ouvrages que chacun auroit intéreſt de ſçavoir. Ceux qui ſont d'un mérite extraordinaire, ſe doivent preſque apprendre mot à mot ; principalement ſi ce ſont des Origi-

naux, pour la pureté d'une Langue, ou bien pour la délicateſſe des penſées.

Je m'aviſe d'un moyen que l'on m'a donné autrefois, pour profiter des bons Livres. C'eſt d'en lire trois ou quatre fois de ſuite environ vingt lignes, avant que de s'endormir. L'eſprit s'occupe de cette Lecture pendant le ſommeil, l'imagination s'accoûtume à des idées nobles, & l'on trouve inſenſiblement, que la mémoire ſe cultive; on ſe rend les expreſſions faciles, & l'on apprend à reconnoiſtre, & à profiter des beautez d'une Langue. Joignez à cela, que ſi ces Ouvrages ſont auſſi ſolides que bien écrits, nous nous formons des habitudes de penſer juſte; nous

nous familiariſerons, pour ainſi dire, avec des manieres relevées d'écrire & de parler, qui viendront à noſtre ſecours, ſans qu'il ſoit néceſſaire de les appeller. Les veilles immoderées, ces Lectures avides & ſans méthode, ne ſont point de mon gouſt; c'eſt beaucoup lire, que de ſe reſerver pour ce qui eſt utile. Ce ſont les bons Livres, & non pas le grand nombre, qu'il faut rechercher. Je trouve que celuy-là railloit avec aſſez de juſtice, qui comparoit un amas indiſcret de toutes ſortes de Livres, à un monceau de bled que l'Avare conſerve pour cultiver de la pourriture. Senéque ne s'arreſtoit pas aux Biblioteques bien fournies, mais il con-

ſeilloit ſeulement le choix des bons Livres, parce qu'une Lecture fixe profite, au lieu que celle qui eſt trop vague, ne ſert qu'à divertir. Je ne ſçache point que l'on ſe ſoit fort étudié à marquer les Livres utiles pour les ſciences diférentes. Si je croyois qu'on vouluſt ſouffrir ce que j'en ay reconnu, je pourrois en faire part dans la ſuite. Ce n'eſt pas mon deſſein d'écrire contre les mauvais Livres; on ſçait aſſez qu'ils portent leur reproche avec eux, & qu'il n'y a que tres-peu de Perſonnes qui puiſſent tirer un bon ſuc de ces ſortes de fruits. Auſſi Démocrite reprochoit à un certain, qu'il abuſoit de ſon temps, & qu'il s'appliquoit à recüeillir les épines, au lieu de

s'arreſter aux fleurs ; on me permettra de tranſcrire le paſſage Latin, qui m'a paru tres-beau. *Non enim, quod tu facis, legendis libris ſpinas eorum ſeligo ; ſed ea tantùm conſector, quæ utiliſſima ſunt, & ubivis commemoranda.*

Virgile répondit agreablement à ceux qui luy vouloient faire une affaire de la fréquente Lecture d'Ennius, *Je cherche de l'or dans le fumier.* Il eſt donc vray de dire que c'eſt aux bons Livres, aux Livres utiles, qu'on doit s'arrêter. *Les méchans Livres ne ſe doivent point ſouffrir*, diſoit un Ancien, *parce qu'ils ſont oppoſez à la pureté des mœurs.* Le mauvais uſage de la Lecture ſe reconnoiſt aſſez, en prenant le contraire de tout ce que nous venons de dire. Si

l'on trouve que j'aye ſuivy des routes particulieres en traitant cette Queſtion, on aura la bonté de ſe ſouvenir qu'elle eſt aſſez étenduë, pour me permettre cette liberté. L. M. D. S. B.

DISCOURS EN VERS, SUR LE MESME SUJET, Du bon & mauvais uſage de la Lecture.

SI le panchant de la Nature
Nous ſollicite à la lecture,
N'ayons point l'eſprit ſi méchant
Que de négliger ce panchant;
Il eſt doux, il eſt raiſonnable,
Il eſt inſtructif & loüable,
Car la lecture a des appas
Dont tout ſenſé doit faire cas,
Et l'on peut dire qu'on eſt ſage
Quand on en fait un bon uſage.

Elle éclaire l'entendement,
Elle forme le jugement,
Elle inſpire la politeſſe,
Elle aime la délicateſſe.
Du Juſte elle accroiſt la ferveur,
Elle convertit le Pécheur,
Où ſont des Chardons met des Roſes,
Et fait plus de métamorphoſes
Sur les mœurs d'un Chreſtien zelé,
Que n'en fit le Poëte exilé,
Qui pour avoir eſté trop libre,
Fut contraint de quitter le Tibre,
Et d'aller en des lieux deſerts
Gémir au bout de l'Univers.
Grénade, le fameux Grénade,
Cet Autheur qui n'a rien de fade
Dans ſes Livres pleins d'onctions,
A plus fait de Converſions
Qu'il n'eſt de lettres dans les pages
Qui compoſent ſes beaux Ouvrages;
Auſſi la lecture eſt vrayment
Une eſpece d'enchantemcnt,
Un charme qui nous rend capables
Des emplois les plus remarquables,

Une ſçavante illuſion,
Une agreable viſion,
Une occupation modeſte,
Un amuſement tout celeſte,
Qui condamnant l'oyſiveté,
Nous inſtruit de la verité,
Et nous éleve juſqu'aux nuës
Par des lumieres peu connuës.
N'eſt-ce pas un beau paſſetemps
De s'étendre par tous les temps,
Et de courir de ſiecle en ſiecle
Depuis le temps de Sainte Tecle?
Que dis-je? depuis Jézabel,
Depuis Caïn, depuis Abel,
Depuis meſme le premier Homme,
Qui nous perdit par une Pomme.
Dieu! quelle conſolation,
De voir une Relation
De mille Batailles paſſées
Dans une lecture amaſſées,
Et mille beaux évenemens
Qui cauſent nos raviſſemens,
Par la lecture d'un beau Livre
Qui de cent chagrins nous délivre!

Nous connoissons à juste prix
Quels ont esté les grands Esprits,
Les faits, les exploits, & la gloire
De ceux qui brillent dans l'Histoire.
Sans la lecture, sçauroit-on
Les Harangues de Cicéron,
Les Plaidoyers de Démosthenes,
Ceux qui fleurirent dans Athenes,
Et ces Héros dont les Combats
Ont fait tant de bruit icy-bas?
Où sans elle seroit Plutarque?
Où sans elle seroit Pétrarque?
Et qui pour leurs fameux hazards
Auroit estimé les Césars,
Les Augustes, les Alexandres,
Si leurs noms restoient dans les cendres
Honteusement ensevelis?
La grande & petite Bélis,
Seroient-elles par nous connuës,
Et jusques à nous parvenuës,
Si Mathiolle & Dalechamps,
Qui coururent souvent les champs,
N'avoient par un travail immense
Donné la chasse à l'ignorance,

Ainſi que Fuſch & que Belon,
Gens de teſte, Gens de renom,
Ingénieux Naturaliſtes,
Et des plus fameux Botaniſtes,
Qui ſoigneux de les expliquer,
Nous ont ſi bien fait remarquer
Les proprietez excellentes
Des Fleurs & des plus belles Plantes?
Et vous, Simpliſte à tour de bras,
Dioſcoride, on ne doit pas,
Quoy que vous fuſtes un peu rogue,
Vous obmettre en ce Catalogue,
Puis que vos curieux Ecrits
Charment nos yeux & nos eſprits.
D'où vient ſouvent que le vulgaire,
Peu ſoucieux de nous complaire,
Et de s'expliquer avec art,
Donne des ſouflets à Ronſard,
Parle & s'énonce ſans juſteſſe,
Sans eſprit, & ſans politeſſe?
D'où viennent tant d'abſurditez,
De fautes, d'incongruitez,
De locutions enfantines,
Qui choquent les oreilles fines,

Et qui bleſſent les délicats,
Sinon qu'on fait fort peu de cas
De faire de bonnes lectures,
Qui ſont les ſources les plus pures
D'une correcte expreſſion,
Et d'une belle diction?
Avoüons tous que la lecture
Réjoüit toute la Nature,
Et que par là les Moris ſçavans
Inſtruiſent les groſſiers Vivans,
Les débourent, les humaniſent,
Et leurs ames débarbariſſent.
Mais pour lire avecque profit,
Il faut entendre ce qu'on lit,
Penétrer le ſens des paroles,
Soit Enigmes, ſoit Paraboles,
Soit Commentaires, ſoit Centons,
Autrement l'on marche à tâtons,
Et dans un Païs de tenebres,
Où l'on ne voit qu'objets funebres.
Que ſi l'eſprit eſt rebuté
Par la profonde obſcurité
De quelque verité cachée,
Où l'ame ſe trouve empeſchée

Dans les matieres de la Foy,
Il ne faut que dire, Je croy,
A cette verité j'adhere,
Sans vouloir ſonder ce myſtère;
Car le Scrutateur curieux
Qui prend ſa raiſon, ou ſes yeux,
Pour les Juges de ſa créance,
Perd le fruit de l'obeïſſance,
Et doit ſe voir accravanté
Par le poids de la Majeſté,
Cela dicte la conſcience.
Dans les matieres de Science,
Où s'exercent tant de Vivans,
On ſe regle ſur les Sçavans.
Ces Prodigieux, ces grands Hommes,
Ces Flãbeaux du Siecle où nous ſommes,
Pour le bien de tous les Humains,
Sçavent la route & les chemins,
Et c'eſt de leur bouche diſerte,
A nos neceſſitez offerte,
Qu'on apprend l'explication,
Le ſens, & l'explanation
D'un impénetrable Paſſage.
Or quand on a l'aveu d'un Sage,

Et l'autorité d'un Sçavant,
Que chacun consulte souvent,
On demeure l'ame tranquile;
Et sur un Texte difficile,
Où l'on faisoit un long sejour,
On voit aussi clair qu'en plein jour.
De plus, pour lire sans dommage,
Il faut que l'Homme se ménage,
Et qu'il use fort sobrement
De ce chaste contentement,
En s'appliquant à la lecture
Comme on s'applique à la pâture,
Faisant refléchir son esprit
Sur sa lecture; Quand on lit,
Il faut que dans l'ordre on se range;
Car comme celuy qui trop mange,
Se créve au lieu de se nourrir,
S'étouffe au lieu de se remplir,
Tuant la chaleur naturelle
Par une abondance cruelle;
De mesme lors qu'avidement,
Et par excés d'empressement,
On précipite sa lecture,
Cette mystique nourriture

Devient inutile au Lecteur,
Comme elle l'eſt à l'Auditeur,
Toute nourriture indigeſte
Eſtant dommageable, funeſte,
Et dangereuſe à noſtre bien,
Si nous en croyons Gallien,
Et l'honneur de la Medecine,
Qui de Cos prit ſon origine.
Jadis dans l'ancienne Loy
(C'eſt dont l'Ecriture fait foy)
Dieu ne vouloit en ſacrifice,
Pour ſe rendre aux Hommes propice,
Que des Animaux ruminans,
Et leur pâture remâchans.
Dans l'Ordonnance Evangélique,
Toute illuſtre, & toute héroïque,
Il veut, mais d'un vouloir de Roy,
Qu'un Chreſtien médite ſa Loy,
Et que ſon ame poſſedée
D'une ſi précieuſe idée,
Conſerve inviolablement
Ce délicieux aliment.
Quand on lit trop à la légere,
Et d'une façon paſſagere,

Cette lecture que l'on fait
Eſt ſans fruit comme ſans effet.
On lit en dépit de Minerve;
De ſa lecture on ne conſerve
Qu'un infructueux ſouvenir
Que le moindre objet ſçait bannir.
Si l'on ne médite & digere
De ſa lecture la matiere,
Quoy qu'on la reliſe ſouvent,
Autant en emporte le vent.
Il faut donner à la manie
D'un trop tumultueux Génie,
Et donner à ſa vive ardeur
Un tempérament de lenteur;
Car quelquefois on perd la veuë,
Quoy que d'organes bien pourveuë,
Si l'on a trop d'enteſtement
Pour ce beau divertiſſement.
Chaque Livre a ſon caractere,
Pour les Devots il faut Taulere,
Et lire avec affection
La pieuſe Introduction
Du Bienheureux François de Salles,
De qui les vertus ſans égales

Ont éclaté juſques aux Cieux,
Auſſi-bien que dans ces bas Lieux.
Cette admirable Philothée
Pourroit convertir un Athée,
Et relancer dans les Chartreux
L'Homme le plus voluptueux.
Une ame n'eſt point abuſée,
Qui s'occupe à lire Buzée,
Lanſperge, Bruno, Bonnefon,
Capiglia, Suffren, Talon,
Hayneufve, & le bon Pere Euſtache,
Dont les Ecrits n'ont point de tache;
Caignet, l'orthodoxe Abelly,
Par ſes Ouvrages embelly,
Dont la Grace a conduit la plume
Pour faire maint & maint Volume.
Quand vous aurez trouvé Stella,
Vous pouvez vous arreſter là;
Son Livre du Mépris du monde
Eſt une Piece ſans ſeconde,
Auſſi-bien que ce qu'il a fait
Sur Saint Luc; tout en eſt parfait,
Tout y reſpire une ame pure,
Bien morte à toute Créature.

Climachus est aussi fort bon
(Tout le monde en connoît le nom;)
Tous les degrez du Ciel qu'il marque,
Sont beaux, & dignes de remarque,
Et rien n'est plus délicieux
Que son stile sententieux.
Lisez les Oeuvres de Saint Jure,
Ils sont ravissans, je vous jure,
Pour imprimer dans nostre cœur
Une ardente & noble ferveur.
Les Oeuvres de Sainte Théreſe
Ne contiennent rien qui ne plaise,
Et qui ne marque ce grand feu
Dont tout son cœur brûloit pour Dieu.
Binet est un Livre agréable,
Avila n'a point son semblable,
Cassiagnere est estimé,
Gontren est un peu plus limé,
Bérulle est un Devot mystique,
La Serre un pieux Politique.
Vous pouvez planter le Bourdon
Sur les Ecrits du bon Boudon,
Ce véritable Archidiacre
Qui tout son temps au Ciel consacre,

Et qui pour l'intéreſt de Dieu,
Preſche, agit, travaille en tout lieu.
C'eſt à cet intéreſt unique
Que tout ſon beau Livre s'applique.
C'eſt un ſavoureux entretien
Que le petit Penſez-y-bien;
Et ce qu'a fait le Pere Alphonce,
Dont les mots ſe peſent à l'once,
J'entens Alphonce de Madrit,
Eſt profitablement écrit.
Gygés, Autheur des plus ſincéres,
Développe bien des myſtéres,
Et d'un ſtile fort racourcy
Les Intrigues de ce temps-cy.
Feüilletez fréquemment l'Hiſtoire
De ces grands Héros, dont la gloire
Pleine de la Divinité,
Brillera dans l'Eternité
De ces Saints, dont la belle vie
A fait déſeſpérer l'Envie.
Liſez tous les jours les hauts faits
De tant d'Hommes rares, parfaits,
Et dont la lumiere féconde
Eclate en tous les Lieux du Monde:

De tant de fervens Confeſſeurs,
De bons Freres, de bonnes Sœurs,
De Martyrs, & de Patriarches,
Qui furent de vivantes Arches,
Si vous voulez, des Coffres forts,
Où Dieu renferma ſes tréſors,
Et des Portraits en mignature
D'une Charité toute pure.
A ce deſſein vous aidera
Le Pere Ribadeneyra,
Monſieur du Val, dont l'ame bonne
Fut un Soleil de la Sorbonne;
Surius, & Monſieur Benoiſt,
Qui par tout, ce qu'il eſt paroiſt.
Braillon, Preſtre de l'Oratoire,
S'eſt acquis auſſi de la gloire
A travailler ſur ce ſujet,
Qui n'a rien de vil & d'abjet,
Ecrivant l'Hiſtoire Chreſtienne;
Qui bien la lira, la retienne:
Ces Hiſtoires ayant du poids,
Il les faut lire pluſieurs fois.
J'oubliois encor à vous dire
Qu'il ne faut pas manquer de lire

Avec forte application
La divine Imitation,
Cet Ouvrage si Catholique,
Mais d'autrepart si pathétique,
Si brûlant d'un celeste feu,
Si remply de l'esprit de Dieu,
Si capable de mettre une ame
Dans l'ardeur d'une sainte flâme.
En ce beau Livre de Gerson
Chacun peut trouver sa leçon,
Chaque ame y devient aguerrie,
Soit pour Marthe, soit pour Marie,
Soit pour la recollection,
Pour la priere, ou l'action,
Pour le jeûne, & pour l'abstinence,
Pour l'aumône, & pour le silence.
Vers & Prose de Cerisy,
Vous n'avez rien que de choisy,
Vostre éloquence est des meilleures.
Magnon a fait de bonnes Heures.
Les Pastorales de Godeau
N'ont rien que de chaste & de beau,
Aussi-bien que ses Paraphrases,
Qui peuvent causer des extases;

C'eſt un Eſprit vif & brillant,
Dont le tour eſt étincelant.
Vous pouvez parcourir ſans crainte
Tous les Tomes de la Cour Sainte
Du Revérend Pere Cauſſin,
Dont le noble & pieux deſſein
Eſtoit d'engager les grands Princes,
Seigneurs, Gouverneurs de Provinces,
Dames, Prélats, Souverains, Roys,
A faire de nobles Exploits,
Pour placer aupres du Balluſtre
La Vertu dans ſon plus haut luſtre.
A l'ombre de vos Aliſiers
Vous pouvez lire Ceriſiers.
C'eſt un Autheur de bonne trempe,
Dont je voudrois avoir l'Eſtampe.
Vous pouvez lire Villeloüin,
Et les Emblémes de Baudoüin;
Là ſous des Figures s'étale
Une belle & ſainte Morale.
Vous pouvez auſſi jetter l'œil
Sur les Ouvrages de Montreüil,
J'éntens de Montreüil le Jeſuite,
Homme d'eſprit & de mérite,

Dont la plume avec verité
Ne respire que pieté.
La Paraphrase de Beccasse,
Toute autre Paraphrase efface,
Au sujet du Miserere,
On n'y trouve rien d'altéré,
Et qui ne porte une belle ame
A quelque douloureuse flâme,
A quelque sentiment caché
D'aversion pour le peché.
Ses Pseaumes de pareille force,
Ont plus de moëlle que d'écorce;
Tout en est fort & vigoureux,
Et je m'estime bien heureux
D'estre lié de parentage
A cet excellent Personnage,
Qu'un grand Chapitre revéroit,
Et que la Sorbonne admiroit.
Visitez aussi le Calvaire,
Dont son illustre & sçavant Frere,
Ce digne & ce fameux Curé,
Qui dans la Brie est honoré,
Nous a tracé la belle route.
Ce chemin peut mettre en déroute

Tous les Supoſts de Lucifer,
Et tous les piéges de l'Enfer.
De Grénaille a pour moy des charmes,
En le liſant je rends les armes.
Laval, Guillebert, & Senault,
Ont écrit juſte, & comme il faut;
Leurs Traductions ſont fidelles,
Et leurs Locutions ſi belles,
Qu'il eſt au monde peu d'Eſprits
Qui ne reſpectent leurs Ecrits.
Liſez auſſi tout à voſtre aiſe
Les Oeuvres du pieux Nerveſe;
Quand on cherche Dieu ſeulement,
On s'y délecte innocemment,
Sur tout, liſant ſa Solitude,
Beau charme de l'inquiétude.
Pour le Pédagogue Chreſtien,
C'eſt un Livre qui porte au bien,
Il peut vous tenir lieu d'azile,
Joignant l'agreable à l'utile;
Les autoritez, les raiſons,
Et les juſtes comparaiſons
Qui relevent tout cet Ouvrage,
Luy donnent un grand avantage;

Il ne peut estre décrié,
Quoy qu'il soit diversifié
Par tout de mainte & mainte Histoire,
Qu'il seroit malaisé de croire,
Si l'Autheur, Homme d'entretien,
Ne les autorisoit fort bien,
Et n'en faisoit venir la course
D'une pure & sçavante Source.
Lisez fréquemment Rodriguez,
Ce docte & pieux Portuguais,
Qui tient les Vertus comme à gages,
Vous apprendrez cent beaux passages.
Que du Pont soit bien vostre Amy,
Ne le lisez point à demy,
Mais depuis un bout jusqu'à l'autre;
Que sa ferveur devienne vostre,
Et de ses Méditations
Tirez des spéculations
Pour bien conduire vostre vie
Malgré la Critique & l'Envie.
Lisez aussi tres-fervemment
Ce qu'a composé sçavamment
Le devot Saint Bonnaventure;
Son Livre est la bonne-avanture

D'un Chreſtien qui brûle pour Dieu;
Là le cœur s'échauffe, & prend feu,
D'une maniere inconcevable.
Liſez, ou faites lire à table
Quelque choſe de Bloſius,
Ou du devot Dréxellius,
Ou bien ſoufrez les doux régales
De la lecture des Annales
Du Cardinal Baronius,
De Torniel, de Bſovius,
De Salian, ou de la Peyre,
Qui des Autheurs n'eſt pas le pire.
Il n'eſt rien de mieux ſecondé
Que les Oeuvres de Marandé.
Cet Ecrivain de belle miſe,
Qui défendit ſi bien l'Egliſe,
L'Illuſtriſſime Boſſuet,
Qui rend un Miniſtre muet
Par les rayons de ſa doctrine,
Et connu juſqu'en Paleſtine,
Par ſa grande devotion
Et profonde érudition,
A fait auſſi de beaux Ouvrages
Que le temps verra ſans outrages.

Pour desabuser les Errans,
Et les Sectaires ignorans;
Avec plaisir on les peut lire,
En les lisant on peut s'instruire.
Mais se trouve-t-on jamais las
De feüilleter Décambolas
Dans son docte & pieux Modelle
Qui sert de guide à tout Fidelle?
Si vous vous sentez moins en feu,
L'ame moins élevée à Dieu,
Si la colere vous atirape,
Si la constance vous échape,
Si vostre cœur est rallenty,
Lisez les beaux Faits de Renty;
Ce Gentilhomme charitable,
Ce Marquis si considérable,
Ce Chrestien si devotieux,
Qui thésauriſoit pour les Cieux,
Et qui par un miracle étrange
Sembloit avoir visage d'Ange.
La Sainte Mere de Chantal
Ne vous apprendra point de mal,
Quand vous sçaurez toute la suite
De sa merveilleuse conduite.

Le ſage Prélat de Maupas
Vous y guidera pas-à-pas;
Vous verrez ſon cœur tout de flâme,
La fidélité de ſon ame,
Son grand deſ-intéreſſement,
Son ſurprenant avancement;
C'eſt là que vous verrez dépeintes
Dans les pratiques les plus ſaintes,
Ses vertus dans lenr plus beau jour,
Sa douceur, & ſon chaſte amour,
Son incomparable innocence,
Sa vertueuſe obeïſſance
Dans les états où ſon Vainqueur
A voulu promener ſon cœur;
Dans une diférente épreuve
Vous la verrez, & Fille & Veufve,
Mariée, & dans un Convent.
Liſez donc ſon Livre ſouvent,
J'entens l'Hiſtoire de ſa Vie,
Et que voſtre ame ſoit ravie
Du deſir de ſuivre ſes pas
Dans tous ſes diférens états,
Dans le monde, ou bien en retraite,
Vous la verrez toûjours parfaite,

Toûjours vers Dieu s'acheminant.
Cela ſuffit pour maintenant;
Avecque cette tablature
Vous pourrez faire la lecture.
Parcourant le Monde Chreſtien,
Vous n'y trouverez que du bien;
C'eſt un Autheur ſçavant & ſage
Qui nous a tracé cet Ouvrage,
Autheur d'eſprit & de renom;
La Barre eſt ſon illuſtre nom.
Dieu! qu'aux pechez on fait eſcarre
Avecque ces grands coups de Barre,
Et que l'Enfer contrecarré
S'y trouve à propos rembarré,
A la confuſion du Schiſme,
A l'honneur du Chriſtianiſme,
A la gloire du Tout-Puiſſant,
A la ruine du Croiſſant,
Au mépris de l'Idolâtrie,
Au grand bien de noſtre Patrie!
L'Intérieur nommé Chreſtien,
Eſt un Livre dont l'entretien
Peut inſinuer la pratique
Des grandes vertus qu'il explique,

Q. de Janvier 1684.

A la gloire du Roy des Roys;
C'eſt peu que le lire une fois.
Le ſoir avecque ſa Bougie
On peut feüilleter Philagie;
C'eſt là la plus propre ſaiſon
A lire le point d'Oraiſon.
On trouve une utilité ſeûre
A parcourir la nuit obſcure,
D'un Homme qui ſeul en vaut trois,
Le Bienheureux Jean de la Croix;
C'eſt un Homme de l'autre monde,
Dont la doctrine tres-profonde,
Qu'on peut nommer tréſor caché,
Peut aneantir le peché.
Le ſpirituel Cathéchiſme
Etablit le Chriſtianiſme,
Et la ſainte devotion,
Par mainte interrogation;
On apprend là ce qu'il faut croire,
Joignant le cœur à la mémoire,
Et mettant ſon affection
A chercher la perfection.
Pour la ſpirituelle adreſſe,
C'eſt un Livre qui rien ne bleſſe;

Mais qui peut faire un grand profit
A quiconque ardemment le lit.
Tout eſt plein de choſes ſenſées;
Chez vous, ô Chreſtiennes penſées,
Les Ouvrages de Scapoly
Sont fervens, paſſent le joly,
Font qu'à méditer on arrive,
Et ſont d'une force exceſſive
Pour combatre les paſſions
Par les mortifications,
Et par la haine de ſoy meſme,
Vertu digne du Diadéme.
Voila, pour le dire en deux mots,
Le paſſe-chagrin des Devots.
Que les Sçavans liſent les Peres,
Ces Flambeaux, ces grandes Lumieres,
Qui par leurs Ouvrages divers
Ont éclairé tout l'Univers;
C'eſt dans ces ſources toutes pures
Qu'on puiſe les belles lectures.
Peut-on voir un plus beau Feſtin
Que de lire Saint Auguſtin,
Saint Ambroiſe, Saint Chryſoſtome,
Saint Athanaſe, Saint Jerôme,

Saint Basile, Saint Cyprien,
Saint Athanase, Salvien,
Leon, Prosper, Eucher, Maxime,
Ces Docteurs que l'Eglise estime,
Et qu'à jamais estimera
Le Chrestien qui bien les lira.
Dans un respect meslé de crainte,
Venez à l'Ecriture Sainte,
L'objet de nos devotions,
Et de nos vénérations.
Les véritez incontestables;
Et les préceptes admirables
Que contient ce Livre divin,
Empeschent l'Homme d'estre vain;
Superbe, insolent, adultere,
Aux conseils du Ciel réfractaire;
Et pour estre un Homme de bien,
Homme d'honneur, Homme Chrestien,
Suffit de se rendre facile
Ce que nous apprend l'Evangile;
Qui sur ses maximes fait fond,
De la verité se répond.
Ces Ecritures salutaires
Sont des Troupes auxiliaires,

Qui nous ſerviront au beſoin,
Si l'on veut ſe donner le ſoin
D'en faire une ſainte lecture,
En gros, ou bien en mignature,
C'eſt à dire par petits points.
J'en prens pour Juges & Témoins
Tant d'Illuſtres, tant de Notables,
Tant de Docteurs irréprochables,
Qui font preſque en toute ſaiſon
Sur l'Ecriture l'Oraiſon,
Apres l'avoir luë & reluë
Avec beaucoup de retenuë.
Or ſortant d'un grand ſérieux,
On peut parfois jetter les yeux
Sur quelques Livres de Voyage,
Cette lecture à rien n'engage;
On peut ainſi facilement,
Meſme fort agreablement,
Sans argent, ſans Valet, ny Bottes,
Sans craindre la Mer, ou les crottes,
Les Bandis, ou les Armateurs,
Sans prendre Bouſſolle, ou Hauteurs,
D'une viteſſe ſans ſeconde
Viſiter l'un & l'autre Monde,

Voir le Normand & le Picard,
Aller juſqu'à Madagaſcar,
Sans une nouvelle Machine
Donner juſqu'à la Cochinchinne,
Porter le moule du Jupon
Juſques au dela du Japon,
Se promener ſeul & ſans ſuite
Sur les épaules d'Amphitrite,
Enfin roder tout l'Horiſon,
Sans décamper de ſa Maiſon;
Viſitant toutes ces Demeures.
On paſſe d'agreables heures,
Vous pouvez lire Thévenot,
Villamont, Laët, & Linſchot,
Jean Moquet, le Goulx, la Boulayes,
Colomb, Pirard, Baudier, Deshayes,
Aloüiſio de Canda,
Razilly, Michon, d'Aranda,
Belleforeſt l'Homme hiſtorique,
Jambolo Pere pacifique,
Jean Lyon, Bartheme, Lopez,
Frere Eugene, Frere Alvarez,
Le Laboureur de Calchondille,
Fernandez de Pinto l'habile,

Bellon ce Medecin Manceau,
Vincent le Blanc ce bon cerveau,
Jean de More, Jacques le Maire,
Puis Cevallos le débonnaire,
Dom Garcia de Loaysa,
Dom Garcia de Mendoza,
Sandifs, Tavernier, François Draque,
Qui ne vit jamais Andromaque,
Olivier de Sarmiento,
Qui couroit la Poste ut octo
Sur les flots salez de Neptune,
Afin d'établir sa fortune,
Sarto Seguizi, Jacque Albert,
Et le fameux Cèsar Lambert,
Zagachriſt Roy d'Ethiopie,
L'Original, ou la Copie,
Dont les Ecrits, pour leur beau tour,
Ont charmé l'ancienne Cour.
J'oubliois Paolo de Veniſe,
Homme d'intrigue & d'entrepriſe.
Quand vous aurez veu tout cela,
On vous pourra bien dire hola.
Apres de ſi longues lectures,
Jettez les yeux ſur les figures,

Il faut faire profession
D'une immortelle aversion
Pour les lectures criminelles,
Ou qui tiennent des bagatelles,
Car c'est un pauvre passetemps
Que de lire, & perdre son temps.
Brulez tous les Livres magiques,
Aussi-bien que les herétiques,
Et ces Livres pleins de fatras,
Qui des Souverains & Prélats,
A qui l'on doit obeïssance,
Pourroient obscurcir l'innocence.
Il faut toûjours se faire honneur
D'épargner les Oings du Seigneur,
Malgré la rage invéterée
D'une plume inconsidérée,
Ou d'une langue sans respect,
A qui le bien mesme est suspect.
Bannissez le Décatonphile,
Artemidore, & Théophile;
Sur tout, ne feüilletez jamais
Machiavel, & Rabelais,
L'un est plein de fausses maximes,
L'autre est tout degoutant de crimes,

D'impuretez,

D'impuretez, d'impiétez,
Et de profanes ſaletez.
Vous ne devez point donner place
Au Décameron de Bocace,
Moins au Moyen de parvenir,
Livre à brûler, Livre à bannir.
Fuyez l'opprobre des Familles,
Qu'on nomme l'Ecole des Filles,
Et ce Livre à chaſſer dehors,
Les Bigarrures des Accords,
Par qui l'ame eſt toute obſédée
Des illuſions d'Aſmodée;
Tous ces Livres malicieux
Méritent le couroux des Cieux.
Pour lire donc en Homme ſage,
Et pour faire un heureux uſage
De la lecture, il faut en tout
Lire les Livres du bon gouſt,
Livres chaſtes & raiſonnables,
Polis, éloquens, profitables,
Les lire avec attention,
Et ſans préoccupation.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

Q. de Janvier 1684.

Quoy que la Lettre qui ſuit ait eſté écrite il y a déja deux ans, elle n'eſt tombée entre mes mains que depuis fort peu de jours; & comme elle contient des choſes aſſez particulieres ſur les Tremblemens de Terre, je ne doute point que vous ne ſoyez bien aiſe de les ſçavoir.

A Fau-Cleranton le 20. de May 1682.

C'Eſt pour vous donner avis, Monſieur, d'un Tremblement de terre qui ſe fit icy ſur les trois heures, la nuit du Lundy au Mardy apres l'Aſcenſion. On avoit eſperé que le temps pluvieux ceſſeroit le jour de cette Feſte, mais il continua, & l'humidité de l'air le rendit meſme aſſez froid pour obliger beaucoup de Gens à s'approcher du feu le Dimanche au ſoir, & le Lundy au matin. Le Soleil ne parut point ces jours-là avant Midy, à cauſe de la pluye, & parut peu quand elle eut ceſſé.

Je pris garde alors, que la Riviere (c'eſt la Seine) avoit crû de plus d'un pied depuis le jour de l'Aſcenſion, & que ſes eaux eſtoient un peu troubles. Le Lundy au ſoir 11. de ce mois, le Soleil s'eſtant couché dans un nuage noir, fit juger qu'on n'étoit pas quitte du mauvais temps; neanmoins il devint ſi doux, l'air ſi tranquille & ſi pur, la Lune ſi claire, & les Etoiles ſi brillantes, que je pouſſay avec plaiſir la promenade bien avant dans la nuit. Le Printemps & l'Automne ſont, comme vous ſçavez, les Saiſons des Songes, auſſi-bien que celles des Tremblemens de terre, & le retour du Soleil vers noſtre Hémiſphere a accoûtumé d'accroiſtre &

de fortifier les premiers, & d'être l'heure la plus ordinaire des autres. Le songe ne m'épargna pas cette nuit-là, non-plus qu'il avoit fait les précédentes ; & dans le moment que je voyois avec grande frayeur la France attaquée de toutes parts, par cent Roys jaloux de la gloire du nostre, le Tremblement de terre fit évanoüir le songe. Je m'éveillay en sursaut, & m'estant d'abord levé sur mon séant, je me sentis ébranler, avec mon Lit, ma Chambre, & le Bâtiment où j'estois couché, au bruit d'un bourdonnement semblable à celuy d'un incendie, au cliquetis des vitres, qui estoit fort grand, & aux cris des Choüettes & des Chiens, qui se mirent de la par-

tie d'un air qui n'eſtoit pas trop agréable. Il me ſembla que cette agitation violente me berçoit, pour ainſi dire, de l'Occident à l'Orient ; mais comme elle ne me donnoit pas envie de dormir, je me levay tout-à-fait en tretelant, & dans ce moment elle ſe paſſa. J'allay auſſi-toſt à mes fenestres, pour voir l'état du Ciel, & j'y trouvay la ſerénité du ſoir, à la réſerve de quelques petits nuages diſperſez du coſté du Levant & du Midy ; & voulant reconnoiſtre ſi l'eau du Puits n'auroit point eſté troublée par quelque vapeur, exhalaiſon, fumée, ou vent, j'en fis puiſer, & j'en goûtay ; mais elle me parut auſſi claire & auſſi bonne que de coûtume. Les Gens du Village qui

eſtoient encore au Lit, y furent traitez de la meſme maniere que moy, & entendirent le meſme bruit, ou bruiment, & chacun d'eux ſe perſuada que ces effets inconnus ſe bornoient à ſa Maiſon, & les attribua bonnement au retour de ſon dernier Parent mort, qui venoit luy demander des Prieres. Mais ce qui eſt difficile à concevoir, c'eſt que ceux du Village qui en eſtoient déja partis, pour aller à la Ville voiſine chercher de l'ouvrage, eſtant en chemin dans ce temps-là, ne s'aperçûrent d'aucune choſe, & ne furent pas peu étonnez, lors qu'ils trouvérent les Habitans de cette Ville en alarmes, & en prieres, pour le Tremblement qu'ils avoient ſenty, meſme à

deux repriſes, & d'une maniere plus violente qu'à Cléranton, comme on le peut juger par quelques tuiles qui y tombérent des toits, par des tables & des ſiéges qu'on entendit remuer, & par un ſceau d'eau fraichement tiré, dont prés d'un quart s'épancha au temps de l'agitation. Ce qu'il y eut icy de plaiſant, c'eſt que la Fille de la Maiſon, qui n'a que ſept à huit ans, & qui eſtoit couchée auprés de ſa Mere, luy demãda, pleine d'épouvante, à quel Saint il falloit ſe voüer pour les Tremblemens de terre, & la pria de luy en apprendre l'Oraiſon. Cette Dame qui n'eſt pas ſi ſçavante en cela que les Quinze-vingts, eut envie de rire de cette demande, qui luy faiſoit

connoiſtre que ſa Fille croyoit qu'il en fuſt de cet évenement comme des journaliers ; & luy répondit fort à propos , qu'il falloit s'adreſſer au Createur , & le prier d'affermir ſes Ouvrages, & de conſerver ſes Créatures. Cette ſage réponſe me fait ſouvenir de ce que j'ay lû autrefois dans la Mothe. le Vayer , au Traité qu'il a fait de ces Tremblemens. Il rapporte que les anciens Romains n'adreſſoient leurs prieres à aucune Divinité particuliere dans de telles rencontres , comme ils faiſoient en toute autre , parce qu'ils avoient peur de ſe méprendre , ne ſçachant pas par quel moyen , ny par quel Dieu , ou par quelle Déeſſe la terre eſtoit ébranlée. Apres quoy

il oppoſe à la modeſtie de ces Romains la vanité des Grecs, qui ſe vantoient non ſeulement de ſçavoir la cauſe de ces grands mouvemens, mais encore d'en prévoir la venuë. Pour moy, qui trouve cette cauſe auſſi incertaine en ce temps-cy, qu'elle l'eſtoit du temps de l'ancienne Rome, je laiſſe à de plus hazardeux que je ne ſuis, à vous en expliquer leurs penſées, ou celles des autres. Je ne puis pourtant m'empêcher de vous dire, que les Devotes de la Ville de mon voiſinage, préſumant que ce Tremblement eſt géneral, le comparent à celuy qui ſe fit à la Mort du Sauveur, & le croyent un ſigne aſſuré, & un avertiſſement charitable que Dieu nous donne

de la conception, ou de la naiſ-
ſance de l'Antechriſt, & ſur cela
preſchent la Pénitence, & la fin
du Monde ; & que les Natura-
liſtes du meſme Lieu l'attribüent
au détachement de quelque
grande partie de la Terre, qui
eſt tombée vers ſon centre, &
qui a ému tout le reſte, fondez
ſur l'opinion qu'ils ont, que la
Nature ne faiſant rien en vain,
n'a pas donné trois mille lieües
d'épaiſſeur à cet Element, mais
l'a rendu creux comme une Ta-
batiere. Ces imaginations ſont
plus propres à faire rire, qu'à
perſuader. Ce qu'il y a de ſûr,
c'eſt qu'on n'a jamais lû, ny oüy
dire, que la terre ait ſouffert de
pareilles ſecouſſes en ce Païs-cy,
& qu'il eſt étonnant que ſa ſitua-

tion baſſe, & éloignée de plus de quatrevingt lieües de l'une & de l'autre Mer, je veux dire de l'Ocean & de la Méditerranée, ne l'ait pas garanty de cet accident. Il me délivra de la frayeur de mon ſonge, du moins auſſi-viſte qu'un ſemblable diſſipa autrefois la crainte des Eléens, à la veille de voir fondre ſur eux une puiſſante Armée de Spartiates, conduite par Agis; ce Roy prit le Tremblement de terre pour une menace du Ciel, & ſe retira de l'Elide, ſans y faire aucun mal. Agéſipolis, qui ne le voulut pas imiter dans une autre expédition de Spartiates, traverſée d'un pareil Tremblement, eut la honte d'aſſiéger la Ville d'Argos, ſans la prendre. Je juge

de là, que Pline n'a pas raiſon d'avancer que ces grands remuëmens ſont des préſages de malheur pour les Païs où ils arrivent, puis que ceux-là retournérent ſi fort au bien des Eléens & des Argiens, chez qui ils eſtoient avenus, & que celuy-cy m'a ſoulagé d'un ſonge tres-incommode, ſi un ſonge, quelque important qu'il ſoit, mérite d'être mis en ligne de compte. Vous penſerez peut-eſtre que je fus guéry d'une frayeur par une autre; mais en verité, Monſieur, vous ne penſeriez pas juſte cette fois-là; le peu de durée du Tremblement ne m'aurort pas donné le loiſir d'avoir peur, quand bien j'euſſe autant redouté ce Tonnerre ſoûterrain, que je crains

peu ceux qui grondent ſi ſouvent ſur nos teſtes, il ſe paſſa en peu de momens. J'ay du panchant à croire qu'il trouva ſon iſſuë à une demy-lieüe d'icy, de l'autre coſté de la Riviere, par une ouverture qu'un coup de foudre y fit dans le guéret d'une Colline, il y a quatre ou cinq ans, & qui ſe trouve augmentée depuis le Tremblement. Cette ouverture a la figure d'un entonnoir, avec vingt pieds de diamétre par le haut, & répond à des Cavernes fort profondes, comme on le juge au bruit des pierres qu'on y jette. Homme & Cheval y paſſeroient par l'embouchure, quoy qu'il ne le ſemble pas; ce qu'on a reconnu en y pouſſant un Cheval malade,

qui disparut en mesme temps. Ce Gouffre est d'autant plus dangereux, qu'il ne paroît pas si plein de danger. Vous avertirez vos Amis, qui viendront de Troyes à Bar-sur-Seine, par la Guillotiere, d'y prendre garde, parce qu'il n'est qu'à huit ou dix pas du grand chemin. Il n'y auroit pas de plaisir à voir les Etoiles en plein jour par un trou si profond; on y seroit peut-estre plus proche des Enfers que du Ciel, & il pourroit bien y avoir quelque reste pestilentiel de vent, plus propre à empoisonner qu'à rafraîchir. Comme on parlera par tout de ce Tremblement, j'ay beaucoup d'impatience de sçavoir, s'il a tenu autant de Païs que ceux qui arrivérent sous les

Empires de Dioclétien, & de Valentinien, qu'on fait paſſer, comme celuy qui accompagna la Mort du Seigneur, pour univerſels; s'il n'a point eſté auſſi merveilleux en quelques Contrées, que ceux qui firent combattre des Montagnes amprés de Modéne, du temps de la Puiſſance Conſulaire, changer de place à un Verger d'Oliviers dans la Bruzze du temps de Néron, & ſauter Pélion ſur Oſſa, je veux dire une Montagne ſur une autre, comme il fit en Angleterre en 1571; s'il n'auroit point eſté auſſi terrible en d'autres endroits, que ceux qui affligérent la Judée en la ſeptiéme année du regne d'Herode, & l'Aſie dans la ſixiéme de Tibere, qui ren-

verſérent Nicomédie de fonds en comble en 358. qui deſolérent Ferrare en 1570. qui enſevelirent Pivry, Ville des Griſons, ſous l'une de leurs Montagnes en 1618. & qui abîmérent une partie de Malaga en 1680; & ſi enfin cette ſorte d'émotion n'eſt point une eſpéce de Colique ſouferte par la Terre, que quelques Philoſophes ont crûe animée, comme vous ſçavez, dont on ne peut pas dire qu'elle ſoit guérie, qu'aprés quarante jours, terme réglé des maux douteux & ſuſpects, ſuivant l'explication que je croy devoir eſtre donnée aux Textes de Pline & d'Ariſtote, à l'endroit où ils traitent de la durée de ces grands mouvemens. Les Nouvelles extraor-

dinaires méritent une curioſité de meſme nature.

Mais, Monſieur, je fais réflexion, que depuis quatre années les quatre Elémens nous ont montré d'aſſez terribles échantillons de leur puiſſance. Le Feu a allumé une Cométe d'une grandeur ſurprenante; l'Air a exercé un Ouragan, qui a deſolé beaucoup de Païs; l'Eau a forcé ſes barrieres naturelles, enlevé une Forteresſe avec ſa Garniſon, & ſon Canon, & cauſé beaucoup d'autres dégats; & la Terre enfin s'eſt remuée, malgré ſa ſolidité & ſon immobilité, nous a menacez de l'ouverture de ſes abîmes, & a peut-eſtre fait ailleurs le mal, dont on n'a eu icy que la peur. Une

liaiſon ſi étroite d'évenemens extraordinaires n'a ſans doute point d'exemples dans l'Hiſtoire. Le jugement que j'en fais, eſt que comme noſtre Siécle eſt celuy des Prodiges, à l'égard des Arts, des Sciences, de la Politique, & de la Valeur, Dieu veut qu'il le ſoit auſſi à l'égard de la Nature, afin que rien ne manque à ſa grandeur, & qu'il ſoit le plus merveilleux de tous les ſiécles; mais quoy qu'il arrive, rien ne contribuëra tant à l'élever ſur tous autres, que les qualitez ſans pareilles, & les actions inimitables de noſtre auguſte Monarque. On n'a jamais rien vû de ſi grand, & on ne peut rien concevoir de plus digne d'admiration. Je ſuis, Monſieur, &c.

DE VIENNE-PLANCY.

RELATION

D'UN VOYAGE FAIT EN AMERIQUE.

A MADEMOISELLE DE S,

IE ne puis, Mademoiſelle, vous envoyer par cet Ordinaire le détail du grand voyage que j'ay fait en Amerique, avec tout le bonheur poſſible, & toute la diligence imaginable. Le peu que je vous en écris, eſt dans la pure ſincerité ; les choſes y ſont ſi belles par elles-meſmes, que je croirois leur faire injure, d'emprunter les ornemens de l'Eloquence, pour relever leur éclat

naturel, que je gâterois, comme font la pluſpart des Voyageurs, par des fictions Romaneſques, ſemblables à celles des *Sevarambes*.

Je dis donc dans la pure verité, que j'arrivay, & vis preſque en meſme temps les plus beaux endroits qui ſont le long de la *Riviere de Suriname*, qui eſt la plus belle de toutes les Rivieres de l'Amérique. Je n'ay eu faute de rien, ny en allant, ny pendant mon ſéjour, ny dans mon retour, bien que je n'euſſe fait proviſion que des Inſtrumens de Mathematique neceſſaires pour reconnoiſtre la diférence du Méridien du lieu de mon depart, à celuy de l'embouchure de *Suriname*, par de bons Horloges à

pendule, & par l'obſervation des quatre Satellites, ou Lunes qui tournent autour de Jupiter.

Nous paſsâmes ſous le Tropique d'Eté, & vîmes à Midy l'ombre de nos teſtes entre nos deux jambes, & le Soleil dans le fonds d'un Puits tres-profond; enfin à ſix degrez de latitude, nous fûmes dans la *Mer de Cuſt*, & montâmes la grande Riviere de *Surinam*. Nous trouvâmes bien-toſt ſur la main droite *Paramaribo*. C'eſt une Ville à cinq Baſtions, apartenante aux Hollandois; elle eſt comme la Clef, qui ouvre ou ferme la porte pour le Commerce de cette grande Province habitée par des Sauvages Noirs, dont les uns ſont entrez dans les interêts des Hollandois. *Parama-*

ribo eſt un des plus beaux ſéjours du monde, à cela prés, qu'il y pleut pendant trois mois ſans diſcontinuation aucune; ce qui arrive régulierement toutes les années, comme je l'ay obſervé pendant mon peu de ſejour.

Bien que Plutarque ait autrefois écrit de la ceſſation des Oracles, on ne laiſſe pas d'entendre tous les jours dans *Paramaribo* ceux qui y ſont rendus dans un Auguſte Temple, par la Déeſſe *Loüiſe-Lucie de Suriname*. Elle eſtoit autrefois une des principales Divinitez Etrangeres du *Pantheon* de l'ancienne Rome. Cela peut ſervir à l'Hiſtoire, pour démontrer que l'Amérique n'eſtoit pas anciennement inconnuë. Pouſſez par la curioſité qui

eſt naturelle à ceux de noſtre Nation, nous coutûmes au Temple de cette Déeſſe, nous y trouvâmes tous les Drüides occupez devant la Déeſſe, pour plaider une Cauſe de la derniere importance. Ils prétendoient faire condamner une Veſtale à eſtre enterrée vive, pour le ſeul crime d'avoir fait un Vers, bien qu'il ne ſentiſt qu'un peu indirectement l'amour. M. Æn. Senec. l'Orateur l'expliqua en toutes langues. Voicy ſes termes Latins,

Felices nuptæ! moriar, niſi nubere dulce eſt.

Qu'heureux eſt l'Hymenée!
Je meure s'il n'eſt doux
D'avoir un Epoux.

Un Accuſateur des plus animez faiſoit des exclamations ſur cha-

que

que mot de ce pauvre Vers, *Qu'heureux eſt l'Hymenée*, ce ſont, diſoit-il, des termes partis du fonds du cœur, & qui marquent ſes ardens deſirs. *Je meure*, c'eſt un Serment qui ne peut eſtre ſoufert à une Veſtale. *Je meure, s'il n'eſt doux, d'embraſſer un Epoux.* Ou elle jure à faux, ou elle jure apres l'avoir expérimenté. Elle doit mourir, &c.

Je m'informay du nom de ce Procureur, on le nomma Porcius Latro, *à latrando*; car au Royaume de Suriname on appelle les choſes par leur nom, un Chat, un Chat, &c.

Enfin la Déeſſe prononça l'Arreſt d'Abſolution. Voicy en nôtre Langue les termes de ſon Oracle,

Q. de Janvier 1684.

Les Poëtes ne ſentent pas tout ce qu'ils diſent.

La Déeſſe nous honora d'un petit coup d'œil, accompagné d'un agréable mouvement de teſte, bien diférent de celuy que la teſte de l'Idole d'*Abelanecus* fait à Madame de Clerimont dans la Comédie de la Devineresſe. Elle profera enſuite quelques mots en langage Sauvagin. Pluſieurs de nos François en furent auſſi effrayez que s'ils avoient eſté conviez au Feſtin de Dom Pédro; Mais le Grand Preſtre nous les fit expliquer par un Dragomant, qui nous aſſûra que cette belle Déeſſe avoit dit, *Braves Etrangers, ſoyez les bien-venus.* Eſtant donc raſſûrez, quelques Dames de nôtre troupe voulurent éprou-

ver la bonté & le ſçavoir de cette Déeſſe, pour eſtre inſtruites par ſes Oracles, des choſes qui ne concernent l'avenir, dont Horace meſme défendoit aux Hommes ſages de chercher la connoiſſance. Elle répondit à toutes les demandes fort obligeamment, & meſme en Vers François. Cela étonna nos Dames, autant que les Sauvages, qui n'avoient jamais oüy leur Déeſſe parler un tel jargon. Pour moy, je n'en fus pas ſurpris ; car les Déeſſes ſont du moins d'un eſprit auſſi ſublime que bien des Perſonnes de qualité, qui ſçavent tout ſans avoir rien appris. Je vous envoye une partie des Queſtions que nos Dames firent à la Déeſſe de Suriname, & les ré-

ponſes Oraculaires qu'elle rendit. Vous m'obligerez de m'en apprendre voſtre ſentiment.

QUESTION DE M. D.

LEquel flateroit plus vos ſens & voſtre cœur ?
Ou d'un Amant jaloux, qui toûjours en fureur,
Ne vous donnaſt aucune patience ;
Ou d'un autre, de qui la tranquille conſtance
Ne vous marquaſt jamais aucun tranſport jaloux,
Et qu'il ſe repoſaſt ſans nulle défiance
Et ſur ſon mérite & ſur vous?

REPONSE DE LA DEESSE de Suriname.

NY l'un ny l'autre en verité
Ne me pourroit donner de la tendreſſe.

Un Amant si jaloux n'a que de la rudesse;
L'autre avec sa tranquillité,
Qui veut se reposer sur ma fidelité,
Marque trop peu d'amour, ou trop de vanité.

QUESTION DE M. D.

LEquel vous paroist plus honteux,
Ou de cesser d'aimer, ou n'estre plus aimée;
Quitter l'Amant qui vous auroit charmée,
Ou-bien luy devenir un objet odieux?

REPONSE.

LOrs qu'on prétend aimer avec délicatesse,
A quitter son Amant, jamais, je le confesse,
On ne devroit s'autoriser;
Mais à ne vous rien déguiser,
Deust estre mille fois ma conduite blâmée,
Je ne sçaurois aimer, si je ne suis aimée.

QUESTION DE M. D.

LEquel cauſe plus de douleur,
De voir que voſtre Amant fait une perfidie,
Et que portant ailleurs & ſes ſoins, & ſon cœur,
Il marque que pour vous ſa tendreſſe eſt finie;
Ou vous aimant toûjours, qu'il manque à ſon honneur,
Et ſe couvre d'ignominie?

REPONSE.

MOn Amant euſt-il mille appas,
S'il manque à ſon honneur, je conſens qu'on l'aſſomme.
Qu'il aime ailleurs, je n'y balance pas,
Et j'aime mieux qu'il ſoit le dernier des ingrats,
Que de le voir mal-honneſte Homme.

QUESTION DE M. D.

LOrs que ſans l'avoir mérité,
Nous voyons qu'un Amant nous
quitte, & ſe dégage,
Que ſans foy, ſans honneſteté,
Il devient malgré nous & perfide & vo-
lage,
Et que d'un autre objet il s'eſt laiſſé charmer,
Ailleurs ainſi que luy ne doit-on pas aimer?

REPONSE.

IL ne faut point d'excuſe à la legéreté,
Il n'eſt point de raiſon pour l'infidelité:
Malheur à voſtre cœur, s'il trouve un in-
fidelle;
Mais lors qu'il l'a trouvé, ſi l'amour vous
rapelle,
Gardez-vous bien, Iris, d'en écouter la
voix.
Aimer, & bien aimer, ne ſe doit qu'une
fois.

Les Messieurs demandérent audiance à leur tour, & les Dames en estant convenües, l'un d'eux commença ainsi.

QUESTION DE Mr D.

LOrs que sans l'avoir souhaité,
Et sans rendre aucuns soins, je
rencontre une Belle
Dont le cœur se défait de toute sa fierté,
Et veut estre pour moy tendre, ardente &
fidelle,
Faut-il avoir même amour, même zéle?
Luy dois-je enfin de la fidelité?

REPONSE.

LOrs qu'à vous plaire ainsi vous voyez
qu'on s'empresse,
Si vostre cœur ne peut aimer cette Maî-
tresse,
Pour la tromper n'ayez aucuns détours,

Ne luy marquez jamais une fausse tendresse,
Et desabusez-la, s'il se peut, sans rudesse.
Mais si vous luy jurez d'éternelles amours,
Et soûtenez par là ce qu'elle a fait d'avance,
Soit par amour ou par reconnoissance,
N'en doutez point, il faut l'aimer toûjours.

L'Oracle prononçoit le dernier mot, lors qu'un grand bruit frappa mes oreilles. Je m'éveillay en sursaut, avec un grand Hélas! J'éprouvay avec douleur ce que Seneque disoit dans sa 102. Epitre à son Amy Lucille.

Qu'il est doux d'estre heureux, quoy que ce soit en songe!
Qui nous éveille a tort, nous privant des plaisirs

De posseder un bien qui comble nos desirs,
Quoy qu'il ne soit en tout qu'un aimable
mensonge.

Voila, Mademoiselle, la pure verité de mon Voyage. Je me trouvay couché contre une palis. sade du Jardin du Luxembourg, d'où j'estois party en dormant, & avois fait dans une heure ce grand Voyage sans faire aucune dépense, & sans courir aucun risque par terre ny par mer, n'ayant senty aucune des incommoditez ordinaires du cœur, contre les. quelles en 1654. le R. P. Alexandre de Rhodes de la Compagnie de Jesus, voulant aller au *Tonquin*, m'avoit ordonné pour remède souverain, de mettre une piéce d'hyvoire sur la bouche de

l'eſtomac, & de manger grillé quelque Poiſſon qu'on trouveroit dans le ventre d'un autre Poiſſon.

Nous ne manquâmes point d'eau, & n'eûmes pas lieu d'adoucir un Tonneau d'eau de la Mer, le roulant apres y avoir jetté un mélange fait avec du jus de Citron diſtilé, & le quart de Farine fole, &c.

Ces belles Dames, qui dans leur charmante converſation avoient fait & récité ces Vers pendant mon ſommeil, furent ſurpriſes de voir lever de terre un Homme tout debout, qu'elles n'avoient pas crû qui fuſt couché ſi prés d'elles. Leur étonnement augmenta, lors que je leur eus fait connoiſtre que ma mémoire

eſtoit ſi heureuſe, meſme en dormant, qu'elle me fourniſſoit les beaux Vers qu'elles avoient ſi tendrement prononcez. Elles ſont toutes belles & tres-ſpirituelles, & ont dans les yeux le meſme feu qui paroiſt dans leur eſprit. Je ne connois de nom que Madame de D. Je vay m'attacher à devenir beau Dormeur, & j'eſpere par cette adreſſe d'apprendre la ſuite des Réponſes de la Déeſſe de Suriname de Sommeldiks, dont je vous feray part. Je ſuis, &c.

COMIERS, Prevoſt de Ternant.

Voicy, Madame, ce que j'ay reçeu d'Explications en Vers ſur les Enigmes du mois de Decembre, qui avoient eſté faites toutes deux ſur la ſillabe Mi.

I.

JE voy bien, aimable Caliſte,
Et vous auſſi, Berger Fleuriſte,
Que pour m'embarraſſer vous eſtes de
concert;
Mais cela ne vous ſert de guére;
De voſtre énigmatique Affaire
Tout le ſecret m'eſt découvert;
Et pour vous dire enfin ce qui m'en
ſemble,
Ainſi que vos deux cœurs n'en for-
ment qu'un enſemble,
De vos deux Enigmes auſſy
Vous n'en faites qu'une, & c'eſt Mi.

DIEREVILLE, du Pontleveſque.

II.

L'Autre jour la jeune Angélique,
En me voyant triſte & réveur;
Qu'as-tu fait de ta belle humeur,
Pour eſtre ſi mélancolique,
Me dit-elle d'un ton railleur?
Ah! cruelle, c'eſt ta rigueur,

Luy dis-je, qui fait ma douleur.
Il faut ſoulager ton martyre,
Dit-elle, faiſant un ſoûrire;
Ecoute-moy chanter un Recit d'Amadis,
Tous les Airs en ſont aplaudis;
Je vais te charmer par l'oreille.
Elle chante, & ſi-toſt que ſon Air fut finy,
La Folette me dit, n'ay-je pas fait merveille?
Je n'ay pas manqué d'un ſeul Mi.
Il eſt vray que ta voix enchante,
Luy dis-je, & ta méthode a beaucoup d'agrément.
Mais helas! que me ſert qu'elle ſoit ſi charmante,
Si je n'en reçoy pas quelque ſoulagement?

Le meſme.

III.

VOus méritez beaucoup, admirable Calliſte;
Cependant pouvez-vous donner le nom d'Amy

Au galant & sage Fleuriſte?
Non, vous ne le pouvez, ſans la ſillabe
Mi.

GYGES.

IV.

PEut-on, divin Courrier, qu'on aime
& qu'on eſtime,
Se bien ſe reſſouvenir que l'on eſt voſtre
Amy,
Sans découvrir le Mot de l'une & l'autre
Enigme,
Puis qu'on ne peut donner ſon ſuffrage
qu'à Mi?

Le meſme.

V.

QUoy! l'on a quatre pieds, un Plumet ſur l'oreille,
Sans eſtre Fille, ny Garçon,
Et meſme ny Chair, ny Poiſſon.
Fut-il jamais choſe pareille?
Vous nous l'enſeignerez, Mercure noſtre
Amy;
Je croy pourtant que c'eſt un Mi.

L'Exilée de la Ville-Françoiſe;

VI.

JE fais plus de cas des deux Mi
Que j'ay reçeus, Galant Mercure,
Par voſtre derniere voiture,
Que de tout ce qui peut me venir d'un
Amy.
Que ce travail me plaiſt! Il eſt de deux
Aimables,
Que je veux croire Amans inſéparables.
Il n'eſt rien de plus achevé,
Les plus fâcheux l'ont approuvé.

La Belle Nourriture.

VII.

TOut jeune que je ſuis, j'ay l'eſprit
vif ſouvent,
Je deſcens de quelqu'un qui voit courir
le vent;
Des Enigmes du mois j'ay déchiffré
l'Arabe,
J'y trouve de mon nom l'une & l'autre
ſillabe;
Et pour ne rien dire à demy,
C'eſt que l'on m'appelle Mimi.

MIMI-MI..... de la huitiéme
Claſſe de Geneve.

VIII.

Estois encor presqu'endormy,
Quand on m'apporta le Mercure,
Des Enigmes pourtant je cherchay la
lecture;
Mais quoy, toutes les deux ne contenoient
qu'un Mi.

ALCIDOR, du Havre.

IX.

ME trompay-je, Mercure, ou bien
ay-je raison,
De croire que les deux Enigmes
Ont une telle liaison,
Que dans l'une on voit l'autre, & que
toutes leurs rimes
Ne cachent à nos yeux que la fillabe
Mi?
Je l'ay gagé contre un Amy.

Le mesme.

X.

Aux Autheurs des deux Enigmes.

ADmirables Bergers, dont les charmans Ouvrages
Ont autant de raport que de perfections,

Extraordinaire

Vous faites juger aux plus ſages
Qu'on n'en trouve pas moins dans vos affections;
Car lors que l'on a veu de l'aimable Caliſte
Une Enigme ſur la Beauté,
Elle avoit ſeulement le droit de primauté
Sur le galant Berger Fleuriſte;
Et le Si merveilleux, avec tous ſes détours,
Fut-il pas déguiſé par le meſme ſecours?
Ainſi cette union qu'on trouve inſéparable,
Nous fait voir en ce mois, d'un ſtile incompparable,
Que vous, belle Caliſte, imitant voſtre Amy,
Vous vous eſtes encor rencontrez ſur le Mi.

Le meſme.

XI.

VOus ne nous étrennez, Mercure,
qu'à demy,
Dans ce premier mois de l'Année.
Croyez-vous que je ſois ſatisfaite d'un
Mi ?
Non, Seigneur, j'eſpérois eſtre mieux
étrennée.

SYLVIE, du Havre.

XII.

LE chagrin d'avoir veu mon Berger
me quitter,
M'avoit fait renoncer, Mercure, à tes
Enigmes;
Mais depuis que je voy qu'il revient
m'en conter,
Je reprens du plaiſir à rêver ſur leurs
rimes.
Lors que pour un Amant on reſſent de
l'amour,
Et que ſon changement chagrine,
A quoy ſert de faire la fine?
On eſt bien-aiſe du retour.
Pour moy, tant que dure le jour,

Pour en marquer mon allégresse,
Apres un rigoureux ennuy,
Je ne fais que chanter sans ceſſe
Ut re mi fa, fa ſol fa Mi.
Il ne faut pas que l'on me blâme
De l'aveu que je te fais là,
Mercure, car malgré cela,
Je ſuis toûjours la Belle à l'Anagramme

Libre d'amour, de la Ruë du Bac.

PORTRAIT

A MADAME***

VOicy la premiere fois, Madame, que je vois une grãde réputation ſe ſoûtenir. Il y en a tant de fauſſes, que j'avois une foy fort chancelante pour la vôtre ; mais le moment où j'ay eu

l'honneur de vous voir, a finy mes doutes, & je suis plus persuadé que personne, que vostre esprit est étendu, vif & pénétrant, vostre discernement juste, que vous avez le goust fin & délicat ; & non seulement je suis convaincu que vostre esprit a ces divers avantages ; j'ay remarqué qu'il est soûtenu du bon sens, que son feu est moderé, ses productions digerées, ses efforts modestes, & qu'il a autant de solidité que de brillant. En verité, Madame, on a raison de dire, que vous n'estes pas moins propre à donner des conseils, toute jeune que vous estes, qu'à vous faire admirer par vostre Chant & par vostre Lut. Pourquoy ne croiray-je pas ce qu'on m'a dit

de voſtre cœur, puis que je trouve tant de fidelité dans l'éloge qu'on m'a fait de voſtre eſprit ? Vous avez, dit-on, les plus beaux ſentimens du monde ; les intéreſts de vos Amis vous ſont plus chers que les voſtres ; vous eſtes ſincere juſques à la bagatelle, bonne & genereuſe, honneſte naturellement, engageante ſans deſſein, d'une humeur ſi douce, & d'une ſocieté ſi agreable, qu'on tient à vous par voſtre ſeul mérite, plus fortement qu'on ne tient aux autres Femmes par tout ce que les plaiſirs ont de plus ſenſible. On parle de vous, Madame, comme de ces Femmes extraordinaires, qui ne ſont pas ſeulement le Modele de leur Sexe, mais qui donnent de la

honte au noſtre. Si je trouve tout cela, que deviendray-je? Doit-on défendre ſon cœur contre tant de mérite; & quand le mien ſera preſt de vous ceder, ce cœur tres-tendre, quel ſera ſon deſtin? Que je vous crains, Madame, & que j'ay raiſon de vous craindre! On dit que vous écrivez comme vous parlez, c'eſt à dire, parfaitement bien, qu'il n'eſt rien de plus naturel que vos Lettres. Phébus n'y a point de part. Cependant elles ſont pleines d'eſprit & de raiſon. Ce n'eſt point un aſſemblage de grands mots, qui ne veulent rien ſignifier; c'eſt quelque choſe de ſi fin & de ſi ſingulier, qu'il n'y a que vous qui écriviez comme cela. Pour des Vers, j'en ay vû

de voſtre façon ; je ne m'y connois pas, ou vous les faites fort facilement. On y remarque un air libre & dégagé, qui ne ſent nullement le ſoin ny la peine ; ſur tout ils me paroiſſent ſi tendres,

Qu'en les liſant, je ſentois naître
Un doux panchant à m'enflâmer;
Et l'on n'a pas peine à connoiſtre,
Que ſi vous n'aimez pas, vous ſçauriez
bien aimer.

Seroit-il poſſible, Madame, que l'inſenſibilité fuſt voſtre defaut ? J'aurois mille choſes à vous dire ſur ce ſujet, s'il m'eſtoit permis de m'expliquer. Je ſuis, &c.

SVR.

SUR UN BRACELET de Cheveux reçeu.

LE Préſent que vous euſtes hier la bonté de me faire, m'eſt extrémement cher pour ſa beauté, mais ſur tout pour la maniere obligeante dont vous me le fiſtes. Je vous avoüe, Madame, qu'encore que je ſois perſuadé que vous eſtes libérale & genéreuſe, je n'avois pas eſperé qu'il duſt eſtre ſi riche, ny accompagné de tant de graces, bien que je ſçache qu'elles ſe logent toutes chez vous. En verité il n'eſt rien de ſi galant. Plus je le conſidere, plus je l'admire; &

quand je penſe qu'il vient de vous, & qu'il eſt peut-eſtre l'ouvrage de vos belles mains, mon admiration ſe change en amour, & mon amour tient un peu de l'idolâtrie. Mais, Madame, lors que je me ſouviens que c'eſt un tiſſu de vos beaux cheveux (car vous ne viendrez jamais à bout de me perſuader le contraire) je ne puis moderer ma joye. Elle éclate viſiblement ſur mon viſage, toutes mes actions la font parioſtre; & dans le raviſſement où je ſuis, je me laiſſe aller aux ſaillies & aux emportemens qui m'entraînent. Quoy, dis je, eſt-il poſſible que j'aye une partie de ces beaux Cheveux, qui ont contribué à ma priſe, & m'ont ſervy de liens? Eſt-il poſſible

qu'ils ſoient enchaînez à leur tour ? Non, il n'y a point d'apparence ; je ſerois trop heureux. C'eſt un ſonge agreable, c'eſt une illuſion flateuſe. Mais mes yeux qui ne peuvent ſoufrir qu'on les démente, me diſent que c'eſt une verité, mais une verité qui charme & qui enchante ; de ſorte, Madame, que vous me réduiſez à la néceſſité de n'eſtre pas quite avec vous apres cette vie, & de mourir ingrat malgré moy. Au reſte s'il faut que je ſois redevable à quelqu'un, j'aime mille fois mieux que ce ſoit à vous, qu'à perſonne. J'ay une ſecrete inclination à ne me pas aquiter des obligations que je vous ay, auſſi-bien ne le pourrois-je faire. Il

m'eſt glorieux, Madame, de tenir de vous tout mon bonheur, & je ne vous fais à deſſein qu'un mauvais remerciement, afin que je vous doive la grace entiere.

A UNE DAME,

Sur la perte de ſon Procés, contre un prétendu Mary, par ſon Avocat.

QU'un Homme eſt malheureux, Madame, lors qu'il entreprend de ſoûtenir des intérêts qui luy ſont chers, & qu'il n'y reüſſit pas! Oüy, Madame, j'oſe dire que je ſuis plus à plaindre que vous, & que je ſens mieux que perſonne, la petite

disgrace dont je vous vis hier alarmée. Neantmoins apres y avoir bien pensé, je trouve de grands sujets de consolation pour vous & pour moy dans cette Affaire. Nous haïssons tous deux la perfidie, & vous ne perdez qu'un Perfide. Essuyez donc vos pleurs, Madame, & ne les prodiguez pas ainsi. On n'a jamais fait l'honneur aux Traîtres, de les regreter apres qu'on les a perdus.

Vous n'avez veu jusqu'icy que des Ouvrages en Prose de Mr de la Févrerie. Voicy des Réponses en Vers de sa façon, aux cinq Questions du XXIII. Extraordinaire.

S'IL EST PERMIS A UN Homme qui aime avec passion, de souhaiter que la Personne qu'il aime, ne luy survive que d'un moment.

HE! quelle jalouse fureur,
Pauvre Amant, embraze ton cœur,
Quand la mort va finir ton amour & ta vie?
Que t'importe apres le trépas,
Qu'un autre possede Silvie,
Qu'elle t'aime, ou ne t'aime pas?

Car enfin je croy que la mort
Bannit le souvenir de nos amours passées,
Et ne laisse à nostre ame aucune des pensées
Qui pour l'Objet aimé, la tourmentoient si fort.

Ou s'il eſt vray, qu'en l'autre Monde,
On aime ce qui nous fut cher;
C'eſt dans une paix ſi profonde,
Que ſa legereté ne ſçauroit nous toucher.

Mais je veux meſme qu'aux Enfers,
Un Amant porte encor ſes fers,
Et ſoit Eſclave de ſa Belle;
S'il ne peut pas douter de ſa fidelité,
C'eſt une grande cruauté,
De ſouhaiter ſa mort, pour mieux s'aſſurer d'elle.

Et ſi cette jeune Bergere
A mille autres Bergers, prodiguoit ſes appas,
Si l'inconſtance eſtoit ſon caractere,
Elle ſera toûjours infidelle, & legere.
La mort ne la changera pas.

Par des raiſons plus ſérieuſes,
Je combatrois ce ſentiment;

Mais pour les ames genéreuſes
Ce ſeroit inutilement.

Et que me ſerviroit de dire,
Aux Brutaux que l'amour inſpire,
Que c'eſt un grand aveuglement,
Que c'eſt choquer les mœurs, les Loix, & la Nature?
Ces Gens-là d'ordinaire, ont la teſte trop dure,
Et ne goûteroient pas un tel raiſonnement.

Mais Herode, ſans-doute, eſt l'exemple fidelle
De ce qu'on propoſe aujourd'huy;
Jaloux de Marianne, auſſi chaſte que belle,
Ce Tyran ordonna, s'il mouroit devant elle,
Qu'on la fiſt mourir apres luy.

Le cruel Epoux de Monime,
Fit auſſi le meſme ſouhait;

Mais il passa jusqu'à l'effet,
Et mesme avant sa mort offrit cette
Victime.

Vaincu par sa Captive au Siege de
Millet,
Il en avoit fait une Reyne;
Mais à cet éclatant bienfait,
Monime préferoit sa chaîne.

Ses Fers furent dorez, sans en estre plus
doux.
Assise sur le Trône, elle resta Captive;
Mithridate devint jaloux,
Et cette Ame barbare, inquiete, craintive,
Fut un Bourreau pour elle, & non pas
un Epoux.

Veritables Amans, qu'une flâme plus
belle,
Jusqu'au dernier moment, anime vos
soûpirs;
Mais sur un semblable modelle
Ne formez jamais vos désirs.

Laquelle eſt à préferer, de la beauté de la Bouche, ou de celle des Yeux; de la beauté des Cheveux, ou de la beauté du Teint.

ANtre ſacré d'amour, & de Cypris,
Source de flâmes & d'eſprits,
Palais de volupté, la merveille des choſes;
Bouche, dont je ſuis enchanté;
Je m'enyvre d'amour dans des Coupes de Roſes,
Quand je contemple ta beauté.

C'eſtoit ainſi que dans mes jeunes ans,
Aux attraits de Philis j'abandonnois mon ame;
Sa bouche me donnoit des tranſports raviſſans,
Mais ſes beaux yeux me mettoient toute en flâme.

Je l'avouë, un bel œil me touche,
Encor plus qu'une belle bouche;
Et soit que de l'azur des Cieux,
La Nature ait peint de beaux yeux,
Soit que d'un verd naissant son pinceau
les colore,
Ou soit qu'une sombre noirceur
Releve de leurs feux & l'éclat, & l'ardeur,
De toutes ces couleurs mon ame les
adore.

Astres vivans, Globes mobiles,
Miroirs du cœur & de l'esprit;
Je prens à vous loüer des peines inutiles,
Car que dire de vous, que ce qu'on en a dit?

Graces, charmes, attraits, agrément, éloquence,
En faveur de la bouche, engagez tous les cœurs;
Sur elle de beaux yeux seront toûjours vainqueurs.

Et toûjours en amour auront la préference,

Jadis de beaux cheveux m'ont vivement atteint,
Et ſouvent d'une belle teſte,
Je ſuis devenu la Conqueſte:
Mais encor plus ſouvent Eſclave d'un beau teint.

Ces chaînes aujourd'huy ne ſont plus à la mode,
On rompt bien-toſt ces foibles nœuds;
Et des cheveux d'autruy depuis qu'on s'accommode,
On ne ſe laiſſe plus prendre par les cheveux.

Mais toûjours d'un beau teint on ſe trouve enchanté,
Il n'eſt point de cœur qu'il ne bleſſe;
C'eſt l'ornement des traits, la fleur de la beauté,
Et la marque de la jeuneſſe.

Du bon & du mauvais uſage de la Lecture.

ON dit que nuit & jour, vous liſez
les Romans,
Et les petits Livres galans;
Voſtre Directeur en murmure,
Et dit que c'eſt perdre le temps;
Mais pour éviter ſa cenſure,
Et lire en toute ſeûreté;
Belle Iris, liſez le Mercure,
Vous joindrez dans cette lecture
Le plaiſir, & l'utilité.

De quelle maniere les images des Objets ſenſibles ſont reçeuës dans les facultez corporelles.

EN vain, ma Muſe, tu te flates
De remporter icy le prix;
Il faut laiſſer aux beaux Eſprits,
Des Queſtions ſi délicates.

Mais peut-estre que tu proposes
De luy donner un autre tour;
Je t'entens, tu crois que l'amour
Nous fait comme le Vin, dire de belles
choses.

Hé-bien, j'approuve ton dessein,
D'une flâme amoureuse échaufe-moy le
sein;
Pourvû que la Philosophie
Me conduise toûjours & l'esprit & la
main,
Je veux-bien par ces Vers contenter ton
envie.

Iris, vostre charmante Image
Dans tous mes sens trouve passage,
Par tout je la rencontre, & par tout je
la vois,
Depuis que je vous vis pour la pre-
miere fois.

Si-tost que vos beaux yeux dans les miens
se peignirent,

Aussi-tost vostre Image entra dedans
mon cœur;
Et pour la recevoir avec plus de chaleur,
D'un sang pur & subtil les esprits se
joignirent.

Alors de chaque trait, ces atômes brûlans
Prennent la forme & la figure;
Dans la masse du sang tracent cette peinture,
Passent de veine en veine, & la portent
aux sens;
Jugez si ces portraits tirez d'apres nature
Doivent estre bien ressemblans.

C'est donc ainsi que des plus Belles,
L'amour imprime les portraits,
Dans les facultez corporelles.
Nostre ame conçoit les objets
Par ces Images naturelles,
Et nos sens courent après elles.

Si quelqu'un d'une ame peu tendre,
Et pour faire valoir l'école & l'argument,
N'approuve pas ce ſentiment,
Qu'il raiſonne en Docteur, je ſuis preſt de l'entendre;
Pour moy, je raiſonne en Amant.

S'il eſt plus ſeûr & plus avantageux, quand on eſt malade, de ſe ſervir de la méthode de Gallien, oppoſant *contraria contrariis*, que de celle de Paracelſe, oppoſant *ſimilia ſimilibus*, pour le recouvrement de la ſanté.

VOus le ſçavez, Iris, je languis nuit & jour,
Et mon mal devient incurable;
En vain juſqu'à preſent j'ay tenté tour à tour,
Ce qu'un juſte dépit a de plus raiſonnable,

Je voy trop bien qu'au mal d'amour,
Il faut un remede ſemblable.

C'eſt à dire qu'il faut, Iris,
Pour ſoulager ma peine extréme,
Qu'une aimable douceur ſuccede à vos mépris,
Et qu'enfin vous m'aimiez autant que je vous aime.

N'imitez pas ces cruels Medecins,
Qui toûjours à nos maux appliquent les contraires;
Il eſt malgré ces Aſſaſins,
Des remedes plus ſalutaires;
Un peu de complaiſance, & de ſoins amoureux,
Guérit en un moment un Amant langoureux.

La méthode de Galien,
En amour ne vaut jamais rien;
Celle de Paracelſe eſt d'un meilleur uſage;
Et dans les amoureux combats,

Elle a comme à la guerre, empeſché le trépas.
Mais pour en profiter, ce n'eſt rien d'eſtre ſage,
Il faudroit eſtre heureux, & je ne le ſuis pas.

DE LA FEVRERIE.

SUR LA LETTRE S,

A MONSEIGNEUR LE DUC DE S. AIGNAN.

MONSEIGNEUR,

Je ne ſçaurois aſſez déclamer contre l'injuſtice de l'Ortographe nouveau, qui voudroit malgré l'Uſage ancien, ſuppri-

mer la Lettre *S* des termes les plus ordinaires, les plus beaux & les plus néceſſaires dans noſtre Langue. Ces vingt-trois Filles de l'Alphabet François, ne doivent pas eſtre ſéparées d'une Sœur à qui elles ſont ſoûmiſes, & elles prétendent avec juſtice, qu'un Accent ne ſuffit pas pour ſuppléer au defaut d'une telle Lettre. Puis qu'elle entre la premiere au Sénat, & qu'elle rend à chacun le Sien, pourquoy ne luy pas rendre ce qui luy eſt dû? Sans *S*, le Dictionnaire François de Meſſieurs de l'Académie ne ſeroit jamais achevé, & celuy de l'illuſtre Morery ne ſeroit pas remply de tant de choſes curieuſes; on ſeroit privé de voir les Conqueſtes de Loüis le Grand

le Pere des Lettres, & les belles actions de ſes braves Capitaines; on ignoreroit ce qui s'eſt paſſé à Strasbourg, à S. Omer, à Stenay, à Spire, dans les Forts de Sckenk, de S. André, de Sainte Anne, & de Sar-Loüis; dans les Combats de Seneff, de Scorendoff, & de Sommerhoüen, dans les Iſles de S. Chriſtophe, de S. Euſtache, & dans une infinité d'endroits. L'Académie Royale d'Arles ne vanteroit point tant ſon S. Aignan, Alby ſa Viguiere de Salvan de Saliés; en un mot, la France ſes Sapho, la Suſe, Scudéry, Serment, & tant d'autres qui ſont la gloire & l'ornement de leur Sexe.

Il faut avoir recours à *S*, pour connoiſtre la Subſtance, la Sub-

fiſtance & la Solidité des choſes. Son caractere eſt ſublime. En effet, c'eſt elle qui fait les Souverains, qui eſt le principe de la Santé, la porte des Sciences, & la voye du Salut ; c'eſt elle qui commence les noms de Sauveur, de Seigneur, de Sainteté, de Sire, de Sereniſſime ; elle entre dans ceux de Majeſté, de Hauteſſe, d'Alteſſe, de Princeſſe, & de Maiſtreſſe ; elle forme les Surnoms ; elle entretient la Societé des beaux Eſprits. Les Poëtes luy ſont redevables de leurs Saillies & de leurs Sonnets; les Grammairiens ne connoîtroient point la Signification des termes, ils ne feroient point des regles de Syntaxe ; les Orateurs n'auroient pas recours aux Syne-

doches, aux Suſtentations, ny à tant de Synonimes ; le nombre Singulier ne ſeroit pas diſtingué du plurier, non plus que les Subſtantifs des adjectifs, dans la Grammaire. Les Sophiſtes ne mettroient point en avant leurs Subtilitez, ny les Logiciens leurs Syllogiſmes ; les Sourds ne s'entendroient point, puis qu'il n'y auroit point de Signes ; les Muſiciens ne feroient point de Symphonie, & ne donneroient point de Serenades, puis qu'il n'y auroit point de Sons ; les Mathematiciens ne diſcoureroient pas des Sections, ny des Superficies. Y auroit-il dans les Ecoles des Sectateurs, des Sçavans dans les Univerſitez, des Docteurs en Sorbonne, des Secretaires dans

les Etats, des Sénateurs dans les Parlemens, des Soldats dans les Armées, des Sentinelles aux Portes, des Substituts au Parquet, des Surintendans des Finances, des Sommes au Tréſor Royal, des Seneſchaux, des Sousbrigadiers, des Souslieutenans, & des Souſgouverneurs? Comment ſeroit-on des Soûtenemens, des Salvations, des Sommations & des Saiſies; & que deviendroient les Sergens? Pourroient-ils Souffler des Exploits, & Surprendre les Parties? Car ſans *S*, on ne ſignifieroit plus, les Syndics ſeroient ſans employ, les Preſtres ſans Souſdiacres, les Archeveſques ſans Suffragans, les grands Seigneurs ſans Serviteurs, les Souverains ſans Sujets & ſans

Suite, la terre meſme ſeroit privée des influences Sublunaires.

Les Curieux de l'Hiſtoire ne feroient point tant de cas des Mémoires de Sully ; les Perſonnés de Pieté, des Lettres de S. Cyran ; les Theologiens Scolaſtiques, de Sylvius, de Scot & de Suarés ; les Philoſophes Moraux, des Stoïciens, de Socrate & de Seneque ; ny les Généalogiſtes, des Soubiſes & des Seguiers. En vain les Geographes citeroient-ils Sanſon ; la Seine, la Saone, la Scarpe, la Saverne & la Sambre ne ſeroient point remarquez dans la Carte ; & la Gazette ne parleroit point de ce Camp dernier ſur la Sarre, des Exploits du grand Sobieſky, du Siege de Strigonie, du Voyage

du

du Comte de S. Amand ; nous ne recevrions point de Nouvelles de Stokolm, de Sardagne, de Savoye, de Sicile, de Syrie, ny de Siam. On n'écriroit point les vies des Solitaires de l'Arabie & de la Thebaïde, ny des Sages de la Grece ; les mœurs des Sauvages, des Satrapes, des Scythes, des Sarmates, & des Saxons, nous seroient encore inconnuës, & nous ne serions point alliez avec les Suisses.

Les Mythologistes n'exposeroient point à nos yeux les charmes des Syrénes, la Feste des Saturnales, celle des Sybarites, les Satyres, les Sylvains, les tourmens de Sisiphe, ny le monstre de Sphinx. Les Oracles des Sybilles passeroient pour des Fa-

bles, auſſi-bien que les Sylphes & les Salamandres parmy les Cabaliſtes. Les Chymiſtes n'eſtimeroient point tant leur Soulfre ny leur Sel ; les Aſtronomes ne raiſonneroient point tant du Soleil, ny de la Sphere ; les Theologiens Moraux, de la Suſpenſion, de la Symonie, de la Superſtition & des Sacremens. Les Aſtrologues ne compteroient point parmy les Planettes un Saturne, & la Semaine ſeroit ſans Samedy. Ainſi le Sabath ne ſeroit pas chez les Juifs dans une ſi grande venération ; le nombre de Sept, qui eſt ſi conſidérable parmy eux, ne ſeroit pas plus regardé que les autres nombres, quoy que dans les Ecritures Saintes il marque la perfec-

tion, & qu'il explique celuy des jours de la Semaine, des Planetes, des Sages de la Grece, des Portes de Thebes, des Embouchures du Nil, & des Merveilles du Monde. Sans ces nombres la Secte de Pithagore seroit mepriſée.

Sans la Lettre *s*, les Fondeurs seroient embaraſſez, puis qu'ils n'auroient point le Salpeſtre; les Sculpteurs avec leurs Ciſeaux, & les Anatomiſtes verroient leurs Arts inutiles, car ils ne pourroient faire ny des Statuës ny des Squelettes. Les Comédiens n'auroient ny Sujets, ny Scenes; les Faiſeurs de Romans ne feroient point entrer ſi ſouvent en converſation les Sylvandres & les Sylvies; les Voltigeurs ne fe-

roient point de Sauts périlleux. Il n'y auroit point de ces Spectacles qui surprennent les yeux des Spectateurs ; l'Ecole de Salerne ne publieroit pas si hautement les vertus des Sirops, du Séné, & du Sublimé, les Symptomes des maladies, la Siatique, la Strangurie, la Squinance, le Spasme, la Suffocation, les Syncopes, les Saisissemens, les Sueurs, les Serosités, ne seroient pas des termes de Médecine ; & Messieurs de la Faculté de Paris, qui tiennent pour la circulation du Sang, n'ordonneroient pas si fréquemment la Saignée.

L'expérience nous apprend que c'est par *S* qu'on distingue les Sens & les Saveurs, qu'on obtient des Sentences, qu'on

donne des Suffrages, qu'on décrit des Sieges, qu'on compose des Sermons, qu'on découvre des Sources, qu'on forme des Souhaits, qu'on fait des Signatures, qu'on met les Scelez, qu'on appose les Sceaux, que l'on compte la durée des temps par les Siecles, & leur diversité par celle des Saisons; qu'on marque la diférence des Sexes, qu'on se sert de Supposts dans les Armoiries, & de Symboles dans la Religion, comme autant de Similitudes, pour mieux faire entendre les choses Sublimes, Spirituelles, Saintes & Sacrées, par des choses Sensibles.

S'il n'y avoit point de Lettre *S*, il n'y auroit point de Scrupules à former, point de Seminaires éta-

blis ; de ſorte que les Supérieurs ſe trouveroient ſans fonctions. La Situation, & la Symétrie des corps, comme la Serénité de l'air, dépendent en partie de cette Lettre.

Il eſt vray, Monſeigneur, qu'on l'accuſe de cauſer les Soins, les Soucis, les Suppreſſions, & les Souffrances ; de faire les Subſides, les Servitudes & les Supplices ; de former les Sanglots, les Soûpirs & les Soupçons ; d'attirer les Severitez des Belles, & les dépenſes Somptueuſes des Amans ; d'inventer les Sortiléges, de faire des Sacriléges, de dire des Sottiſes, de produire la ſoif, la Sterilité, la Séchereſſe, & mille choſes ſiniſtres ; mais elle ne les nomme que comme un

Sardanapale, pour en donner de l'horreur, puis que ſon inclination & ſon intention ne ſont que de Seconder, de Soulager, de Secourir, de Soûtenir, de Soûffrire, de Souſcrire, de Survenir, de Solliciter, de Subſtituer, de Sauver, de faire Subſiſter; en un mot, de Satisfaire les perſonnes par des Services, par des Soûmiſſions, & par des Sacrifices, en tâchant d'entretenir parmy les eſprits la Sympathie, & de faire gouſter aux corps un repos Salutaire par le Sommeil, éloignant toutes les Senſualitez par ſes beaux Sentimens. En effet elle eſt ſi Sage, qu'elle fait garder aux Politiques le Silence, la Solitude aux Sçavans, & la Simplicité aux Devots.

Avoüez, Monſeigneur, que c'eſt une impertinente maniere de parler, quand une Perſonne eſt yvre, de dire qu'elle fait des *S S*, puis que cette Lettre au contraire eſt la marque de la Sobrieté; mais nous avons beau faire, c'eſt une erreur invéterée dans les eſprits populaires, qui ne doit mourir qu'avec eux. Il faut donner au voſtre qui eſt élevé, quelque choſe digne de luy, & digne d'une Lettre qui a l'avantage de commencer & de finir voſtre Nom; FRANÇOIS DE BEAUVILLIERS DUC DE S. AIGNAN. Syllabes prétieuſes, gravées dans le Temple de Mémoire, dans les cœurs de vos Académiciens, & des Gens de Lettres. L'Hiſtoire Sacrée, &

Prophane, nous fournit des éloges pour *S*. Sans elle nous n'admirerions pas la ſageſſe d'un Salomon, la force d'un Sanſon, la beauté de Sara, la chaſteté de Suſanne, ny les ſuperbes édifices de Semiramis. Scipion, Seſoſtris, & Seleucus ſeroient dans l'oubly; nous ne remarquerions point les Sectes des Saducéens & des Samaritains; nous ne ſçaurions ce qu'on appelloit les Scribes & les Septante. Le Sanctuaire, la Montagne de Syon, le Serpent d'airain, la Synagogue & les Synodes ne ſeroient point citez dans les chaires. Parleroit-on de Saül, du Prophete Samuël, des Seraphins dans les Hierarchies, de Simon le Magicien, du S. Siege Apoſtolique, & de tant d'He-

rétiques, des Stancariens, des Suinniceans, des Spirituels, ou Séparez, des Scriptuaires, des Sanguinaires, des Sabbataires, des Significatifs, & des Sacramentaux; & dans le Nouveau Testament, de la Samaritaine, qui est le Tableau de la Grace?

Le Sopha, le Serrail, la Sultane, Soliman, & le Salamalec chez le Turc, le Sophy & le Schac chez les Perses, & parmy les Indiens le Samorin, seroient autant de contes, sans la Lettre *S*, qui les fait connoistre par les récits veritables qu'elle en fait; ou du moins toutes ces choses, comme les précedentes, changeroient de noms; ainsi le Soleil, cet Astre qui a esté adoré par les Egyptiens, n'auroit plus le sien.

En verité, Monſeigneur, nous avons de grandes obligations à cette Lettre, puis que ſans elle il n'y auroit point de Superiorité ny de Subordination dans les Charges, point de Sûreté dans le Commerce, point de Sincerité parmy les Amis, point de Secret parmy les Courtiſans, point de Sermens en Juſtice, enfin point de Santifications parmy les Fidelles.

Dans le monde on ne parleroit point, on n'écriroit point, & l'on n'agiroit point Sérieuſement. D'ailleurs, nous ne pourrions jamais ny Supplier les Gens, ny les Saluer, ny les Servir ; & nous ſerions bien embaraſſez de finir les Lettres, ou de faire des Complimens ſur le champ, ſans

les termes de Serviteur & de Servante.

GUYONNET DE VERTRON,
Historiographe du Roy, & de l'Académie Royale.

LA METAMORPHOSE D'AMARANTE & D'ARISTEE,

Changez l'une en Vigne, & l'autre en Ormeau.

DAns le plus ravissant Hameau
Qui soit sur le bord de la Seine,
Où l'aimable Fils de Cyrene
Fit paître autrefois son Troupeau;
Une jeune & rare Merveille,
Qui ne vit jamais sa pareille,
Surprit les yeux de ce Berger;
Il luy conta cent fois ses peines,
Et quel charme sçût l'engager
A porter de si douces chaînes.

Si d'abord le ſeul nom d'amour
Effraya la belle Amarante,
La force en fut aſſez puiſſante
Pour ne pas s'y réduire un jour.
Un cœur n'eſt jamais invincible;
Pour peu qu'il puiſſe eſtre ſenſible,
Ce Dieu ſçait en venir à bout;
Il en appaiſe les allarmes;
Et luy, pour triompher de tout,
Fait agir quelquefois ſes charmes.

Le Dieu qui forme les Saiſons,
Avoit vû ce Berger fidelle,
Depuis qu'il chérit cette Belle,
Cueillir quatre fois ſes moiſſons.
Ses ſoins, ſa tendreſſe, & ſa flâme,
N'en ont encor pû toucher l'ame,
Mais l'amour ne veut qu'un moment;
Un ſoûpir, mais un ſoûpir tendre,
Va ſatisfaire cet Amant,
Et ce ſoûpir s'eſt fait entendre.

Hé-quoy? dit-il, les juſtes Cieux

Touchez de mon ſort déplorable,
De voſtre cœur inéxorable
Me font enfin eſpérer mieux.
Ce ſoûpir d'un heureux augure
Ne ſort pas d'une ame ſi dure,
Qu'il n'en marque les ſentimens;
Mon cœur en reſſent de la joye,
Et je reſpire en ces momens
Du bonheur que le Ciel m'envoye.

La Belle rougiſſant un peu
Du feu qu'elle ſent en ſon ame,
N'enſçauroit déguiſer la flâme,
Et n'oſe en faire un deſaveu.
Ce feu brille ſur ſon viſage,
Et luy donne tout l'avantage
Qui naiſt d'une noble pudeur;
Mais puis qu'une couleur ſi promte
Trahit les ſecrets de mon cœur,
Epargnez, dit-elle, ma honte.

Ariſtée alors plus charmé
De l'aveu que fait Amarante,
Voit combien ſon bonheur s'augmente

Par la gloire d'en estre aimé.
Ce n'est plus que soins, que tendresse,
Que doux sentimens, qu'allégresse,
Qu'il luy vient marquer chaque jour:
Dieux, qui réglez leur destinée,
Couronnez bientost leur amour
Par les nœuds d'un doux Hymenée.

C'estoit aux plus beaux de leurs ans,
Que le Berger & la Bergere,
De leur amour pure & sincere
Goustoient les plaisirs innocens.
Le point-du-jour qui les assemble,
Les fait souvent se rendre ensemble
Dans les Champs, ou sur les Côteaux;
Mais le devoir qui les y meine,
Ne conjoint pas tant leurs Troupeaux,
Que leurs cœurs en la mesme Plaine.

Leur amour tendre, mais discret,
Qui croist avecque leurs années,
Les fait chérir leurs destinées,
Sans découvrir leur feu secret.
La fidélité, la Constance,

Entretient leur douce eſpérance
De s'unir par un ſi beau nœu,
Que l'Amour meſme pourroit dire,
Que jamais un plus noble feu
N'a ſçeu briller dans ſon Empire.

Mais un Rival né pour troubler
L'amour de la chaſte Bergere,
En a déja gagné le Pere,
Et ſes deſſeins la font trembler.
L'effroy de ſon ame craintive,
De toutes ſes forces la prive,
Et la réduit à ſoûpirer;
Viens au ſecours, cher Ariſtée,
Amarante peut expirer
Avant qu'elle ſoit aſſiſtée.

Cet Amant qui haſte ſes pas,
La reçoit ſi foible & ſi laſſe,
Que bien qu'il la tienne & l'embraſſe,
Elle languit entre ſes bras.
Leur ame eſt vivement atteinte

De douleur, de regret, de crainte
De voir rompre des nœuds ſi beaux;
Que les Dieux touchez de leur peine,
Les changeant en deux Arbriſſeaux,
Leur oſtent leur figure humaine.

Leurs corps comme un tronc s'endurcit,
Leurs bras & leurs mains ſe roidiſſent,
Leurs pieds en fibres s'arrondiſſent,
Et leur peau par tout s'épaiſſit.
Ce n'eſt plus l'Amant ny l'Amante,
Mais c'eſt une Vigne rampante,
Qui d'un Ormeau veut s'approcher;
Leur naturelle ſympathie
Marque aſſez qu'à s'entrechercher
Leur flâme n'eſt pas amortie.

L'amour regne toûjours entr'eux,
Et quoy qu'ils ſoient couverts d'écorce,
Il leur fournit aſſez de force
Pour ſe joindre encore tous deux.
C'eſt là ce Symbole viſible
De ce lien indiviſible
Que deux cœurs enſemble ont formé.

Lors qu'en leurs ardeurs mutuelles
L'un de l'autre eſt toûjours aimé,
Et qu'ils meurent tous deux fidelles.

RAULT, de Roüen.

SENTIMENS SUR LES *Queſtions propoſées dans le XXIV. Extraordinaire.*

S'il eſt vray, ſelon une des Maximes de l'Opéra nouveau d'Amadis, qu'un peu d'amour cauſe moins de peine, que l'embarras de défendre ſon cœur.

DEpuis que je vis ſous les Loix
De l'incomparable Climene,
Mon cœur reſſent bien moins de peine
Qu'il n'en reſſentoit autrefois,
Quand croyant que l'Amour n'enſt pour
ceux qu'il inſpire

Que de vains & trompeurs appas,
J'euſſe préferé le trépas
Au malheur de paſſer mes jours ſous ſon empire.
Mais que j'eſtois aueugle, & que c'eſtoit à tort
Que mon eſprit craintif ſe formoit ces chimeres!
J'éprouve bien un plus doux ſort;
Et les chaînes que j'ay, ſont beaucoup plus légeres
Que n'eſtoit l'embarras de défendre mon cœur
Des traits de ce charmant Vainqueur.

Si la jalouſie qui vient de l'amour, eſt plus dangereuſe dans ſes effets, que celle qui vient de l'ambition.

VOus demandez, Philis, quel eſt mon ſentiment
Sur cette Queſtion que Mercure propoſe?
Si je conçois aſſez la choſe,

Je vous répondray hardiment,
Qu'un cœur ambitieux, atteint de ja-
louſie,
Eſt plus à redouter que celuy d'un Amant,
Qui recourant au changement,
Trouve la fin des maux dont ſon ame eſt
ſaiſie,
Lors qu'il voit qu'un Rival heureux
Ne luy fait rencontrer qu'un Objet ri-
goureux
Dans la Beauté, qui ſe diſant fidelle,
Luy répondoit d'une amour eternelle.
Si l'on en voit quelqu'un dont l'eſprit
outragé
Ne reſpire que la vangeance,
Dés qu'il vient à ſonger qu'il ne reçoit
l'offence
Que d'un volage cœur lâchement partagé,
Il ne ſçait, pour ſe ſatisfaire,
Qui doit p'utoſt éprouver ſa colere,
Ou ſa Maîtreſſe, ou ſon Rival.
Mais quand l'ambition ſur une ame
domine,
On ne reſpire plus que le moment fatal

De voir ſon Ennemy pour le battre en
ruine.
En vain noſtre Grand Roy nous défend
les Duels;
Ses ordres ſouverains n'ont point eu la
puiſſance
D'arreſter ces Eſprits cruels
Dans une entiere obeïſſance;
Avenglez de la paſſion
Qui part de leur ambition,
C'eſt pour eux un mal neceſſaire
De répandre du ſang pour calmer leur
couroux,
Et l'unique moyen qui puiſſe ſatisfaire
Tous les Ambitieux jaloux.

Si boire du Vin ſans Eau, & en ſuite de l'Eau pure, fait le meſme effet pour la ſanté, que de boire du Vin meſlé avec de l'Eau.

JE laiſſe aux Medecins la réſolution.
De la troiſiéme Queſtion,
Elle regarde leur Science,

Et je trouve qu'ils ont un fort engage-
ment,
Pour prouver leur expérience,
D'en donner un ſolide & ſçavant ju-
ment.
Quant à moy, ce que je veux dire
N'eſt qu'un foible raiſonnement,
Un diſcours ſans nul ornement,
Et non pas une Loy que je veüille preſ-
crire.
Je ſuis pour le Vin pur, & pour l'Eau
priſe apres,
Que je croy d'un pareil ſuccés
Que le Vin & l'Eau qu'on mélange.
Si ce ſentiment eſt conſtant,
On ne doit pas trouver étrange
Que le Vin ſe recherche tant;
C'eſt qu'en ce jus incomparable
L'on rencontre tout-à-la-fois
L'utile avec le délectable,
Quand on n'en prendroit que deux
doigts.
A quoy bon donc vouloir défaire
Ce que le Souverain a fait?

Je trouve que c'eſt un forfait;
Et ſi l'Eau nous eſt neceſſaire,
Il faut la prendre à part, & toûjours le
Vin pur,
C'eſt là, ſelon moy, le plus ſeûr.

Quelle eſt l'origine des Jeux.

SI l'on croit Hèſiode en ſa Théogonie,
Vulcain par ſon divin génie
Voulut produire au jour la premiere
Beauté.
Il la forma de terre, & l'ayant animée,
De tous les autres Dieux elle fut eſtimée
Comme l'eſt toute nouveauté;
Des dons les plus exquis chacun luy fit
largeſſe,
Venus de ſes attraits, Pallas de ſa ſa-
geſſe,
De ſes riches tréſors Junon,
Mercure de ſon éloquence;
Et de ſa Muſique Apollon;
Ainſi des autres Dieux, qui tous en
abondance

Luy verſerent à pleines mains
Ce qui fait aujourd'huy le bonheur des
Humains.
Plus brillante alors que l'Aurore,
Par un Decret divin on la nomma Pan-
dore,
Car Pan, veut dire tout, & dore autant
que don;
Ces deux mots aſſemblez compoſerent ſon
nom.
Mais du Grand Jupiter la puiſſance ir-
ritée
Contre l'inſolent Prométhée,
Dont le cœur trop audacieux
Avoit dérobé dans les Cieux
Le feu qu'il y gardoit, pour l'apporter
ſur terre,
L'engage à prendre ſon Tonnerre,
Pour vanger ſur tous les Mortels
Cet affront outrageant; & quoy qu'à ſes
Autels
Chacun fiſt des vœux pour luy plaire,
On ne pût de ce Dieu jaloux
Jamais appaiſer le courroux.

Pour

Pour ne pas démentir ſon divin caractere,
Sans redouter fatigues ny travaux,
Il va rechercher tous les maux,
Afin de les cacher dans la fatale Boëte
Que Pandore reçoit pour venir icy-bas
Apporter ce funeſte amas
Plus viſte qu'on ne voit tourner la Giroüette.
Faiſant tous ſes efforts afin de le vanger,
Elle entre chez Epiméthée,
Jeune Frere de Prométhée,
Dont l'eſprit étourdy craignoit peu le danger.
Il ne refuſe pas la Boëte qu'on préſente,
Le dehors en eſtoit artiſtement gravé;
Le préſent à ſon gré ſurpaſſoit ſon attente,
C'eſtoit pour mieux ſurprendre un Ouvrage achevé.
Il l'ouvre, & tous les maux que cette Boëte enferre
Se trouvent diſperſez auſſi-toſt ſur la terre.
Les Feux eſtoient compris dans tous ces maux divers,

(C'eſt de là que je tiens que vient leur origine;)
Et comme on les croyoit de naiſſance divine,
Ils furent bien reçeus d'abord dans l'Univers.
Mais bientoſt apres les plus ſages
Les décriérent en tous lieux,
Et firent voir que leurs uſages
Eſtoient toûjours pernicieux,
Et plus dangereux que la peſte,
Puis qu'enfin leur effet funeſte
Ne s'arreſte pas à nos corps,
Rendant noſtre mémoire infame,
Et qu'ils font ſouvent perdre l'ame,
Apres avoir détruit les plus riches tréſors.

ALCIDOR, du Havre.

La Lettre qui ſuit eſt l'effet d'une Converſation qui a eſté faite entre pluſieurs Perſonnes d'eſprit, de l'un & de l'autre Sexe, & dans laquelle

la matiere des Scrupules fut agitée. Un galant Homme qui s'y rencontra s'eſtant hazardé à parler de deux Autheurs qui la traitoient tous les jours, une Dame d'un mérite diſtingué le preſſa de dire les noms de ces Autheurs, & d'en expliquer les ſentimens. Il ne ſe tira d'affaires, qu'en luy promettant de luy écrire le lendemain ce qu'elle deſiroit ſçavoir. C'eſt ce qu'il fit en ces termes.

SUR LES SCRUPULES.

A MADAME***

LE croiriez-vous, Madame, que depuis le moment que j'ay eu l'honneur de vous voir, je n'ay pû assembler les deux Autheurs qui traitent encore tous les jours la matiere des Scrupules, sur laquelle vous m'ordonnez de vous mander leurs sentimens. Je vous avoüe que si vous ne m'y aviez point engagé d'un air si pressant, je laisserois la résolution de vous en entretenir,

& ferois un fort grand ſcrupule de parler des Scrupules devant vous, apres avoir entendu toutes les jolies choſes que vous fournites à noſtre derniere Converſation. Cet obſtacle ne ſeroit pas moins difficile à vaincre, que celuy d'unir les deux Autheurs dont j'ay commencé de vous parler.

Car l'un ſe trouve rarement,
La rencontre de l'autre eſt bien plus impoſſible.
L'un s'échape ſi finement,
Qu'il eſt appellé l'invisible;
Par malheur l'autre eſt ſi ſenſible,
Que quãd on vous voit un moment
On le cherche inutilement.

Apres cela, Madame, je ne croy pas qu'il ſoit néceſſaire de vous déclarer les noms de ces

deux Autheurs. Cependant pour vous ôter la peine de les chercher, je veux bien vous les apprendre dés à préſent, car je prévoy que vous vous récrierez ſur l'indiſcrétion de l'un, & ſur l'égarement de l'autre, ſi je ne vous préviens un peu en leur faveur.

L'un eſt le Cœur, l'autre l'Eſprit.
L'un parle, l'autre s'attendrit,
L'un a beaucoup de feu, l'autre ſans ceſſe brûle,
Et tous deux forment le Scrupule;
Quoy que l'on ſçache bien qu'en ſcrupule, le Cœur
Eſt bien plus que l'Eſprit un dangereux Autheur.

Si je me ſentois beaucoup de l'un, & s'il ſe pouvoit faire que je ſentiſſe encore l'autre, je tâ-

chcrois, Madame, de leur faire tenir un langage qui fuſt digne de vous ; mais puis que je dois deſeſperer de ces deux entrepriſes, accommodez-vous, je vous conjure, de ma ſterilité, ſur un ſujet où il y a tant de belles choſes à dire. Si elles naiſſoient auſſi facilement au bout de ma plume, qu'elles ſortent naturellement de voſtre bouche, je ſerois beaucoup moins embaraſſé à vous ob_ïr & à vous ſatisfaire ; mais, Madame, je vous avoüe de bonne foy, que tous les efforts que je fais pour avoir de l'eſprit ſont fort inutiles ; & quoy que je vous montre icy la diférence d'un grand nombre de Scrupules, je ſuis toûjours perſuadé que je n'ay pas penétré la profondeur de

cette matiere, ſur laquelle j'apprehende fort que vous ne me fourniſſiez de trop bons Mémoires. Ainſi, Madame, apres vous avoir dit ce que je crains, je croy qu'il eſt temps de vous dire ce que je penſe.

J'ay donc tiré avec le ſecours de l'Eſprit, les ſentimens & les délicateſſes du Cœur ſur la nature des Scrupules; & comme celuy-cy débute toûjours par les choſes qui l'intéreſſent, il m'a laiſſé voir ce qui ſe paſſoit de plus profond chez luy, & m'a fait entrer dans le ſecret de ſes mouvemens, dont l'un des plus grands eſt la tendreſſe, & qui plus que tout autre a des Scrupules plus violens, mais auſſi plus aiſez à vaincre, ſur tout quand

un Amant a trouvé la résolution d'en faire passer le secret jusques à l'objet à qui d'abord on le cache, & qui seul enfin le doit sçavoir, ayant seul aussi le pouvoir d'y remédier, & de le reconnoistre.

C'est alors que l'on sent que d'un tendre secret
Naist le Scrupule de Tendresse,
Qu'on n'explique pas tout-à-fait;
Car certaine délicatesse,
Qui du Cœur se rend la maîtresse,
Luy fait craindre d'estre indiscret.
De la crainte on passe au regret,
Du regret on tombe en tristesse.

C'est ainsi que le Cœur, d'un Scrupule imparfait
Forme un Scrupule de sagesse,
Que souvent il a la foiblesse
De se proposer pour objet.

Tous ces mouvemens dont je vous parle icy, Madame, ont encore leurs Scrupules particuliers ; mais comme ce ſont des Scrupules du reſſort de l'autre, & qu'ils ont en cela le meſme deſtin que les paſſions qui les produiſent, dont le ſeul amour eſt la ſource, je demeureray plus court ſur cet article, & continuëray de vous ouvrir mes ſentimens ſur un autre genre de Scrupules, qui bien qu'il ſoit fort à craindre, ne laiſſe pas neanmoins d'eſtre fort à la mode.

C'eſt le Scrupule de Miſtere,
Qui n'eſt pas moins embaraſſant;
S'il faut parler, s'il faut ſe taire,
Il eſt vain, il eſt impuiſſant.
S'il faut aimer, haïr, s'il faut plaire,
ou déplaire,

Tantoſt il eſt coupable, & tantoſt innocent.

Trop heureux eſt celuy qui n'a jamais affaire

De ce Scrupule complaiſant,

Qui n'eſt plus bon à rien, puis qu'il n'eſt pas ſincere.

Je croy, Madame, que je trouveray voſtre ſuffrage, pour mieux finir la condamnation de ce dangereux Scrupule, qui par ſon langage incertain, eſt autant inutile à la feinte, qu'il eſt preſque toûjours contraire à la ſincerité. Cette ſeule raiſon ſuffiroit pour vous en faire déteſter l'uſage; à vous, dis-je, qui faites une profeſſion ouverte d'eſtre ſincere, que vous ſoûtenez ſi merveilleuſement, & par vos actions, & par vos paroles.

Enfin, Madame, pour abreger la matiere des Scrupules qui touchent aux intéreſts du Cœur, je me perſuade que vous agréerez bien que je laiſſe voir icy une petite diſtinction, que l'on ne fait pas aſſez dans le monde, & ſur laquelle il ſemble meſme que les délicats paſſent un peu trop legérement. Ce ſont les Scrupules que l'on doit faire de l'amour, & en amour, qui par leur grande conformité ſont fort aiſez à confondre, & de qui cependant les effets ne doivent pas eſtre confondus.

Quant au Scrupule de l'Amour,
C'eſt de ſentir de la tendreſſe,
Et de ſoûpirer tour à tour,
Soit que l'on ſoit Amant, ſoit que l'on ſoit Maiſtreſſe;

Mais souvent tous les deux ont la mê-
me foiblesse,
Et de crainte de s'enflamer,
Ils font un Scrupule d'aimer.

Voila, Madame, ce qui fait le premier Scrupule, dans lequel sans doute le desir de conserver nostre repos & nostre liberté, nous entraîne ; mais aussi quand le Cœur ennuyé de cette oisiveté, commence un choix digne de son amour, & qui reconnoist sa tendresse,

C'est alors qu'on le nomme un Scrupule
en Amour,
Que l'Amant & que la Maîtresse
Ressentent chacun à leur tour,
Quand doutant de l'excés d'une égale
tendresse,
On les voit se dire sans cesse,
Animez de leurs tendres soins,

Hélas, je t'ayme trop! Helas, tu m'aimes moins!

C'eſt, Madame, le ſecond Scrupule, qui, comme vous voyez, eſt bien diférent de l'autre. Cependant cette incertitude qui fait la délicateſſe du tendre amour, eſt toûjours ſi agréable, que l'on craint avec raiſon d'eſtre tiré de cette erreur; car rien n'allarme tant deux cœurs qui aimẽt, que d'entreprendre une juſtification qui puiſſe les faire revenir de toutes ces craintes, & de tous ces reproches. Mais, Madame, ne me laiſſay-je point emporter au torrent, & ne murmurez-vous point ſecrettement contre moy, d'outrer une matiere qu'il eſt ſi dangereux de toucher', quand on en entretient une auſſi charmante

Perſonne que vous ? Ce Scrupule m'arreſte.

Ah Dieux ! quel eſt donc mon Scrupule ?
Faut-il que je le diſſimule ?
Ouy, je ne dois pas l'exprimer,
Le ſilence me doit ſuffire.
Fut-il jamais un tel martyre ?

Lors qu'on ne fait nul Scrupule d'aimer,
Pourquoy fait-on Scrupule de le dire ?

Le Cœur en cette rencontre n'oublie rien pour le laiſſer remarquer ; il ſe fait un langage des ſoins, des ſoûpirs, des regards, & du ſilence meſme. Mais l'Eſprit, qui fait un peu plus le capable, ſuſpend tous ces mouvemens par un eſprit de Politique, d'où naiſt le Scrupule de Conſcience.

Car c'eſt bien un autre accident,
Quand une fauſſe expérience
A ſur le Cœur cet aſcendant,
Qui fait y naiſtre en un moment
Le Scrupule de Conſcience.
Un ſoûpir alors eſt un mal,
Qui tire à quelque conſéquence;
Un regard paſſe encor pour crime capital;
Enfin tout y devient fatal,
Sans l'aide de la Pénitence.

On cherche dans la ſolitude un azile pour ſe parer contre le malheur dont on reçoit la menace. L'Oraiſon & la Priere ferment l'oreille & le cœur aux vœux d'un Amant; on ſe retire du bruit & du monde, on interrompt toute ſorte de commerce avec ceux qui y ſont encore; enfin on s'arme d'une auſtere vertu, pour

se mettre en sûreté contre les airs tendres d'un Amant, & contre les forces de l'amour.

Mais lors que la vertu tourne tout en
Scrupule,
N'entend, ne voit rien qu'à regret,
Qu'elle est rude, morne, incrédule
Pour tout ce qui se dit, pour tout ce qui
se fait,
C'est une vertu ridicule.
Ce n'est pas là le bel effet
D'une vertu bien scrupuleuse,
Qui tout au plus n'est que douteuse;
Mais tout compté, tout rabattu,
C'est un Scrupule sans vertu.

Cependant, Madame, on se forme un vray caractere d'insensibilité, sur l'espérance dont on se flate de s'en faire un de vertu; & c'est une erreur, à laquelle l'Esprit s'abandonne.

Q. de Janvier 1684.

L'on voit souvent qu'un simple Esprit
Se veut mesler d'avoir aussi quelques Scrupules.
Il en fait à son tour, mais de si ridicules,
Qu'on peut les appeller Scrupules à crédit.

Et ce qui l'assure, Madame, dans cet état de perfection où il croit estre monté, c'est qu'il appelle à son secours celuy d'une fausse devotion, dont il fait un usage aussi dangereux, qu'une injuste parade, qui ne servent l'un & l'autre qu'à couvrir ce qu'il sent, & à cacher ce qu'il voudroit faire.

Les Scrupules naissans de la Devotion
Ont bien moins sur le Cœur que sur l'Esprit d'empire;

Car si l'on ne vit pas sans inclination,
Si l'on se plaint, si l'on soûpire,
C'est un signe évident de la tentation;
Si bien que pour toucher à la perfec-
tion,
Il faut tout faire, & ne rien dire.

C'est là, Madame, le secret des faux Devots, qui ne visent qu'à sauver les apparences, dont ils parent une conduite qui feroit souvent beaucoup d'horreur par elle-mesme; mais pour ne point laisser connoistre la nature de leur secret, ils le laissent échaper sous les airs d'un austere Scrupule, qui leur aide à passer hardiment sur le scandale qui en pourroit arriver; & dans cet état ils paroissent tout autres qu'ils ne sont, & ne sont pas tout ce qu'ils paroissent.

Mais, Madame, finiſſons cet épanchement, qui garde toûjours de profonds égards pour la vraye Devotion, & venons au Scrupule de Superſtition, que vous me reprocherez juſtement avoir un peu touché aux dépens de voſtre Sexe; mais auſſi quand il eſt queſtion de lever des Scrupules, que ne doit-on pas faire afin d'en venir à bout?

Le Scrupule fâcheux de Superſtition
Sent trop la profanation.
On ſçait que la premiere Femme,
En touchant au Fruit défendu,
Se ſentit un Scrupule en l'ame,
Qu'en mangeant ce bon Fruit elle eut
bientoſt perdu;
De meſme un zéle illégitime,
Dont l'Eſprit ſe trouve empêché,
Fait Scrupule ſouvent du plus petit
peché,

Et n'en fait pas toûjours de faire un fort grand crime.

Il eſt vray, Madame, que tout le monde ne donne pas également dans cette ſorte de Scrupules. L'heureuſe éducation, le beau tempérament, & quelquefois un caprice un peu bruſque, en corrigent l'erreur, parce qu'on craint que l'uſage qu'on en pourroit faire, ne coûtaſt bien-toſt des crimes, & cette crainte détruiſant alors ce Scrupule, amene les Scrupules legers, auſquels tant de Gens ſe trouvent ſujets. La multitude en eſt ſi grande, qu'elle entraîne la pluſpart des honneſtes Gens. Ce n'eſt pas que quand ils ſe reconnoiſſent, ils ne condamnent ces Scrupules, & ne paroiſſent honteux

d'en avoir esté les dupes. Ils conclüent tous d'une voix,

Qu'il faut établir pour maxime,
Que bien souvent un Scrupule leger,
Au lieu de bien défendre & l'honneur
& l'estime,
Leur fait courre un plus grand
danger,
En les voulant ôter du crime;
Car ce Scrupule enfin que ce faux zéle
anime,
Est nommé justement des Gens de pro-
bité,
Scrupule de legereté.

Ce ne sera jamais le mien à vostre égard, Madame; & quoy que je ne sois pas Homme à n'en avoir aucun, je vous avouë sans scrupule que j'en ay comme les autres, puis que c'est un bien utile selon quelques-uns, & un

mal néceſſaire ſelon quelques autres.

Je ne ſuis ny Miſtérieux,
Simple, Leger, Devot, ny Tendre,
Et bien moins Superſtitieux,
Que je ne puis le faire entendre.
De dire ſi je ſuis ſincere, vertueux,
Inſenſible, au moment qu'il faut eſtre amoureux,
C'eſt un ſecret profond, qu'il ne faut point apprendre,
Qu'à l'adorable Objet à qui je dois mes vœux.
Comprenne qui pourra comprẽdre,
C'eſt un peu trop m'examiner;
Ce Scrupule eſt à deviner.

D. L. N.

S'il vaut mieux ſoufrir un peu d'amour, que de s'en défendre avec peine.

SONNET.

FIdelles & fâcheux objets de ma mémoire,
Arbitres inconſtans de ma félicité,
Délicieux amour, tranquille liberté,
Qui de vous aujourd'huy faut-il bannir, on croire?

Theatre des ennuis qui flétriſſent ma gloire,
Cœur foible & chancelant, n'as-tu pas trop douté?
Choiſis, & fais enfin par un coup arreſté,
De ta triſte défaite une illuſtre victoire.

Mais que peux-tu choiſir dans l'état où je ſuis?

Je veux, & ne veux plus, je desire, & je fuis;
Chers Tyrans, rendez-moy la paix qui m'est ravie.

C'est est fait: ma raison est maîtresse à son tour;
Revenez & régnez, tranquillité banie,
Taisez-vous, & mourez pour jamais, mon amour.

DIZEUS, Doyen de Nostre-Dame du Mur, de Morlaix.

Voicy les Explications qui m'ont esté envoyées en Vers, sur les deux Enigmes de Ianvier, dont les Mots estoient les Marons & le Masque.

I.

PEste du jeu, morbleu j'enrage,
Disois-je l'autre jour apres un coup fatal.
Je ne joûray du Carnaval;
Si ce train duroit davantage,
J'irois bientoſt à l'Hôpital.
Pour diſſiper mon humeur noire,
En faiſant roſtir des Marons,
Amis, ſi vous me voulez croire,
Nous allons vuider des Flacons.
Juſqu'à ce que le Vin nous donne dans le Caſque,
Allons, rions, chantons, bûvons;
Et s'il vient encor quelque Maſque,
Sans joüer nous le renvoyrons.

II.

DEpuis que je ſuis amoureux,
Helas, que je ſuis malheureux!
Je ſens dedans mon cœur un feu qui me devore.
Si vous ne ſoulagez bientoſt ma paſſion,
Charmante Beauté que j'adore,
Je vais roſtir comme un Maron.

DIEREVILLE, du Pontleveſque.

III.

QU'il faut se défier des sermens d'une Belle!

Iris, que j'aime tendrement,
M'a juré mille fois qu'elle m'estoit fidelle,
Et qu'elle ne voudroit jamais d'un autre Amant.
Je la croyois tout bonnement,
Et je l'en aimois davantage;
Ce n'est pourtant qu'une volage.
Je la vis l'autre jour avecque mon Rival,
Le Masque *sur le nez, courir de Bal en Bal.*
L'ingrate me trahit; un si cruel outrage,
Une autre fois me rendra sage,

Le mesme.

IV.

On se sert dans cette Explication du mot de *Loup* pour celuy de Masque.

QUe je vous plains, *belle Sylvie,*
De vous voir toûjours poursuivie
Par un Mary triste & jaloux!

Heureuſe, qui n'a point affaire à ces vieux
Loups;
Mais, ſi vous obſervant ſans ceſſe,
Il vous cauſe tant de triſteſſe,
Je n'en ſouffre pas moins que vous.

Le meſme.

V.

CEſſez, belle Philis, d'eſtre in-
quiete;
A quoy bon tant vous allarmer?
Des Vivres qui viennent par Mer,
Nous n'aurons aucune diſette.

Quoy que l'Hyver glaçant les eaux,
Empeſche en tous lieux les Vaiſſeaux
D'en apporter en abondance;
Mercure, qui prévoit de loin,
Redoutant pour nous l'indigence,
Nous va ſecourir au beſoin.

Remarquez donc ſon ſoin extréme:
Ne fait-il pas que nous aurons,
Pendant tout le cours du Carême,
Des Châtaignes & des Marons?

RAULT, de Roüen.

VI.

LA nuit du dernier Carnaval,
Je ſongeois en dormant que je courois au
Bal,
Pour y voir l'aimable Climene;
Et que ne voulant pas d'aucun eſtre
connu,
Je me trouvois aſſez en peine,
Quand Mercure à l'inſtant au ſecours
m'eſt venu.
Je connois, m'a-t-il dit, le deſſein qui te
geſne.

Va, prens vîtement cet Habit,
Il eſt bizarre, antique, & groteſque, &
fantaſque;
Sous ce déguiſement tu paſſeras pour
Baſque,
Ou pour Suiſſe; qu'importe? Au ſurplus,
il ſuffit
Que je te vay fournir de Maſque.

Le meſme.

VII.

COmment pendant ce rude Hyver
Mercure a-t-il pû conſerver,
(Me diſoit l'autre jour Sylvie
Qui de Marons avoit envie)
Des Marons *ſi gros & ſi beaux,*
Qu'ils ſurpaſſent ceux de Bordeaux?

L'EPINAY-BURET, de Vitré en Bretagne.

VIII.

DOnner à deviner comme une Enigme obſcure,
Qui pourroit avoir cet employ
Sous une belle ou vilaine figure?
On dit que c'eſt un Maſque, *& je le croy pour* moy;
Soit qu'en traits hideux il abonde,
Soit qu'il étale aux yeux des Beautez à priſer,
C'eſt luy qui bien ſouvent a l'honneur de baiſer
Les plus belles bouches du monde.

LA JOLY-BOUQUINETTE du Hoc.

IX.

MErcure ne fait rien sans de bonnes raisons,
Sa prudence est toûjours extrême;
Pour nous ragoûter le Caréme,
Il nous a présenté de savoureux Marons.

AVICE, de Caën, Ruë de la Harpe.

X.

COuvert de cet Habit fantasque,
Vous prétendez nous attraper;
Mais pour vous reconnoistre, & ne nous pas tromper,
Levons, s'il vous plaist, vostre Masque.

Le mesme.

XI.

VOus avez beau, Seigneur Mercure,
Vous déguiser, faire figure;
Changez tous les mois de Métier,
Soyez Maréchal, ou Fruitier,
Prenez l'Habit le plus fantasque,
Vendez des Marons, *ou du Fruit,*
Enfin prenez le meilleur Masque,

Allez de jour, allez de nuit;
Si-toſt que je vous vois paroître,
Voſtre air ſi doux & ſi galant,
Dont vous avez le beau talent,
Me fait toûjours vous reconnoître.

La Belle Nourriture.

XII.

VOus voulez, dites-vous, Silvie,
Sçavoir mes occupations.
Je vais contenter voſtre envie.
En faiſant rôtir des Marons,
Pres du feu je paſſe la vie
Dans la plus rude des Saiſons.

LIGER, le Fils.

XIII.

PAuvre Exilée! oſes tu bien
Paroiſtre au jour? ne crains-tu rien?
N'aprehendes-tu plus le poiſon & l'envie
De ces Bourrus qui t'ont bannie?
Non, je brave mes Ennemis,
Mercure eſt trop de mes Amis;
J'iray déguiſée en Fruitiere,
Je vendray des Choux, des Marons,

Il m'a preſté ſon Maſque, *& pour aider*
l'affaire,
J'ay ſes aîles à mes talons.
L'Exilée de la Ville-Françoiſe.

XIV.

DEs Enigmes du mois j'aime aſſez
la premiere;
Qu'on la mépriſe, ou qu'on en faſſe état,
Je prétens, ſans aucun miſtere,
En tirer un Maron *par la patte du Chat.*
La Rousque, de Roüen.

XV.

SAns eſtre bizarre, ou fantaſque,
Perſonne ne ſçauroit nier,
Que des Enigmes de Janvier
La ſeconde ne ſoit le Maſque.
Le meſme.

XVI.

LE Berger qui vit ſous ma Loy,
Veut en vain ſe cacher à moy;
Quelque déguiſé qu'il puiſſe eſtre,
Il a toûjours je ne-ſçay-quoy,
Qu'il m'eſt aiſé de reconnoiſtre.
L'autre jour ce Berger vint m'apporter
Momon

Bien proprement dans une Boëte;
Je croyois qu'avec luy ma fortune estoit
faite;
Enfin j'en espérois quelque chose de bon.
Nous joüons, il perd, & déniche,
Je l'arreste, & luy dis, demeurez Alcidon,
Voyons auparavant si vous me faites
riche.
Il parut tout surpris au recit de son
nom,
J'ouvris la Boëte enfin, & ne vis qu'un
Maron.
Ha, ha, dis-je, vrayment je vous trouve
fort drôle,
Masque, *de venir me tromper.*
A mon tour je joûray mon rôle,
Et je sçauray fort bien par où vous at-
traper.

La Belle à l'Anagramme *Libre d'amour*, de la Ruë du Bac.

XVII.

QUe de Masques par tout! un chacun se déguise:
Mesme il en est plus à l'Eglise

Qu'aux Maiſons dans le Carnaval.
Mais, ô déguiſement fatal!
Les premiers ſont toûjours les pires,
Et produiſant toûjours de plus fâcheux
effets,
Malgré Sermons, malgré Satires,
Ils ne ſe démaſquent jamais.

Faux prude, beau ſemblant, tout moüillé
d'Eau benîte,
Catholique à gros grain, Eſpagnol, Hy-
pocrite,
Tu parois ce que tu n'es pas;
On te connoit fort bien, mets donc le
Maſque *bas,*
Quitte ce Chapelet, on ſçait bien ta ma-
niere;
Tu l'as dans une main, dans l'autre une
Rapiere,
La haine dans le cœur, faiſant tes orai-
ſons;
Prens-en plutoſt un de Marons.
S'il eſt moins propre à faire une priere,
L'on n'en verra pas tant de profanations.

GYGES.

XVIII.

Pourquoy, divine Astrée, aimable Verité,
Quittiez-vous ces bas lieux? La vertu, l'Innocence,
Ont peu de Protecteurs; vous estiez leur défense;
L'artifice en triomphe avec impunité.

Helas! j'estois toûjours dedans l'obscurité.
L'on me vouloit contraindre à garder le silence,
Du moins on m'obligeoit d'avoir la complaisance
De grossir les objets, mais contre l'équité.

Je n'osois me montrer quand j'estois toute nuë;
Et lors qu'un Masque *pris me rendoit inconnuë,*
J'avois bien des Martyrs, mais peu de Confesseurs.

Il a fallu céder ma place aux Politiques,
Qui parlent comme on veut, qui content
des douceurs
Aux Composeurs de Fards & de Panégyriques. Le meſme.

XIX.

JE ne ſuis point Oedipe ; & cependant, Mercure,
Auſſitoſt que je vois tes Tableaux & tes Vers,
Je devine l'Enigme, & tous ſes ſens divers;
Les deux du mois dernier nous marquent la figure
D'une Châtaigne *en coque, & d'un* Maſque *en figure.*
MAROTE DU TERTRE, du Pilier verd.

XX.

VOs Marons *ſont tres-beaux; la ſaiſon rigoureuſe*
Ne les a pas endommagez,
Et la belle façon dont vous les partagez
Me paroîtroit fort genéreuſe,

Si l'on n'y trouvoit pas quelque chose à
blâmer,
Et qui choque le bel usage;
C'est, genèreux Seigneur, de vous voir
transformer,
Et qu'un Masque *à nos yeux cache*
vostre visage.

SYLVIE, du Havre.

XXI.

DE bonne-foy, je vous assure
Qu'il ne fut jamais à Bordeaux
De Marons *si gros ny si beaux*
Que ceux que présente Mercure.

LA DU-PERRON, de Vitré.

XXII.

ON me l'avoit bien dit, je ne le
croyois pas,
Que le Divin Courrier faisoit quelque
faux pas,
Et qu'il se ressentoit de la foible hu-
maine;
Mais je ne voy que trop que ce Dieu
des Larrons
Ne se met pas beaucoup en peine

Qu'on ſçache que c'eſt luy qui prit hyer nos Marons.

ALCIDOR, du Havre.

XXIII.

PPhilis, tenez-vous ſur vos gardes,
Il court certains Voleurs pendant ce Carnaval;
J'en connois un d'original,
Qui fort adroitement enleve juſqu'aux Hardes;
Je l'appris hyer à mes dépens.
Le larcin qu'on m'a fait, ſenſiblement m'outrage;
Et pour ne pas tenir voſtre eſprit en ſuſpens,
Je veux nommer l'Autheur de ce galant Ouvrage.
Mais, juſte Ciel! le croirez-vous,
Sans entrer comme moy dans un juſte couroux?
Mercure eſt ce Larron, ce n'eſt point impoſture,
Il ſe fit reconnoiſtre à mes yeux étonnez;
Je remarquay bien ſa figure.

Quoy qu'il entraſt chez moy le Maſque
ſur le nez.

Le meſme.

XXIV.

LEs Marons *déguiſez dans la premiere Enigme,*
Seront de ſaiſon tout ce mois;
Mais on n'y peut porter ſans crime
Le Maſque *du ſçavant Du-Bois,*
Si ce n'eſt quelques jours la premiere
Quinzaine,
Puis que la ſainte Quarantaine
Arrivant dans ce temps, exige de nos
cœurs
Mortification, Jeûne, Aumône, Abſti-
nence,
Afin que nous ſoyons triomphans &
vainqueurs
Du Monde, du Démon, de la Concupiſ-
cence.

Le meſme.

XXV.

IL *n'en faut point faire la fine,*
J'en ſuis en peine tout de bon:
Eſt-ce Châtaigne, eſt-ce Maron,
Diſoit noſtre aimable Voiſine?

Dûssay-je passer pour mutine,
Ou pour n'avoir point de raison,
De l'une j'ay dit le vray nom,
Toûjours sur ce Mot je m'obstine.

Pour la seconde, franchement
C'est pour moy du haut Allemand,
Et je renonce à la comprendre.

Si j'estois sans verd pour ce coup,
Je serois Fille à m'aller pendre:
Mais je la tiens, c'est Masque, *ou*
Loup.

L'Amant de la Belle Madelon,
de la Ruë Grenier S. Lazare.

CINQUIEME PARTIE DU TRAITE' DES LUNETTES

DEDIE' A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Par Mr Comiers d'Ambrun, Prevôt de Ternant, Professeur des Mathématiques à Paris.

NOus avons démontré qu'il faut néceſſairement que tous les verres ſoient bien centrez, pour compoſer un excellent *Téleſcope*, ou Lunete de la-

PLANCHE SIXIEME

Fig. I.

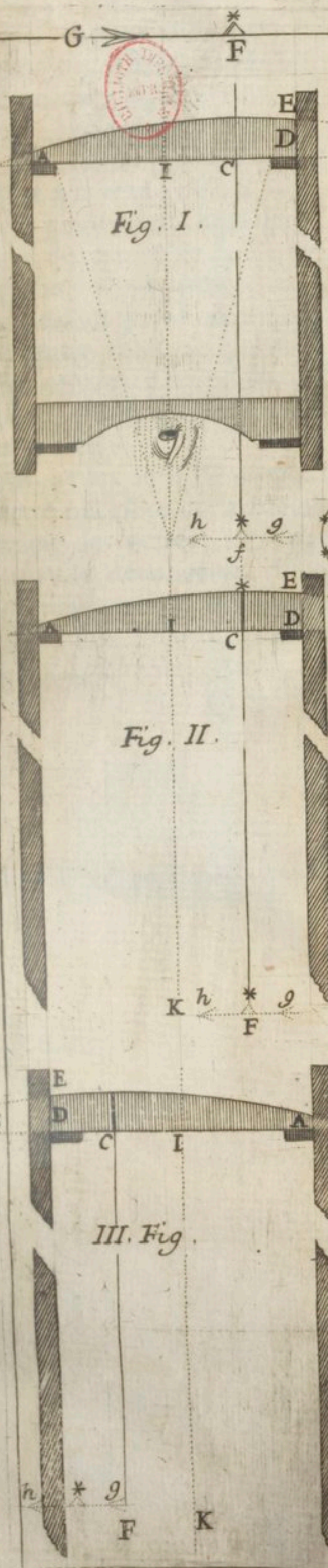


Fig. II.

III. Fig.

Fig. IV.

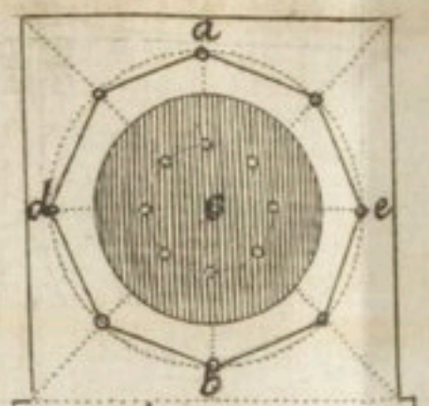


Fig. VI.

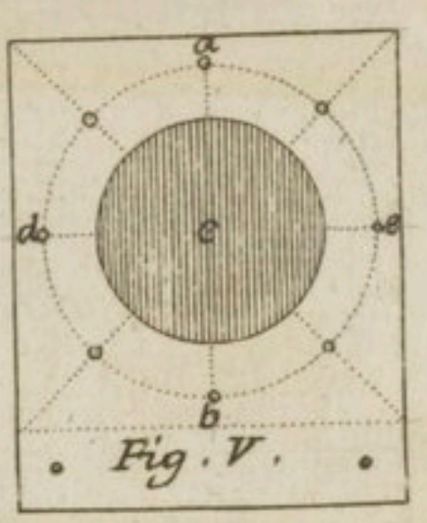


Fig. V.

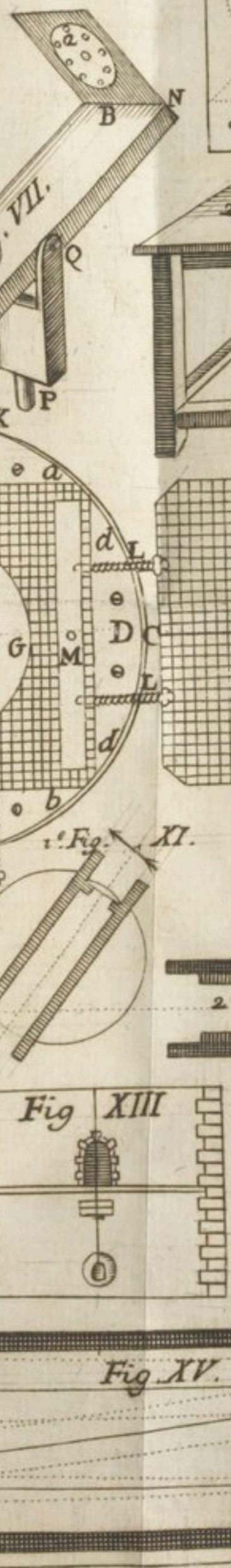
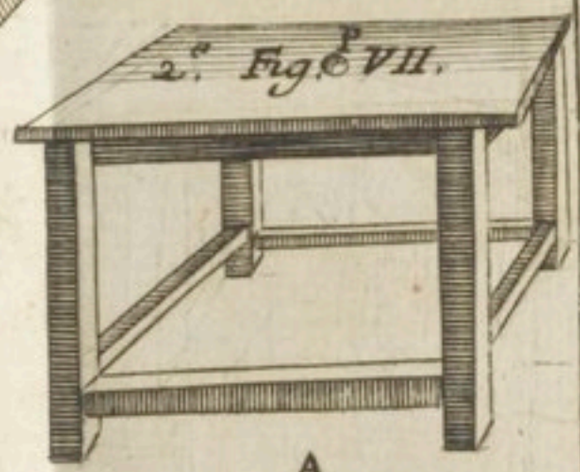


Fig. VII.

Fig. VIII



2e. Fig. VII.

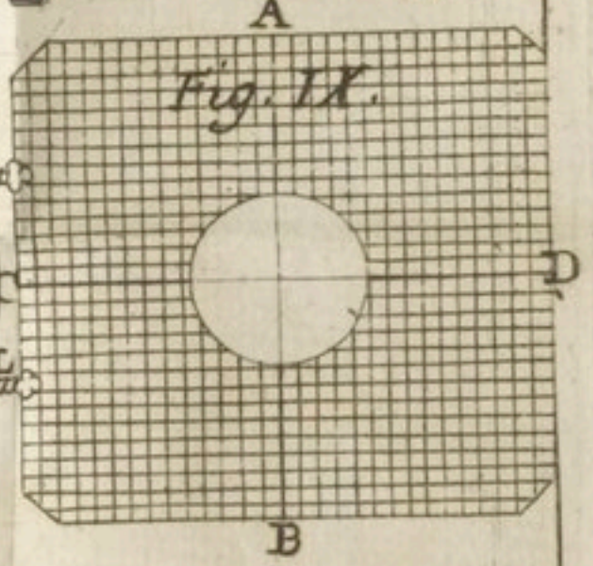
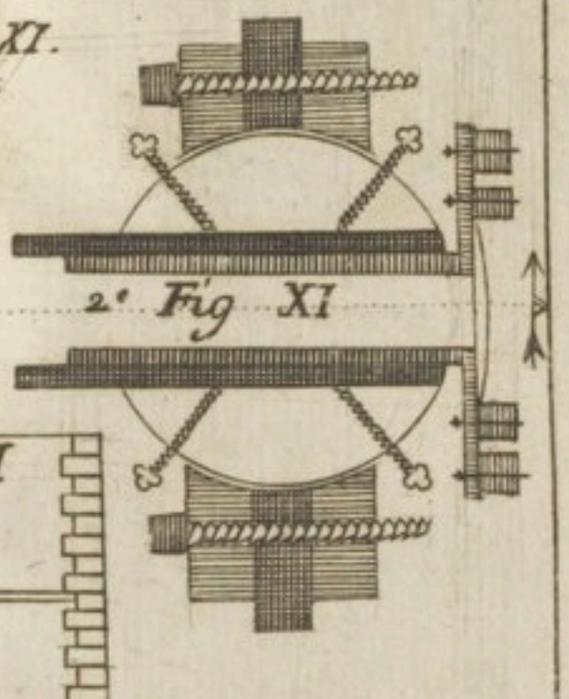
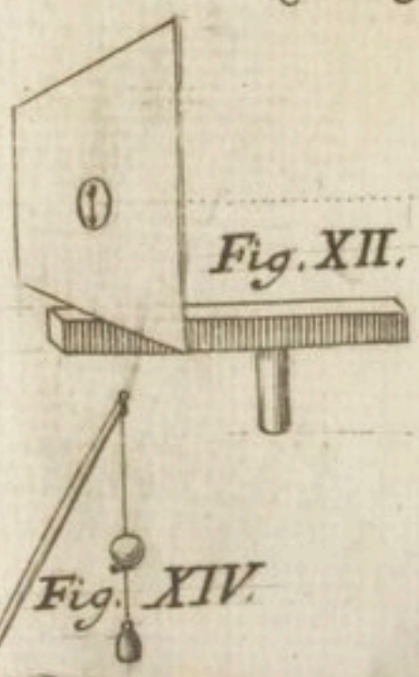


Fig. IX.



1e. Fig. XI.

2e. Fig XI



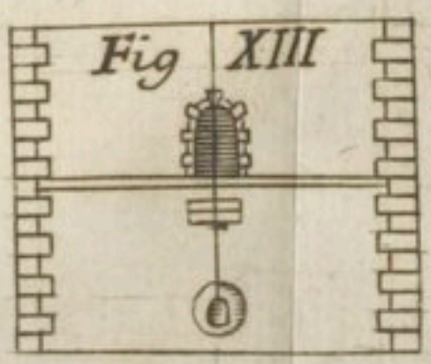


Fig. XV.

gue veuë, & pour bien prendre la hauteur des Aſtres, & des objets terreſtres, & le niveau ou *Tangente*, à un point de la ſphéricité du Globe de la Terre; car une ligne à niveau, c'eſt à dire, dont les points ſont également éloignez du centre de la Terre, n'eſt pas une ligne droite, mais une partie d'un grand cercle, qui a pour centre celuy auquel tendent les centres particuliers de gravité de tous les corps qui compoſent ce Globe.

Nous avons auſſi démontré, que cette néceſſité de la bonne centration des verres, n'eſt pas une nouvelle découverte, bien que les plus anciens Autheurs n'en ayent fait mention, diſant tout en peu de mots. Ainſi, en

l'année 1542. *Hieronymus Fracastinus*, le plus ancien qui ait parlé des Lunetes, ſe contente de dire au Chapitre 8. de ſon Livre de *Homocentricis*, les ſeize mots ſuivans. *Per duo ſpecilla ocularia, ſi quis perſpiciat, altero alteri ſuperpoſito, majora multo & propinquiora videbit omnia.*

En 1647. Mr Hevelius, dans ſa *Selénographie*, reconnoiſt la néceſſité de la bonne centration des verres, c'eſt à dire, que chaque centre de leurs deux ſurfaces, ſoient en une meſme ligne droite avec le centre de la forme du verre, qui eſt le centre de la Sphére dont le verre plan-convexe eſt un ſegment, &c. c'eſt pourquoy pour me ſervir de ſes termes, *debent eſſe in margine æque*

craſſa ſpecilla. C'eſt pour cette raiſon,

Qu'en 16... le R. P. Maignan, Religieux Minime, à la fin de ſon Livre *De la Perſpective & Dioptrique Horaire*, donne aux Ouvriers ce bon avis. *Tali arte lentes per ſuos modulos*, Ecuelles, *ducito ut ſemper convexæ lentis vertex, vertici cavi moduli*, Ecuelle, *ad amuſſim inſiſtat, &c.*

Monſieur Deſcartes a bien remarqué dans le *huitiéme Diſcours* page 142. de ſa *Dioptrique* imprimée en 1658. que les verres doivent eſtre diſpoſez en telle ſorte, *que leurs Aiſſieux ſoient en une meſme ligne droite.*

Ce qu'en 1655. *Petrus Borellus*, car tous ceux de ce nom ont toûjours eſté ſçavans Medecins,

& tres experts en la pratique du travail des verres des Lunetes, n'oublia pas dans la 15. page *Lib. 2. De vero Telescopii & Binoculi Inventore*, imprimé à la Haye en Hollande. Voicy ses termes. *Observa tandem quod centra duarum variarum vitri superficierum sibi optimè respondere debent.*

En 1666. le R. P. Eschinard Jésuite, dans la 187. page *Dialogi Optici* imprimé à Rome, avertit les Ouvriers, de la necessité de bien centrer les verres. *Curandum est*, dit-il, *ut axis utriusque superficiei perfectè dirigatur per centrum lentis*, & c'est en quoy les verres objectifs sont ordinairement défectueux.

Voicy une courte & palpable démonstration de cette necessité

de la bonne centration des verres, de laquelle dépend l'excellence, & le bon effet d'une Lunete. *Voyez Fig. I. Planche 6.*

Soit le verre objectif plan-convexe *AB* mal centré, eſtant moins épais en ſon bord vers *A*, que vers *B*. la ligne *DC* tirée à plomb par le centre de ſa ſuperficie plane-convexe, ne ſera pas à plomb ſur la ſuperficie convexe, parce qu'elle ne paſſe pas par le point *I*, centre de la forme du verre ou de la ſphére dont il eſt ſegment. Pour le démontrer, continuez & produiſez de part & d'autre la ligne droite *AB*, comme auſſi l'arc *ACB*, juſqu'à ladite ligne droite aux points *EF*. La ligne *EF* ſera la corde de cet arc *ECD*. Diviſez donc égale-

ment la corde *EF* au point *G*, & du point *I*, centre de l'arc *ECF*, tirez par le point *G* la ligne droite *IGH*, elle ſera un demy diametre, & parce qu'elle coupe également la corde *EF*, elle ſera à plomb ſur la ligue *EF*, ou ſur face plane du verre, par la troiſiéme *Propoſition du 3. Livre* d'Euclide ; & comme par la qualité du rayon du cercle, elle eſt à plomb ſur le point *H*, qui eſt un plan du Polygone d'infinis côtez, dont tout cercle eſt compoſé ; il il s'enſuit que les points *G* & *H*, ſont les centres de la bonne centration du verre mal centré *AB*. C'eſt pourquoy des points *G* & *H* pris pour centres, & du rayon *GM* & *HN*, ayant couvert le verre avec un carton pour appuyer

puyer deſſus le centre, il faut avec le compas à pointe de diamant tracer un autre cercle ſur ſa ſurface plane, & une autre ſur ſa ſurface convexe. Apres quoy ayant grugé tout autour le verre juſqu'à ces deux cercles tracez avec la pointe du diamant, vous aurez le verre *KHM*, *NGL*, moindre en ſes ſurfaces, mais bien centré; & il aura par tout égale épaiſſeur en ſon bord ou contour. C'eſt pourquoy eſtant placé dans le tuyau de la Lunete *PQ*, *RS*, l'axe de la radiation *HGI* traverſera le verre ſans ſouffrir aucune refraction, parce qu'il tombe à plomb ſur ces deux ſurfaces, & par conſéquent continuëra le long de l'axe du tuyau cylindrique de la Lunete, &

ayant auſſi traverſé ſans ſoufrir aucune réfraction tous les verres oculaires, que je ſupoſe bien centrez, & ſcituez bien paralle-lement au verre objectif, & par leurs bords bien à plomb contre le tuyau, tombera auſſi à plomb ſur le centre de la prunelle, ou du moins dans la prunelle, puis que nous l'appliquons à un trou de trois ou quatre lignes au plus de diamettre fait au fond de la Boëte, qui porte le dernier ou immédiat oculaire, comme vous voyez dans la Planche Figure & ainſi l'objet paroiſtra dans le lieu veritable ou il eſt, & ſe peindra au fonds de la retine au point ⚜

Conſiderons maintenant ce meſme verre *ABCD*, tout entier

avant ſa récentration, & placé dans le tuyau de la Lunete *RS*, *TV*, & pour faciliter la démonſtration, mettons. y un oculaire concave, il eſt évident que la prunelle de l'œil eſtant placée en *X* au milieu du bout de la Lunete, aucun rayon de la radiation du point principal * de l'objet, cõtre lequel on croit la Lunete directement braquée, n'entrera dans la prunelle de l'œil, puis que tous ces rayons émanez divergens, & leſquels à cauſe du grand éloignement de l'objet, tombent phyſiquement parallele ſur le verre, ſe réüniſſent ſur le rayon de l'axe ou irrefract en leur foyer au point *I*, & par conſéquent ſur le fond de la retine ſe peindra le foyer ou image d'un autre point

de l'objet ; & comme l'axe de cette radiation a ſoufert réfraction, l'objet paroiſtra où il n'eſt pas, & on le croira en ligne droite avec l'axe de la Lunete. Que ſi l'oculaire eſt convexe, & ſitué au deça du foyer de l'objectif, la prunelle de l'œil ne peut recevoir que quelques rayons de ceux qui tombent les plus inclinez ſur le verre oculaire, & dont le foyer ou réünion n'eſtant pas précis, ne peuvent cauſer que des couleurs par leur trop grande refraction.

Cette mauvaiſe centration des verres d'une Lunete, qui ſert d'alidade aux Inſtrumens graduez des Aſtronomes, fait que leurs Obſervations concernant la hauteur des Aſtres, diferent

du moins en quelques ſecondes, & meſme en des minutes en-tieres, ce qu'ils rejettent tout à la diférente Denſité de l'atmoſfere, laquelle cauſant diférentes réfractions élevent diféremment l'objet, & les Planetes que la parallaxe abaiſſe toûjours. Il eſt donc abſolument néceſſaire que les Aſtronomes ne ſe rapportent pas ſur la portée des Artiſans & Maiſtres Lunetiers.

Un Aſtronome, & tout Homme curieux, doit premierement reconnoiſtre ſi tous les verres ſont bien centrez, avant que de les employer en la conſtruction d'un Teleſcopes, afin que les centres des deux ſuperficies de chaque verre, comme auſſi les centres de leurs formes, ſoient

dans une meſme ligne droite. C'eſt le 103. *Poſtulatum* de la Dioptrique de Keppler, imprimée en 1611. Voicy ces termes. *Ut in tubo linea per utriuſque vitri centra convexitatum tranſiens ſit una & eadem.* Ce qui dépenda de trois Chefs. 1. De la bonne centration des verres. 2. De la ſituation parallele de tous les verres dans le tuyau. 3. De la rectitude du tuyau. Nous allons dire là-deſſus, tout ce qui eſt néceſſaire dans la Théorie, & dans la Pratique.

Si le verre n'eſt pas bien centré, il le faut récentrer, trouvant ſur ſa ſurface convexe le point de ſa bonne centration, auquel aboutit l'axe de la ſphére dont le verre eſt un ſegment ; mais d'autant

qu'il eſt inutile de recentrer, & reçouper un verre, s'il eſt défectueux dans ſa matiere ou dans ſon travail, & que leur éclat & leur poly exquis empeſche de diſcerner facilement leurs défauts, la matiere du verre doit eſtre claire, pure, nette & homogene.

Pour reconnoiſtre les défauts de la matiere d'un verre travaillé plan-convexe ou convexe des deux coſtez, arreſtez à l'opoſite d'un objet bien éclairé, & médiocrement éloigné, le verre que vous voulez examiner, éloignez vous-en peu à peu, juſques à tant que l'image aërienne de l'objet ſoit préciſement ſur l'humeur criſtalin, qui employera tellement les rayons, que les rayons de chaque point de l'objet

ſeront peints confuſément ſur un meſme point de la retine, & par conſéquent il ne s'y formera aucune image de l'objet pas meſme de ſa couleur ; mais en échange on ne verra que le verre, dont l'image de toutes ſes parties ſe trouve diſtinctement peinte ſur la retine. C'eſt pourquoy tous les défauts de la matiere y ayant leur eſpece ou image, vous paroîtront tres-diſtinctement, comme tourbillons, cendres, lames, furchargement, veines, points, ſable, bouteilles, fumées, veſcies, parties opacques, & enfin toutes les parties qui ſeront : hetéro-genes.

On peut auſſi reconnoiſtre de nuit les défauts de la matiere du verre convexe, en recevant ſur

l'humeur cristalin, le foyer, baze de distinction, ou image aërienne de la flâme d'une Bougie.

Vous jugerez aussi de la bonté de la matiere, & du poly du verre convexe travaillé, si dans une Chambre il refléchit l'image du Soleil contre la muraille du bas intérieur de l'appuy de la Fenestre, s'il n'y a aucun brillant parsemé de lumiere. On reconnoist aussi par ce moyen, si un verre travaillé est bien centré, lors qu'au centre du rond de lumiere refléchie, on y remarque un petit rond fort brillant, & bien concentrique.

Pour reconnoistre les défauts de la matiere d'un verre concave, il le faut monter à l'ordinaire à un bout du tuyau de la Lunete,

dont l'autre bout eſt garny du verre objectif, par lequel recevant les rayons du Soleil dans la Chambre noire, ſur un Carton ou Table d'attente perpendiculairement oppoſée au Soleil, ſon image portera, & vous marquera tous les défauts du verre oculaire concave; & afin d'eſtre aſſuré que ces taches ou macules ſont dans le verre, & non pas ſur le diſque du Soleil, tournez doucement la Lunete ſur ſon axe, ou le ſeul tuyau qui porte le verre concave, car ſi ces taches roulent ſans-deſſus-deſſous dans le meſme temps que le verre oculaire, elles proviennent de la matiere du verre, & au contraire ſeront ſur le diſque du Soleil, ſi elles ne changent de place.

Il nous reſte à examiner la bonté du travail des verres plan-convexes qui ſervent d'objectifs à toutes les grandes Lunetes, & tres-ſouvent meſme de verre oculaire, comme auſſi à examiner celles des verres également convexes des deux coſtez, qui ſervent de verres objectifs aux Lunetes qui n'excedent pas deux pieds en longueur, & ſervent auſſi de verre oculaire aux petites, aux médiocres, & aux plus grandes Lunetes. Le R. Pere Scheiner, dans ſon *Roſa Urſina, Lib. 2. Cap. 20.* me fournit un moyen que je gloſe ainſi. Tendez bien perpendiculairement ſur le plan uny d'une muraille, une ficelle par un poids attaché, & en eſtant éloigné de quelques pas,

arreſtez voſtre verre directement & parallelemẽt au plan de la muraille, & ayant l'œil peu éloigné du verre entre le verre & ſon foyer objectif, conſiderez attentivement ſi cette ficelle veuë à travers ce verre, & comme paſſant par ſon centre, vous paroiſt bien droite, meſme en tournant le verre ſur ſon centre, éloignez-vous enſuite du verre juſques au deça de ſon foyer objectif, car recevant les rayons apres leurs décuſſations qu'ils font au foyer, l'objet vous paroiſtra renverſé, & conſiderez ſi ce filet dont l'image ſemble paſſer par le centre du verre, paroiſt toûjours bien droite meſme lors que voſtre adjudant tournera le verre ſur ſon axe; cela eſtant, vous ſerez aſſuré

de la bonté du travail de ce verre, & pour me ſervir de mes termes, vous pourrez dire que ce verre eſt bien centré. Vous ferez le meſme jugement, ſi en regardant par ce verre un triangle, un quarré, ou un cercle, l'apparence en eſt toûjours bien réguliere, ſi les coſtez du quarré paroiſſent bien en ligne droite, & ſes angles droits, comme auſſi, ſi l'aparence du cercle ne dégenre point en ovale, &c. meſme lors que vous tournez ce verre ſur ſon centre & axe. Toutes ces ſortes d'épreuves ne peuvent ſervir à trouver le point de la bonne centration des verres; j'en dis autant de la maniere d'obſerver ſur la ſurface ſupérieure du verre, le point auquel paroiſſent s'unir

les deux images d'un point notable d'un objet élevé, la premiere de ces images eſtant refléchie par la premiere ſuperficie du verre; & la ſeconde, par la ſuperficie de la profondeur du verre. Diſons donc que les manieres ſuivantes ſont les

Preuves aſſurées de la bonne Centration des Verres plan-convexes, & des convexes des deux coſtez.

1. SI les deux ſuperficies du verre ſe coupent vivement à leurs bords, c'eſt à dire, s'ils ſont par tout bien coupant à l'entour de leur circonférence. La démonſtration de ſa bonne cen-

tration eſt trop évidente d'elle-meſme, pour en parler davantage.

2. Si un verre coupé bien rondement, a par tout une égale épaiſſeur dans les bords de ſa circonférence, il ſera bien centré.

3. On peut facilement trouver le point de la bonne centration du verre, dont la longueur du foyer Solaire ne ſera que de trois ou quatre pieds. Ayez deux ſemblables & égales pieces de Carton de figure rectangle, ſur leſquelles vous tracerez en haut les quarrez égaux, comme dans les Fig. IV. & V. de la Planche VI. des points *C*, interſections des diagonales de ces quarrez, tracez les cercles *ABDE*, *abde*, dont le

diametre soit d'environ une ligne & demie plus grand que le diametre de la superficie du verre à examiner, tracez aussi sur le premier Carton, Fig. IV. du centre *C*, un cercle intérieur, dont le diametre ne soit que la moitié du diametre du cercle *ABCD*, & sur le second Carnon Fig. V. un cercle intérieur dont le diametre soit d'environ trois ou quatre lignes plus grand que le diametre du cercle intérieur du premier carton; tirez aussi sur chaque carton par les centres *C* perpendiculairement aux costez des deux quarrez les lignes *AB*, *DE*, *ab*, *de*, apres quoy avec la pointe d'un aiguille rougie à la flâme d'une Bougie, faites huit petits trous bien ronds sur la circonférence

du cercle extérieur de chaque Carton, aux points de l'interfection des deux perpendiculaires, & des deux diagonales. Faites auſſi huit autres petits trous ſur le cercle intérieur du premier Carton, & un trou en ſon centre, comme en la Fig. IV. vuidez enſuite le ſecond Carton, en oſtant tout ce qui eſt contenu par la circonférence du cercle intérieur. Fig. V.

Mettez voſtre verre entre ces deux Cartons, obſervant que ſi le verre eſt plan-convexe, la ſurface plane ſoit ſur le premier Carton, afin que la boſſe de ſa convexité entre commodement dans la vuidange ou ouverture du ſecond Carton. Arreſtez enſuite voſtre verre entre ces deux

Cartons, comme en la Fig. VI. paſſant avec une aiguille du filet à travers les huit trous faits & eſpacez également, & ſemblablement ſur la circonférence du cercle extérieur, & égal en l'un, & en l'autre Carton. Sur les bras de l'aſſemblage de ces deux Cartons qui portent le verre enchaſſé, mettez une lame de métail *L M*, & arreſtez le tout bien à plomb avec deux ou trois viz en bois, au bout antérieur de la regle d'épreuve *N*, Fig. VII. Tournez-là ſur ſon pied *P*, en ſorte que la ligne du milieu de la longueur de la regle *N O* ſoit dans le cercle *azimutal* du Soleil; & comme la regle *N O* eſt mobile ſur l'axe *Q* qui la traverſe, élevez-la juſques à tant que ſon

plan ſupérieur ſoit dans l'*almucantarath* du centre du Soleil, ou cercle parallele à l'horizon qui a le zeniht pour Pôle, & qui marque ſur un cercle *azimutal* les degrez de l'élevation du Soleil ſur l'horizon. Faites en meſme temps couler en arriere la piece *STV* à plomb ſur la ſurface ſupérieure de la regle, & par conſéquent parallele à la ſurface du verre, & des Cartons qui le tiennent enchaſſé; faites-la couler, dis-je, juſques à tant que vous voyez ſur ſa ſurface antérieure les Radiations du Soleil, qui ont paſſé par les neuf endroits que les trous faits ſur les Cartons ont laiſſé découverts aux rayons du Soleil, s'approchent toûjours également & peu à peu de la

radiation qui passe par le trou central, & enfin se joindre & former au point *F* l'image du Soleil, que par analogie nous appellons, *Foyer Solaire*, ou endroit où les rayons du Soleil estant rassemblez en grande quantité brûlent, parce que *virtus unita potentius agit*. Ce foyer ou baze de distinction, ou réünion en un mesme point de tous les rayons émanez divergens d'un mesme point du Soleil, & par les loix de la refraction rendus convergens en penétrant le verre plan-convexe ou convexe des deux costez, ce foyer Solaire, dis-je, est l'image du Soleil. C'est pourquoy comme le diametre du disque apparent du Soleil, mesme dans son apogée, est com-

pris par un angle de demy degré, & que par conſéquent il ne faudroit que 720. Soleils ſemblables au noſtre, pour faire un pont de lumiere ſolaire de toute l'Ecliptique, comme l'Anneau de Saturne, &c. Par conſéquent ce foyer aura du moins en ſon diametre, la corde de 30. minutes du grand cercle, dont le verre objectif plan-convexe eſt ſegment. C'eſt pourquoy le R. Pere Chérubin a eu une viſion parfaite, lors que dans la 173. page de ſa *Dioptrique Oculaire* de 1671. il a dit que *Si un verre eſt bon aux Lunetes de longue veuë, on doit recueillir ſur un plan directement oppoſé, les rayons du Soleil meſme dans un point.* *Car*, ajoûte-t-il, *ſi cela arrivoit heureuſement, ce ſeroit*, dit-il en

grand Ageometre, & bon Adioptricien, *le vray indice de l'excellence de ce verre*, & qu'il seroit dans sa veritable & précise largeur, sans qu'il fut besoin de rien couvrir de sa circonférence.

Par cette expérience vous aurez *BF* la veritable puissance du verre que nous appellons longueur de son foyer Solaire; & si vous éloignez davantage du verre la Piece *STV*, si le verre est bien centré, vous aurez toûjours huit radiations, qui s'éloignent peu à peu davantage, mais toûjours également, de la neuviéme radiation qui passe par le trou central, & qui aura par conséquent un rayon Mathématique que nous appellons axe de la radiation de tout l'objet, le-

quel aura penetré le verre ſans ſoufrir aucune réfraction, parce que le centre de ce trou central a eſté fait ſur le verre bien centré, c'eſt à dire, ſur le point, ſur lequel l'axe du verre ou ſemy-diametre partant du centre de la ſphére dont il eſt ſegment, a paſſé à plomb ſur la ſurface plane, & partagé également la corde du ſegment de ce verre plan-convexe; ainſi les deux centres des ſuperficies du verre, & le centre de ſa forme ſe trouvent dans une meſme ligne droite.

Vous verrez en meſme temps avec plaiſir l'effet de la décuſſation des rayons, & pourquoy dans la veuë naturelle l'image des objets eſt toûjours peinte renverſée ſur le fond de la Retine; car

tant que ce plan *STV* ſera entre le verre & ſon foyer ſolaire, la radiation du trou ſupérieur *A*, y paroiſtra la plus élevée, & le plan *STV* eſtant au-deça du foyer, cette radiation du point *A* ſe peindra au-deſſous, changeant de place; & pour vous en convaincre ſenſiblement, couvrez ce trou *A*, & la radiation la plus baſſe manquera ſur le plan *STV*. Que ſi vous approchez le plan vers le verre, lors qu'il en ſera moins éloigné que ſon foyer ſolaire, cette radiation du trou *A* manquera tout au-deſſus des autres; par ce qu'au foyer ſolaire ces 8 radiations s'entrecroiſent, les ſupérieures devenant inférieures, & celles qui ſont à main droite paſſant à main gauche, &c.

Il y a quelques années que dans une des Assemblées publiques des plus curieux & sçavans du Corps de Médecine, je me servis de cette machine pour expliquer évidemment tout ce qui concerne la veuë, elle y receut une genérale approbation, & celle de Mr du Verney, l'un des plus sçavans Médecins, & experts Anatomistes de l'Europe, & Membre de l'Académie Royale des Sciences, qui continuë à faire un des grands ornemens de la France, en travaillant utilement à perfectionner les Arts & les Sciences. Ces Messieurs redoublent leurs doctes applications, & leurs sçavantes veilles, pour répondre aux intentions du plus auguste des Monarques de

la terre, par les ordres que leur a donné ſon incomparable Miniſtre d'Etat, puis que dans toutes les plus grandes Dignitez, Charges & Emplois du Royaume, par tout & en tout temps, conformément à ſon nom,

FRANCOIS-MICHEL LE TELLIER

DE LOUVOIS.

IL EST LE CHEMIN DV SOLEIL,

LA FORCE DV ROY.

Si la radiation d'un de ces 8 trous faits ſur le cercle intérieur du premier Carton *A B : C D* s'approche ſur le plan *S T V* davantage ou plûtoſt que les autres, de la radiation qui paſſe par le trou fait au centre *C*, c'eſt un ſigne infaillible de la mauvaiſe

centration du verre, & que le trou d'où ſort cette radiation, eſt le plus éloigné du veritable point de la bonne centration du verre, où de l'axe de la ſphere dont le verre eſt ſegment ; car les rayons qui tõbent ſur le verre beaucoup plus éloignez de ſon axe, tombant plus inclinez, l'angle de leur réfraction eſt plus grand, c'eſt pourquoy ils ſe reüniſſent plûtoſt ſur l'axe ; ce que vous reconnoiſtrez par expérience, ayant fait un trou ſur l'un & l'autre carton fort éloigné du centre des ſuperficies du verre ou trou central *C*, & preſque ſur le bord du verre. C'eſt d'icy meſme qu'en l'année 1652. eſtant pour le ſervice du Roy au Fort de l'Ecluſe ſur le Rhône, à qua-

tre lieuës au-dessous de Geneve, je cherchois à reconnoistre par expérience la juste & précise ouverture qu'un verre objectif peut soufrir & porter sans diminuer la netteté & distinction de la vision de l'objet, car le trop d'ouverture la rend confuse, mais fort claire, & une ouverture trop étroite rend la vision de l'objet tres-distincte, mais peu claire, & fort sombre, &c.

Comme cette maniere de connoistre & corriger la mauvaise centration des verres objectifs des Telescopes ou Lunetes de longue-veuë, ne peut servir que pour les objectifs des Lunetes de 3 ou 4 pieds; voicy deux manieres desquelles je me servois pour les verres de longue portée ou

puiſſance, c'eſt à dire, de grande longueur de foyer ; elles ſont tres faciles, tres-préciſes & demonſtratives dans la pratique. voyez la *Figure* XI. Je fis faire à Geneve avec du léton de calendre, d'une ligne d'épaiſſeur, un tuyau cilindrique d'un pied de longueur, ſoudé d'argent, & tiré à la filiere, & puis rectifié au tour, & rendu préciſément d'égale épaiſſeur, que je fis couper bien rondement & à plomb ſur ſon axe, l'ayant monté ſur un mandrin juſte. Le diamétre de ce tuyau avoit 3 pouces & 4 lignes, qui eſt le diamétre ſuffiſant pour la ſurface à laquelle on peut réduire un verre plan-convexe, de 20 pieds de foyer, apres qu'il a eſté travaillé, car

pour le bien travailler il faut néceſſairement que le diametre de ſa ſurface ait du moins 4 pouces, d'autant qu'il eſt impoſſible que les bords du verre ſoient également bien travaillez. Il ſuffit donc qu'un verre de 20 pieds de foyer, ait apres ſon travail le diamétre de ſa ſurface de 3 pouces & 4 lignes ; car pour excellemment qu'il puiſſe eſtre travaillé, quand ce ſeroit par la main d'un Ange, il ne pourroit au plus ſoufrir avec diſtinction qu'une ouverture de 3 pouces de diamétre ; c'eſt pourquoy luy donnant un verre oculaire également convexe des deux coſtez, de 5 pouces de longueur de foyer ſolaire, vous aurez une Lunete laquelle avec grande clarté &

distinction augmentera 48 fois l'apparence naturelle du diamétre visuel de l'objet, d'autant que 48 fois 5 pouces sont 240 pouces, ou 20 pieds, longueur du verre objectif, laquelle contient par conséquent 48 fois les 5 pouces ou la longueur du foyer du verre oculaire.

Je passay ce tuyau dans un canal fait par le centre d'une boule de bois blanc, où il couloit & tournoit facilement. Voyez la *Fig.* XI. J'enchassay & enclavay cette boule dans deux planches vuides en dedans de leur épaisseur, suivant le diamétre de la boule, que j'avois bien frotté avec du savon, afin qu'on la pust facilement contourner, comme l'œil des Animaux dans les con-

cavitez où la ſage Nature les a logé ; ces deux planches eſtant fermement arreſtées avec des viz en bois ſur le trou qui reçoit une partie de la boule, & qui eſt fait à un volet de la feneſtre de la chambre noire. *Voyez la Figure XIII. de la premiere planche du XIX. Tome Extraordinaire du Mercure*. Et ayant contourné la boule pour voir par ce tuyau quelque objet éloigné & bien éclairé, ſerrez fortement les deux planches. Placez enſuite voſtre verre duquel vous voulez reconnoiſtre la bonne ou mauvaiſe centration, & ayant fermé la feneſtre de voſtre chambre ou galerie noire, & ſoigneuſement bouché toutes les entrées à la lumiere, préſentez une planchete couverte d'un

papier blanc bien directement au dernier tuyau, & parallelement à la surface du verre, la reculant peu à peu jusqu'à tant que la peinture de l'objet paroisse tres-distincte sur la planchete; c'est pourquoy vous ne donnerez pas au verre toute l'ouverture dont il peut estre capable, afin que l'image de l'objet paroisse plus distincte; arrestez fixement vostre planchete, & vous aurez la longueur du foyer objectif de ce verre, qui sera toûjours plus éloigné que le foyer solaire. Marquez avec un point d'encre le point principal & plus notable du milieu de l'image de l'objet. Faites ensuite que quelqu'un tourne ce tuyau qui porte le verre, si doucement qu'il n'é-

branle point la boule qui le contient ; ſi la peinture du point de l'objet demeure fixe ſur le même point d'encre marqué ſur la planchete, voſtre verre eſt bien centré & bien poſé à plomb dans ſon tuyau, c'eſt à dire que l'axe du verre convient avec l'axe du tuyau, & ne font qu'une meſme ligne droite. Que ſi cette petite image du meſme point de l'objet ſe peint ſucceſſivement en divers endroits ſur voſtre planchete, il y parcourra la circonférence d'un cercle dont l'axe iroit donner le veritable point de la bonne centration de voſtre verre, puis que ce contour que fait ce point de l'image de l'objet à meſure que l'on contourne le verre avec ſon tuyau, eſt une

démonſtration qu'il eſt mal centré, ou du moins poſé de biaiz dans le tuyau.

La maniere ſuivante eſt encore plus facile & démonſtrative par elle-meſme. Faites un trou à un volet de la feneſtre de la chambre ou galerie noire ; paſſez dans ce trou un pied ou environ de la longueur du tuyau antérieur de la Lunete, dans lequel aurez fait couler doucement le tuyau particulier qui porte le verre à examiner, tirez enſuite dans la chambre les tuyaux, juſques à tant que la Lunete ſoit environ de la longueur requiſe du foyer, baze de diſtinction, ou image de quelque objet beaucoup éloigné, peu élevé ſur l'horizon, & fortement éclairé du Soleil, & dans

le bout antérieur de la Lunete; enfoncez peu à peu & doucement un tuyau particulier, qui sur son extrémité qui demeurera dans la chambre hors de la Lunete, soit garny du diafragme monté de deux brins de soye plate noire bien tendus en croix sur quatre legers traits de burin. *Voyez la V. Figure de la Planche V. dans le XXIV. Tome Extraordinaire du Mercure.* Enfoncez, dis-je, ce tuyau avec son diafragme, jusques à tant que sur le diafragme qu'aurez recouvert d'un papier fin & huilé, soit précisément l'image aërienne & tres-distincte de l'objet. Remarquez bien attentivement quel point de l'image de l'objet se trouve sur le point de l'entrecroisement des deux filets

du diafragme, faites enſuite que quelque adjudant qui ſera hors de la feneſtre de la chambre, contourne peu à peu le petit tuyau qui porte le verre objectif, & cela ſi doucement qu'il n'ébranle en aucune maniere la Lunete, c'eſt pourquoy le deſſus ou partie convexe de ce tuyau ſera bien ſavonnée. Si le meſme point de l'image de l'objet demeure toûjours ſous l'interſection des deux filets, toute l'image de l'objet demeurant inébranlable nonobſtant le contournement du verre objectif, c'eſt une démonſtration évidente de ſa bonne centration & poſition dans la Lunete.

Si ayant ôté le papier huilé qui couvroit le diafragme, vous

coulez ſur le tuyau qui porte ce diafragme, un tuyau particulier *Figure VII.* garny du verre oculaire convexe, & de ſa boëte de recouvrement, montée à viz, ayant au centre de ſon fonds creuſé en demy rond, une ouverture, trou ou pinnule d'une ligne au plus de diamétre, un peu moins éloigné du verre oculaire, que de la longueur de ſon foyer ſolaire, & encore plus proche pour les miopes qui racourciſſent la Lunete, pour recevoir les rayons plus divergens de chaque point del'image aërienne, de laquelle ils approchent auſſi davantage l'œil, pour la voir diſtinctement; ſi vous coulez, dis-je, doucement & peu à peu ce tuyau ſur la Lunete ſans l'ébran-

ler, jusques à tant que suivant la portée de vostre veuë vous voyez l'objet tres-distinctement, & comme traversé des deux filets du diafragme, qui vous paroîtront comme s'ils estoient réellement sur l'objet.

Pour lors considerez bien attentivement quel point de l'objet paroist couvert par l'intersection des deux brins de soye plate noire tendus sur l'ouverture du diafragme, puis faites qu'un adjudant qui soit hors de la fenestre, contourne doucement & peu à peu dans le tuyau de la Lunete le petit tuyau particulier, *Figure* qui porte le verre objectif. Si l'objet vous paroist ne changer aucunement de situation à l'égard des filets du diafragme, &

que le meſme point ſoit toûjours caché ſous le point de leur interſection, c'eſt une démonſtration tres-évidente que l'objectif eſt bien centré, & que les deux verres ſont bien poſez centralement paralleles dans le tube de la Lunete. Je me ſervois de cette méthode en l'année 1652. pour examiner ſi j'avois bien mis à angles droits les deux brins de ſoye plate ſur l'ouverture du diafragme ; car apres avoir tourné le tuyau qui portoit le diafragme juſques à tant que l'un de ſes filets me paruſt convenir & comme eſtre appliqué ſur une ficelle blanchie avec de la Céruſe, miſe à cent pas loin bien à plomb par un gros poids, je faiſois en meſme temps marquer avec de

la Cérusе préciſément les endroits de la muraille oppoſée, & des autres objets verticaux ſur leſquels le filet horizontal du diafragme me paroiſſoit appliqué; je tournois enſuite le tuyau qui portoit le diafragme, peu & tres-doucement, de peur d'ébranler la Lunete, juſques à tant que le filet horizontal du diafragme devenu vertical, me couvroit & paroiſſoit comme ſur la ficelle, toûjours bien tenduë à plomb; car ſi pour lors le filet du diafragme qui dans la premiere obſervation eſtoit vertical, eſtant maintenant horizontal, coupoit, convenoit & paroiſſoit à droite & à gauche préciſément ſur les points marquez avec cérusе, ſur leſquels avoit paru lors de la

premiere observation le filet horizontal, dans cette observation devenu vertical, j'estois assûré que mes deux brins de soye plate noire faisoient quatre angles droits au point de leur intersection sur l'ouverture du diafragme, & je concluois en mesme temps que la ligne tirée par les points marquez de cérusе horizontalement sur les objets, estoit une veritable tangente à la terre, au point que j'avois fait marquer avec Ocre jaune, où elle coupoit la ficelle ; & ayant actuellement mesuré depuis la ficelle jusques aux lieux marquez, je concluois geométriquemẽt lequel des deux lieux à droite ou à gauche de la corde estoit le plus élevé, ce qui est tres-necessaire pour la

conduite des eaux, &c. Les Ingénieurs ſçavans trouveront bien d'eux-meſmes le moyen de connoiſtre par les angles ſans aller ſur les lieux, lequel des deux endroits pris à droite ou à gauche eſt le plus élevé ou éloigné du centre de la peſanteur des corps de noſtre Siſtéme. Perſonne depuis trente-deux ans n'a pû trouver à dire contre cette méthode; car celle que Mr Hevelius a donné en 1674. dans la 21 & 22 pages de ſa *Seleno-graphie*, ou Deſcription de la Lune, par l'obſervation des taches du Soleil ſur la planchete, eſt tres-difficile, & ſouvent impraticable. Le R. P. Fabry ayant peut-eſtre eu égard à cette méthode de Mr Hevelius, a dit en l'année 1667.

dans la 231 page de *Optica Synopsis* imprimé à Lyon, *Divinius noster pro singulari quâ pollet industriâ, excogitavit facilem modum, quo citra solitam Telescopii probationem, tornatæ lentis vitium facilè deprehendi possit... suo tempore publici juris faciet.* Pour moy qui n'ay jamais rien réservé, ny fait mystere d'aucune chose, pour excellente qu'elle pust estre, n'ayant jamais approuvé les maximes de certains Doctes de peu de sçavoir, qui font mistere de tout, & bien souvent d'un rien. C'est pourquoy l'illustre & veritable Sçavant, Mr de Thoinard, les excuse agréablement par ces quatre mots du Poëte, *Pauperis est numerare pecus.* J'ajoûte encore icy la maniere de reconnoistre

& corriger la centration des verres, que j'avois pratiqué en l'année 1652., & qu'en l'année 1654. je donnay à Lyon, avec mon Optrique, Catoptrique & Dioptrique, au R. P. Ignace Baudet de Grenoble, qui partit pour la Mission du Japon, & du Tonquin, avec le R. P. Cloche, & le R. P. Alexandre de Rhodes, de la Compagnie de Jesus.

PROBLEME.

Reconnoiſtre ſi les Verres Objectifs des grands Teleſcopes ou Lunetes de longue-veuë ſont bien centrez, & trouver dans la derniere préciſion le point de leur bonne centration.

LA ſcience des Médecins, que la Sainte Ecriture nous oblige d'honorer, pour la néceſſité, eſt peu utile, ſi elle ne connoiſt que la nature des maladies & leur cauſe, & ignore les moyens faciles & aſſûrez d'y remédier, & de rétablir la ſanté dans le corps humain, qui eſt ſon ſujet.

C'eſt par une ſemblable raiſon que je donne icy mon ancienne, facile & aſſurée Méthode de reconnoiſtre & corriger la mauvaiſe centration des verres ; car ils peuvent tous eſtre recentrez réguliérement, ſans les retravailler, puis qu'ayant reconnu le point de leur bonne centration, il ne faut que les recouper ou diminuer avec un grugeoir, ſuivant la peripherie du cercle qu'on aura tracé ſur la ſurface plane, avec le compas à pointe de diamant, duquel la pointe de l'autre jambe appuyera ſur le point d'un morceau de carton collé ſur le verre, & qui ſera préciſément ſur le point trouvé de la bonne centration ; car enſuite les centres des deux ſurfaces du verre

ſe trouveront en une meſme li-
gne droite, avec le centre de la
forme ou l'axe du verre, qui eſt
l'axe de la ſphere dont le verre
objectif plan-convexe eſt un ſeg-
ment.

Voicy la maniere que je mis en pratique en l'année 1652. Reprenez la *Figure* XI. dans laquelle le tuyau dont nous avons cy-devant donné la matiere, les meſures, & la conſtruction, eſtoit mobile dans le canal fait à travers, & par le centre de la boule de bois, il faut premierement le rendre immobile dans le canal de la boule par l'une ou l'autre des 4 viz qu'on voit dans la *Figure* XI. ou par les quatre viz enſemble, il faut enſuite pouſſer au-dehors le cilindre creux de

carton

carton qui soûtenoit les verres qu'on vouloit éprouver par la 1^e^ méthode, lors que ce tuyau se contournoit dans la boule. Je fis donc faire du mesme métal & en la mesme maniere, un tuyau de 9 pouces de longueur, & presque quatre lignes de diamétre extérieur ; en sorte qu'estant savonné, il couloit & pouvoit estre contourné librement dans le tuyau d'un pied de longueur, arresté fixement dans le canal de la boule avec les viz en bois, la boule estant aussi lors de l'opération fermement arrestée dans les deux planches qui l'enclavent par des autres vis en bois, comme dans la *Figure XI.*

Je fis ensuite jetter en fonte une rondele, que la *Figure VIII.*

représente, d'une matiere douce de 3 lignes d'épaisseur, & l'ayant bien fait recuire & forger à froid, je traçay sur sa surface bien plane un cercle de 6 pouces de diamétre, & fis couper sur le tour les parties excédentes ; je traçay ensuite un cercle de 3 pouces & 4 lignes maigres de diamétre, qui estoit le diamétre extérieur du tuyau de 9 pouces de longueur, qui doit entrer & estre soudé, comme nous dirons cy-apres, dans l'épaisseur de la rondelle, apres qu'on aura sur le tour ôté tout ledit cercle de 3 pouces & presque 4 lignes de diamétre. Je traçay encore du mesme centre de la rondelle, un autre cercle *E F G H* de 4 pouces de diamétre ; apres quoy je tiray sur

toute la ſuperficie ou plan de la rondelle, deux lignes perpendiculaires *A B. C D.* auſquelles je traçay pluſieurs lignes paralleles toutes en égale diſtance les unes des autres d'un quart de ligne; je traçay encore du meſme centre pluſieurs lignes concentriques, qui paſſoient par les angles des quarrez que formoient ces lignes également diſtantes du centre de la rondele; & comme le plus grand verre duquel je voulois reconnoiſtre la juſte ouverture, & le point de la bonne centration, n'avoit que 20 pieds de puiſſance, ou longueur de foyer ſolaire, & 3 pouces & 4 lignes de diamétre en ſa ſurface, qui eſt, comme nous avons déja dit & demontré, une largeur ſuf-

fil ante apres qu'il a eſté travaillé, puis que la mauvaiſe centration n'eſt ordinairement que de deux ou trois lignes au plus, ſon centre, &c. C'eſt pourquoy le centre de la ſurface de ce verre objectif plan-convexe eſtant poſé ſur le centre de la rondelle, il reſtoit de chaque coſté quatre lignes d'ébatement juſques au cercle de 4 pouces de diamétre, auquel j'avois tracé les 4 tangentes paralleles aux diamétres *A B. C D.* pour former le quarré *a A a. b B b.* Il me reſte donc un pouce ſur chacune des extrémitez des deux diamétres *A B. C D.* Je fis fondre le cuivre, & battre à froid deux pieces de leton de trois lignes d'épaiſſeur, & dont les baſes couvroient préciſément les

deux segmens *a A a. b B b* ; je les arrestay fixement sur la rondelle, chacune par quatre viz, comme on voit dans la *Fig. VIII.* qui les représente, chacune forée & taraudée en trois endroits d'un trou à écrou d'une ligne de diamétre. Le trou du milieu estoit presque sur le plan de la rondelle, le long du diametre *A B* ; les autres deux trous à costé, estoient autant élevez que l'épaisseur de ces deux pieces ou segmens l'avoient pû permettre. J'avois usé de toutes ces précautions, afin que les deux viz d'acier *f F. h H.* pressant contre le bas de l'épaisseur du verre taillé en bizeau court, les quatre viz *K. K. K. K.* pressant le verre un peu plus haut, il fut hors de danger d'échaper & de tom-

ber, & pour cela j'avois collé du gros papier gris sur toute la circonférence du verre, ce qui le rendoit moins glissant, & donnoit prise aux viz.

Je fis aussi forger de trois lignes d'épaisseur, les deux pieces ou segmens *c C c. d D d.* que j'arrestay chacune avec deux viz d'acier. Ces deux pieces estoient l'une & l'autre en deux endroits horizontalement tarodées en écrou d'une ligne d'ouverture, sur le milieu de leur épaisseur, & en égale distance du diamétre *C D.* Les deux pieces *M. M.* en forme de regles, estoient de bois, d'environ quatre lignes & demie d'épaisseur; elles estoient sous la supérieure, vers le milieu *M*, un peu creuses par-dessous, afin

d'embraſſer un peu de l'épaiſ-
ſeur du bizeau du verre, & le
tenir plus en ſûreté & plus ferme ; & pour les retenir elles-meſmes plus ſûrement ſur la rondelle, je l'avois fait ouvrir de la largeur d'une ligne, & environ un demy pouce de chaque coſté, depuis les ſegments *C. D.* le long du diamétre *C D.* en tirant vers le centre de la rondelle. Par chacune de ces deux ouvertures, & par le deſſous de la rondelle, je fis entrer & couler une viz d'acier bien unie & ronde, & n'ayant des pas de viz que depuis le deſſus de la rondelle, pour entrer chacune dans l'écrou qu'elle avoit fait elle-meſme dans une des deux regles *M. M.* Je ſerray doucement ces deux viz perpen-

diculaires, afin que lors que les viz horizontales *L. L.* qui ſont ſans pas de viz vers leurs pointes émouſſées, qui entrent du moins une ligne & demie dans des trous ſimples & unis, faits à coſté dans l'épaiſſeur des regles *M. M.* venant à les pouſſer plus avant vers le centre de la rondelle, elles puiſſent librement couler ſur le plan de la rondelle; ce qu'elles ne pourroient pas faire, ſi les viz perpendiculaires eſtoient trop ſerrées.

Je fis enſuite percer la rondelle bien rondement ſur ſon centre, ſuivant la circonférence du cercle que j'y avois tracé, de 3 pouces & 4 lignes de diamétre, qui eſtoit le diamétre de la ſuperficie extérieure du tuyau, qu'il y faut

faire entrer bien juſtement & à plomb, c'eſt pourquoy je démontay toutes les pieces de la rondelle. Ce tuyau ne doit aucunement déborder le plan ou la ſurface de la rondelle ; ajuſtez-la donc au tour bien à plomb, ſur le bout du tuyau ; apres quoy ſoudez-la par-deſſous à la flamme de la lampe avec argent, &c. & emportez doucement avec la lime les baveures de la ſoudure, s'il y en a ſur le deſſus du plan de la rondelle, afin que la ſurface plane du verre y puiſſe par tout appuyer également, & afin qu'elle ne ſoit point rayée par les bords du tuyau, je fis adoucir un peu en rond l'entrée ou engorgement du tuyau.

Voſtre verre objectif plan-

convexe eſtant bien arrondy & en bizeau court, poſez-le ſur le milieu du plan de la rondelle tenuë horizontalement; arreſtez-la d'abord legérement par les deux régles ou pieces de bois mobiles, que vous pouſſerez par les 4 viz *L. L. L. L.* toûjours également & parallelement, afin que le diametre de la ſurface du verre ſoit préciſément ſur l'axe du tuyau, où eſt le centre de ſon ouuerture; ce que l'on connoîtra, ſi les regles ſont préciſément le long des lignes paralleles qui ſont en égale diſtance de part & d'autre du diamétre *A B* de la rondelle; pouſſez enſuite peu à peu les deux viz *A. B.* bien également, enſorte que leurs deux pointes émouſſées ſoient toû-

jours également éloignées de l'axe du tuyau, ou centre de la rondelle, ce que vous connoîtrez auſſi par le nombre des lignes paralleles au diamétre *C D*. Voſtre verre eſtant ainſi ſerré à ferme par 4 endroits diamétralement oppoſez, c'eſt à dire par les deux viz ſur *A B*, & par les deux coſtez des regles ſur *C D*, le centre de la ſurface du verre, que je ſuppoſe bien rond en ſa circonférence, ſera préciſément & perpendiculairement ſur le centre de l'ouverture & ſur la pointe de l'axe du tuyau cilindrique.

J'inſeray enſuite le tuyau d'une excellente Lunete d'environ deux pieds & demy de longueur, dont le verre oculaire eſtoit con-

cave, dans le tuyau qui traverſoit la boule, & que j'y avois fixement areſté par les 4 viz *V.V.V.V.* qui le ſerrent par le coſté, comme en la *Fig. X I.* Cette boule eſtant enclavée dans l'ouverture en embraſure des deux planches, ſur l'ouverture faite au volet de la feneſtre de la chambre ou galerie noire, tenant toûjours horizontalement le tuyau de la Lunete, je contournay peu à peu la boule, que je n'avois que peu ſerré par les viz, juſques à tant que la Lunete eſtant perpendiculairement au plan de la fenêtre je voyois une muraille, *Fig. X I I I.* éloignée, & fortement éclairée des rayons du Soleil, & directement oppoſée à la feneſtre, une ficelle paſſant par le diamétre

perpendiculaire de la baſe de la viſion. Je fis enſuite par mon Adjudant couler le long de la ficelle une lame de cuivre doré, & traverſée de deux lignes à angles droits, juſques à tant que la lame & le point de l'interſection des deux lignes me paruſt au milieu & au centre de la baſe de la viſion ; apres quoy je la fis arreſter fixement, traverſant avec une épingle la ficelle au-deſſous de la lame. On fera la meſme opération en raſe campagne, *Fig. XIV.* faiſant porter une grande perche en ligne droite de la Lunete, ce qui ſe fait en paſſant avec la perche de droite à gauche, juſques à tant qu'elle paroiſſe au milieu de la baſe de la viſion. C'eſt pour cela que je me ſer-

vois d'une Lunete dont l'oculaire eſtoit concave, parce que la baſe de la viſion en eſtoit incomparablement plus étroite, ou de moindre diamétre qu'avec l'oculaire convexe, &c. La poſition de la perche eſtant trouvée, plantez-la fixement en terre, enſorte qu'elle panche à droite ou à gauche de trois ou quatre degrez, afin de faire couler une petite boule de bois de 2 ou 3 pouces de diamétre le long d'une ficelle bien tenduë perpendiculairement par un gros poids. Cette boule doit eſtre dorée, ou argentée, ou du moins peinte avec céruſe, afin qu'elle ſoit viſible; l'Adjudant l'arreſtera par une épingle qui traverſera la ficelle, lors que par quelque ſigne vous

luy ferez connoiſtre que cette boule vous paroiſt dans le centre de la baſe de la viſion.

L'une ou l'autre de ces manieres de point de mire ſur l'axe de voſtre Lunete, eſtant trouvé & arreſté, arreſtez auſſi bien fixement le tuyau qui traverſe la boule, en le ſerrant & preſſant contre ſa ſuperficie extérieure, par les quatre viz *V. V. V. V.* de la *Figure X I.*

Tirez enſuite voſtre Lunete, & en ſa place inſerez le tuyau qui porte la rondelle & le verre à épreuver ; contournez ce tuyau juſques à tant que le diamétre *A B* ſoit perpendiculaire, ce que vous reconnoiſtrez en luy préſentant, ou ſur les lignes *c C c.* ou *d D d.* la ſoye chargée d'un petit plomb.

Préſentez au dernier tuyau dãs la chambre ou galerie noire, une planchete bien unie & recouverte d'un papier blanc, *Fig. XII*; éloignez-la peu à peu juſques à tant que l'image renverſée de la lame de cuivre, ou de la boule dorée, paroiſſe tres-diſtinctement peinte ſur le milieu de voſtre planchete; arreſtez-la enſuite ſi bien qu'elle ſoit inébranlable, & marquez ſur le papier avec un point le milieu ou centre de l'image de la lame, ou de la petite boule, & par ce point tirez ſur la planchete une ligne bien à plomb, & ſur celle-là, & par le meſme point, une autre ligne à angles droits. Voyez la *Figure XII.*

Faites enſuite contourner peu à peu le tuyau qui porte la ron-

delle & le verre à épreuver. Si le meſme point de l'image de l'entrecroiſement des deux lignes faites ſur la lame de cuivre, ou ſi le centre de l'image de la petite boule dorée demeure toûjours inébranlable ſur le point de l'entrecroiſement des deux lignes tracées ſur la planchete, c'eſt une marque infaillible de la bonne centration des verres ; & au contraire, ſi ce point de l'image de l'entrecroiſement des deux lignes faites ſur la lame de cuivre, ou le centre de l'image de la petite boule dorée, changent tant ſoit peu, quand ce ne ſeroit que d'un quart de ligne, le verre eſt mal centré, à quoy il faut remédier, en le reculant. Marquez donc avec des points

d'encre ſur la planchete, les differens endroits ſur leſquels ſe peint l'image de l'entrecroiſement des lignes tracées ſur la lame de cuivre, & principalement, ce qui peut ſuffire, les quatre endroits où elle ſe trouve, lors que le diamétre *A B* de la rondelle eſt par ſon contournement deux fois à plomb, ce qui arrive auſſi au diamétre *C D*, qui luy eſt à angles droits. Par ces points, tracez un cercle, ſans ébranler aucunement la planchete, par le centre duquel tirez une ligne horizontale, & une à angles droits, par le meſme point.

Afin que cette rondelle ſerve pour reconnoiſtre tous les verres de moindre diamétre de furface, ôtez les deux regles & leurs viz

perpendiculaires, & coupez des cartons minces, dont la surface soit précisément égale à l'espace ou superficie comprise entre les 4 segmens *A. B. C. D.* fixes sur la rondelle, & sur chacun de ces cartõs *Fig. IX.* tracez plusieurs lignes paralleles aux diamétres *A B. C D.* qui formeront des petits quarrez semblables à ceux qui sont tracez sur la rondelle de cuivre. Du centre de ces cartons coupez une ouverture bien circulaire dont le diametre soit d'environ 3 ou 4 lignes, moindre que le verre à épreuver; faites aussi sur chaque carton, le long du diamétre *C D*, une ouverture en ligne droite jusques à 4 lignes de son ouverture centrale, pour passer & faire couler le long d'icelles ouvertures sur

le diamétre *C D*, les deux viz perpendiculaires, qui ſerreront ferme les deux regles *M. M.* & par conſéquent le carton ſur la ſurface de la rondelle.

Pour comprendre ce myſtere, conſiderez dans la *Figure II.* e verre tres-mal centré *A D E*, & concevez que ſon ſegment fut achevé ſuivant les lignes ponctuées *E B. D B.* & ſa corde *A B.* diviſée également au point *C.* La ligne * *c F*, ſera l'axe du verre, & la petite image aërienne de l'objet ſera *b* * *F g*, & la ligne *I K* ſera l'axe du tuyau cilindrique, & par conſéquent le point * *F* de l'objet ne ſera pas dans *I K* l'axe du tuyau cilindrique.

Concevez maintenant le même tuyau avec ſon centre *A D E*,

apres avoir comme da la *Fig. III.* fait un demy tour sur son axe *I K*, le point * *F* de l'objet immobile ne sera plus dans la ligne *C F* axe du verre, mais par exemple ce sera le point *G* du mesme objet, & par conséquent l'image renversée de l'objet sera en *H G*, & son point * sera de l'autre costé de *I K*, l'axe du tuyau ayant changé de place, & décrit un demy cercle par le demy tour du tuyau.

Il est donc évident, qu'il est nécessaire de pousser sur la Ronelle *ABCD*, *Fig. VIII.* de la maniere que j'ay dit, par le moyen des viz le point *C* de la bonne centration du verre, jusqu'à tant qu'il soit sur la ligne *I K* l'axe du tuyau, afin qu'en contournant

tant qu'on voudra le tuyau qui porte la rondelle & le verre, le mesme point de l'objet paroisse toûjours au mesme endroit, & toûjours par conséquent couvert de l'intersection des deux brins de soye, mis à angles droits sur l'ouverture du diafragme, & placée dans la longueur du tuyau de la Luuete précisément au foyer objectif du verre, ou image aërienne de l'objet.

Pour reconnoistre enfuite sur la surface plane du verre ce point *C* de sa bonne centration, je coupay d'un Carton mince une rondelle d'égal diamettre à celuy de la largeur intérieure du tuyau, qui portoit le verre & la rondelle de cuivre, & ayant marqué son centre avec un point d'encre, je

le mis ſur la baze bien ronde d'un cylindre de bois, fait & coupé tout autour, & de meſme diametre que ma rondelle de carton, ſur la ſurface ſupérieure duquel je mis de la colle de poiſſon, apres quoy par le moyen du cylindre, je l'enfoncay dans le tuyau juſqu'au verre que j'appuyois avec le creux de ma main gauche; je tiray enſuite le tuyau, & ayant relâché toutes les viz de la rondelle, & pouſſé davantage mon cylindre, j'eus mon verre garny de ſa rondelle de carton bien collée, & eſtant ſeche, je fis couper & gruger mon verre ſuivant ce carton.

L'incommodité de rendre une Chambre ou Galerie tres-obſcure, pour reconnoiſtre la mau-

vaiſe centration d'un verre, & enſuite le recentrer comme nous avons enſeigné cy-deſſus, me fit penſer à un autre moyen pratiquable par tout.

Je braquay horizontalement contre le Tronc d'un Arbre bien éloigné, & fortement éclairé du Soleil, le tuyau de ma Lunete bien droit, & tirée de longueur, & ayant cloüé contre le Tronc de l'Arbre à la hauteur requiſe une planche quarrée de bois, bien noircy en toute ſa ſurface, & puis traverſée de deux lignes à angles droits faites avec ceruſe à huile. J'inſeray dans le tuyau antérieur de la Lunete, mon tuyau de cuivre portant ſa rondelle, & le verre à éprouver retenu par les deux regles & par les viz; & dans l'autre

l'autre bout du tuyau de ma Lunete, j'inſeray un tuyau d'un pied & demy de longueur, garny de ſa boëte à pinnule, du verre oculaire également convexe des deux coſtez, & du diafragme, traverſé par deux brins de ſoye plate noire, bien tendus à angles droits ſur le centre de l'ouverture du diafragme. J'enfonçay ce tuyau porte-oculaire dans le tuyau poſtérieur de la Lunete, juſqu'à tant que l'image aërienne, d'un mot en groſſes lettres que j'avois arraché du titre d'un Livre, & colé ſur la planche noire, & les deux lignes blanches traverſantes me parurent tres-diſtinctement couvertes par les deux brins de ſoye du diafragme, leur interſection paroiſſant ſur le

milieu de l'interſection des deux lignes blanches, & de quelque largeur peintes ſur la planche noire. Ayant rendu ma Lunete inébranlable, je fis par mon Adjudant contourner doucement le tuyau antérieur garny du verre objectif arreſté fixe ſur la rondelle, pour reconnoiſtre ſi l'apparence des deux lignes blanches, & leur interſection changeoient de place ſous les deux brins de ſoye du diafragme, &c.

De la Rectitude du Tuyau du Téleſcope.

TOus les verres eſtant bien centrez, & placez en deuë diſtance dans le tuyau, ils y doivent tous eſtre bien paralleles,

afin que l'axe du tuyau paſſe à plomb, & centralement par toutes les ſurfaces des verres. C'eſt le *CII. Poſtulatum* de la Dioptrique de Keppler, imprimée en l'année 1611. *Vt in Tubo linea per utriuſque vitri centra convexitatum tranſiens ſit una & eadem.* Ce que Mr Hevélius en 1647. a expliqué dans la 16. page de ſa Selénographie. *Namque*, dit-il, *ſi dum ductus tubi dilatantur ſitus rectus lentium turbatur, & aſpectus rerum aſpectabilium male repreſentatur, quandoquidem omnes lentes in Teleſcopiis neceſſario exquiſitè debent eſſe paralelæ, ſi imagines rerum non confuſæ, ſed diſtinctæ amplæque debent apparere.* Le R. Pere Eſchinard Jéſuite, dans la 187. page de ſon *Dialogi Optici*, im-

primé à Rome en l'année 1666. a reconnu que la vision de l'objet sera confuse, *Si axis lentis oculares, non continuetur cum axe lentis objectivæ, hoc est si per accidens collocetur obliqua in tubo, quod paritur advertendum est in objectivo.*

Il est donc absolument necessaire que le tuyau de la Lunete conserve sa rectitude, ce qui est tres-difficile. Il est vray que Mr Serra, dans une de ses Lettres qu'on trouve en l'Appendix du *Synopsis Optica* du R. Pere Fabri, imprimée à Lyon en 1667. dans la page 240. dit, *De majori Tubo palmorum* 45. qui sont 31. pied de Roy, *eoque perfectissimo, ac tam facilè tractabili, ob octangulam novam formam, ut uno tantùm circa medium fulcimento sustentatus à di-*

rectione nihilum quidem diverrat.

Pour la meſme rectitude, j'ay fait autrefois conſtruire avec des longues planches à contrelater, des tuyaux de mes *Pompes ſans frottement des parties*, deſquelles j'ay fait mention dans la 102. page N. 5 du IX. Journal des Sçavans, du Lundy 11. May 1676.

Ptolomée II. dit *Evergetes*, Roy d'Egypte, environ la 116. année avant la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, avoit ſur le Phare un *Teleſcope Catop-Dioptrique* immobile, que j'ay décrit dans la 177 page du XXI. Tome Extraordinaire du Mercure, & donné la Figure dans la troiſiéme Planche.

En 1637. Mr Hevelius inventa le *Polemoſcope* mobile, ou Teleſ-

cope pour ſervir en temps de gnerre. Il eſt compoſé de verres travaillez, & de miroirs plans. Et en l'année 1647. dans la 27. page de ſa *Selenograhie*, dit, *Lentes in Polemoſcopio breviorem exigunt diſtantiam, quam in Teleſcopio.* Ce qui a donné lieu d'abreger la longueur des Lunetes par le moyen des miroirs plans, en gardant leurs meſmes verres, & leur faiſant produire le meſme effet.

Le R. P. Eſchinard, Jeſuite, eſt le premier que je ſçache, qui ait apres M^r^ Hevelius, écrit & démontré le moyen de racourcir tant qu'on voudra la longueur Teleſcope, ſans diminuer ſon effet. C'eſt dans ſon *Dialogi Optici parte 3.* imprimé en 1668. Dans la page 105. le 71. Pro-

bléme a pour titre, *Quomodo fieri possit Telescopium breve, verbi gratiâ, decem palmorum, retentis lentibus & amplitudine apparentiæ, quibus juxta consuetudinem debeatur longitudo tubi, verbi gratiâ, triginta palmorum.* Voicy mot à mot l'essentiel de ce Probléme. *Cùm demonstraverimus*, dit-il, *nihil immutari ordinem linearum convergentium ad concurrendum in foco per reflectionem speculi plani; ubicumque intra tubum ponatur, sed solum alio dirigi, seu reflecti in dictum concursum pro varia speculi collocatione, ad angulum nunc magis, nunc minùs acutum; & quidem in tanta distantia à speculo, in quanta fuisset ab eodem loco in quo est speculum: ita ut nihil sit aliud, reflecti dictas lineas per speculum planum positum*

intra Telescopium, quam ipsos conos visuales, retentâ eâdem figurâ conicâ, alio inflecti. Voyez ma XV. Figure. *Possumus pro libito perplura specula plana diversis in locis aptè disposita ita reflectere, & quasi complicare conos visuales, ut ita complicati redigantur ad breve spatium quoad longitudinem: verbi gratiâ, ex tubo triginta palmorum fiet tubus decem palmorum; si per primum speculum planum positum per decem palmos, ita reflectantur radii ad partem anteriorem, ut ibi ad latus lentis objectivæ, & prope ipsam iterum excepti ab illo speculo plano reflectantur ad partem unde primò fuerant reflexi. Quæ omnia commodè fieri possunt intra tubum solito latiorem. In hoc toto negotio rationem habeas,* ayez égard, *solummodo axis lentis*

objectivæ, tum quoad longitudinem, de ſon foyer, *tum quoad directionem. Vitrum denique oculare diſtet ab objectivo computatis dictis plicis, ſicut diſtaret per unam tantùm rectam lineam in tubo conſueto, & collocetur perpendiculariter ad axim more conſueto. Hinc vides,* ajoûte-t-il, *quàm commodè tractari poſſint, præcipuè pro Aſtronomicis Teleſcopia ex vitro objectivo,* ſegment, *maximæ ſphæræ, & maximè diſtanti à vitro oculari, adeoque præſtante magnam apparentiam; quæ Teleſcopia alioquin ob longiſſimum tubum tam difficulter tractantur.*

J'ajoûte icy les termes du même Autheur, tirez de ſa 194 page, *ſed elaborare ſpeculum perfectè planum, cujuſmodi hic requiritur, hoc opus,* &c. d'autant que ſuivant ce

qu'il avoit dit dans 192. de sa seconde partie, *sæpe enim specula quæ vulgò circumferuntur, sunt aliquo modo curva*; en quoy il a suivy mon avis, *Qu'il est tres-difficile de trouver un verre bien plan*, que j'avois donné aux Ouvriers dans la 485. page de mon *Traité de la façon de faire les grandes Lunettes à trois & à quatre verres convexes*, imprimé à Lyon en l'année 1665. avec mon Livre, *Nouvelle Science de la Nature & Préfage des Cometes*. Le R. P. Eschinard ajoûte fort à propos, *curandum est ut speculum sit minimæ profunditatis, &c.* car il parle de miroirs plans de verre, qui causent deux réflexions par leurs deux surfaces. Nous donnerons dans nostre Catoptrique le moyen de donner aux miroirs

de métal un poly auſſi vif que celuy du verre, en coupant les poils de métal, qui ſe levent comme la ſoye d'un veloux, &c.

Cette Méthode de racourcir par le moyen des miroirs plans, la longueur des Teleſcopes, ſans diminuer leur effet, plût ſi fort au S^r J. de Haute-feüille, que croyant le Livre du P. Eſchinard tres-rare, il s'en attribua l'invention, & pour telle la donna au Public pour la premiere fois en la 14 page d'une Lettre imprimée en 1678. qui a pour titre, *Pendule perpetuelle.* C'eſt cette maniere de racourcir les Lunetes, qu'il avoit promis, & donné ſous des caracteres inconnus, dit-il, dans la 14 page d'un *Factum* imprimé en 1675. contre l'illuſtre

Mr Hugens, ſi connu dans l'Empire des Lettres, au ſujet du privilege des *Pendules de poche*. Cela me fait ſouvenir du Plagiare dont parle Mr Hevelius dans la 24 page de ſa *Selenographie*, & l'appelle *Bellus Homo*, en tout ſemblable au *Graculus* de l'Afranchy de Phédre, *tumens inani Graculus*, *&c.* Voicy comme l'illuſtre Mr de la Fontaine nous l'a conté.

Un Paon muoit ; un Geay prit ſon
plumage,
Puis apres ſe l'accommoda;
Puis parmy les Pans tout fier ſe pa-
nada,
Croyant eſtre un beau Perſonnage.
Quelqu'un le reconnut, il ſe vit ba-
foüé,
Berné, ſiflé, mocqué, joüé,

Et par Messieurs les Pays plumé a'étrange sorte.

Enfin ce petit, aussi-bien que le grand Visionnaire parfait,

malè mulctatus Graculus
Redire mœrens cœpit ad proprium genus.

Ce sont les termes de Phédre.

On donnera la suite de ce Traité des Lunetes dans les suivans Mercures Extraordinaires.

Les Réponses qui suivent sont de Mr Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy.

S'il eſt vray qu'un peu d'amour cauſe moins de peine, que l'embarras de défendre ſon cœur.

A Parler en toute rigueur,
Un peu d'amour fait moins de peine,
Que de s'embaraſſer à défendre ſon cœur
Contre une belle Hélene.

Mais quand l'amour du Roy des Roys
Nous tient Eſclaves ſous ſes Loix,
Et nous fait reſſentir ſon attrait invincible,
On ſe fait une volupté,
D'oppoſer un cœur inſenſible
A la plus charmante Beauté.

Si la jalousie qui vient de l'Amour, est plus dangereuse dans ses effets, que celle qui vient de l'Ambition.

NOus ne pouvons souffrir un Concurrent d'amour;
En matiere d'honneur, un Rival nous offence;
Et nostre cœur piqué n'oppose nuit & jour
A nos chagrins jaloux, qu'une simple défense.
Mais comme dans l'ardeur de ces deux passions,
Dont le débordement n'est jamais supportable,
L'Amant est moins discret dans ses précautions,
L'Ambitieux jaloux est le moins redoutable.

Si boire du Vin ſans Eau, & en ſuite de l'Eau pure, fait le meſme effet pour la ſanté, que de boire le Vin meſlé avec l'Eau.

LE Vin, cette chere Liqueur,
Accorde à noſtre Corps une force nouvelle;
Sa chaleur ſimpatize avec la naturelle,
Pour nous donner de la vigueur.

Tous ſes effets ſont innocens,
Par luy de cent chagrins noſtre eſprit ſe dégage.
Il réjoüit le cœur, il réjoüit les ſens,
Chacun s'en trouve bien, pourveu qu'on ſe ménage.

Il aide les digeſtions,
Débouche les obſtructions,
Il reſiſte à la pourriture,

Il consume les cruditez,
Chasse les superfluitez
Qui peuvent nuire à la Nature.

Comme rien n'est si familier
A l'estomach humain que ce jus non sauvage;
C'est faire tort au Vin, que vouloir le lier
A quelqu'autre Liqueur, pour en faire un brûvage.

Mais épluchant la Question
Que nous propose le Mercure,
Je dis pour nostre instruction,
Et pour le bien commun de toute la Nature,
Qu'il vaut bien mieux dans le Repas
Tremper son Vin avec une Eau forte claire,
Que de boire l'Eau seule, & ne l'en tremper pas;
Ce qui semble peu salutaire.

Avant qu'avoir mangé, comme on boit rarement,
Le Vin facilement ſe porte au ventricule;
Le ventricule auſſi fort ſimpatiquement
Le prend, & le reçoit ſans peine & ſans ſcrupule,
Il le prend meſme avec avidité;
Et comme en s'uniſſant à l'aliment ſolide,
Le Vin ſe rend bientoſt liquide,
La coction ſe fait avec facilité;
Ce qui n'arrive pas de la meſme maniere,
Si le Vin eſtant bû, l'Eau ſe boit la derniere,
C'eſt à dire ſeparément;
Car de ces deux Liqueurs la qualité diverſe
Fait que l'une auſſitoſt par l'autre ſe traverſe,
Ce qui nuit au tempérament.
En effet, ſi cette Eau tardive & pareſſeuſe
Vient ſur les alimens faire ſa fonction,

Par ſa froideur injurieuſe
Elle en retarde l'action,
Et cet impétueux lavage
A la ſanté cauſe dommage.

Concluons donc en abregé,
Que l'Eau ſeule ne peut que nuire au ventricule;
Au lieu que le Vin mêlangé,
Qui ſert à l'eau de véhicule,
Luy fait part de ſon gouſt aſſez facilement,
Et ſans difficulté ſe mêle à l'aliment.

SUR L'USAGE DU CHAPEAU.

TAnt de Questions qui sont décidées avec esprit dans les Extraordinaires du Mercure, m'ont fait naître la pensée d'en proposer une. Elle ne regarde ny les sentimens du cœur, ny les effets de l'amour. On voudroit seulement avoir l'avis des honnestes Gens sur une chose qui touche la moitié du monde, qui concerne l'utilité de la vie, & la commodité de tous les Hommes. Il s'agit de l'usage du Chapeau, qu'on prétend estre le plus im-

pertinent, le plus incommode, le plus mal-séant, le plus ridicule, le plus mal-propre, & le plus gênant habillement de teſte que l'on puiſſe avoir. Il n'eſt pas fort difficile d'obliger tous ceux qui s'en ſervent, à tomber d'accord de ce que l'on vient de dire. Pour peu qu'ils y fiſſent de reflé-xion, ils avoüeroient qu'il ſeroit tres-à-propos que tout le monde miſt en Hyver de beaux Bonnets de Velours, qui enfonçaſſent bien dans la teſte, & qui préſervaſſent les oreilles du vent, du broüillard, du frimas, & des autres incommoditez de l'air; & en Eté, de petits Bonnets de Tafetas fort légers. Si huit ou dix Perſonnes d'une qualité conſidérable, vouloient apporter la

mode de ces Bonnets, on s'y accoûtumeroit sans aucune peine; & d'une tres-grande commodité, on en feroit un agreable ornement.

Ce que l'on propose icy est le Résultat d'une Conférence, où ceux qui agitérent cette Question, se plaignirent tous des incommoditez qu'ils reçoivent en quittant les Bonnets de Velours qu'ils ont dans leur Chambre, pour prendre un Chapeau quand ils vont en Ville. Leurs raisons furent, que la forme du Chapeau estoit ridicule, ce qui paroissoit par la veuë mesme, & que cet habillement de teste estoit le plus incommode que l'on pust choisir. Pour le faire voir, ils disoient qu'il n'y avoit qu'à consi-

dérer qu'il eſt inſuportable en Carroſſe, où l'on ne ſçait où le mettre ; qu'on ne ſçauroit s'en ſervir à pied, puis qu'il ne couvre point les oreilles, & ne cache que la moitié de la teſte pendant le froid ; qu'il eſt mal-aiſé de le tenir lors qu'il fait vent, & qu'il n'y a rien de plus embaraſſant à cheval. Ils ajoûterent, qu'on eſt ſi fort convaincu de l'incommodité du Chapeau, que perſonne n'en porte chez ſoy, ny dans les lieux où l'on peut vivre avec liberté ; qu'ainſi il ſemble ne plus ſervir que pour la cerémonie & pour l'ornement, quoy qu'il n'y en ait aucun qui ſoit moins ornant & plus ridicule, tout le monde ayant meilleure grace avec le Bonnet. On joignit à

tout cela, que l'incommodité du Chapeau ne regarde pas seulement celuy qui le porte, mais aussi les Personnes à qui on parle, le bord du Chapeau leur donnant souvent dans les yeux ; outre qu'on ne sçait comment porter à la Campagne un Chapeau qui soit un peu propre, celuy qu'on porte en chemin ne pouvant estre d'aucun usage aux lieux où l'on va. Toutes ces raisons leur firent conclure, qu'il seroit à souhaiter qu'on se servist de Bonners, qui sont plus légers & plus chauds, qui tiennent mieux dans la teste, qui ne coûtent & n'embarassent pas tant, & dont tout le monde s'accommoderoit plus aisément. Ceux qui auront des raisons contrai-

res,

res, feront plaisir de les expliquer.

D. P. N. C.

La Glace, *qui est le vray Mot de la premiere Enigme de Fevrier, a donné lieu à ces Madrigaux. La premiere Explication regarde la mort de Mademoiselle de Tinnebac de Saumur, dont je vous ay appris le malheur dans la mesme Lettre.*

I.

MErcure, la funeste Histoire
De la charmante Iris qui périt sur la
Loire,
M'a touché vivement le cœur;
Mes yeux, sans la connoistre, ont pleuré
son malheur;
A la perte de tant de charmes,
Je n'ay pû refuser des larmes.
Qui pourroit voir tout-à-la fois

Une Sœur morte, un Frere accablé de
triſteſſe,
Un Amant perdre ſa Maîtreſſe,
Enfin une Amie aux abois,
Et ne reſſentir pas la douleur qui les
preſſe?
L'Hyver a cauſé tous ces maux,
Le Cruel n'a laiſſé qu'un coulant dans
les eaux
Pour y faire noyer la Belle,
Dont je pleure la mort cruelle.
O Ciel! vous qui réglez les choſes d'icy-
bas;
Tandis qu'on ſe plaignoit d'une horrible
Gelée,
Ah! que ne l'avez-vous encore redou-
blée!
Si la Glace *euſt couvert toute la Loire,*
helas!
Iris n'euſt pas trouvé dans ſes eaux le
trépas.

DIEREVILLE, de Pontleveſque.

II.

ENfin j'ay trouvé mon affaire.
Je suis charmé d'une Bergere
Qui ne veut jamais voir un Amant soû-
pirer,
Se plaindre, gémir, ny pleurer.
L'unique moyen de luy plaire,
C'est de rire, & de folâtrer.
C'est justement mon caractere.
Je ne sçaurois languir dans l'amoureux
mistere.
Ingrate Iris, ne croyez pas
Que j'adore encor vos appas,
Il est temps de finir ma peine;
Je n'ay que trop souffert de vostre fiere
humeur.
Quand on se voit traiter avec trop de
rigueur,
Et que l'on trouve ailleurs une plus belle
chaîne,
On n'en refuse point la charmante dou-
ceur.
Mon ame, de vostre froideur
Ne paroîtra plus desolée;

Cruelle, le Printemps commença mon malheur,
Il finit avec la Gelée.

Le meſme.

III.

QVoy! nous donner, Galant Mercure,
Encor de la Gelée, *en ce mois du Printemps,*
Apres les fâcheux accidens
Dont vous avez fait la peinture?
Quoy que l'on vous eſtime éclairé, fort prudent,
Vous en aurez des coups & de bec & de dent.
N'avons-nous point ſouffert aſſez dans les étreintes
D'un Hyver ſi fâcheux? Ignoriez-vous les plaintes
Que les Grands & Petits ont fait de ſa rigueur?
Ne la prolongez point, ſa durée eſt funeſte;

Daignez p'utoſt, Courrier Celeſte,
Nous procurer de la douceur.

GYGES.

IV.

BRillant Monarque des Saiſons,
Charmant Epoux de la Nature,
Beau Soleil, ton retour adoucit la Froidure,
Un peu de ta chaleur fait fondre nos glaçons;
Mais helas! tout le feu de mon amour extréme
Neſçauroit échauffer la belle Iris que j'aime;
L'Ingrate eſt inſenſible aux preuves de ma foy,
L'Hyver eſt dans ſon cœur, il eſt gelé pour moy.

Le meſme.

V.

TAndis que toute la Nature
Gémit ſi triſtement ſous le poids des Hyvers,
Et que l'on voit tout l'Univers

Demander inſtamment la fin de la froi-
dure;
Moy ſeul je me ſens conſumer,
Je ſouffre, je ſeche, je brûle:
Je porte dans mon ſein l'ardente Cani-
cule,
Liſimene m'a ſçeu charmer.
Helas! ſi la Gelée *éteignoit dans mon*
ame
Les vives ardeurs de ma flâme,
Heureuſe Indiférence, en vain je vous
attens,
Glaçons, Frimas, Hyvers, en vain je
vous reclame,
L'Amour n'eſt pas ſujet au caprice des
temps.

VI.

SI-toſt que l'on voit la Gelée,
Chacun a l'ame deſolée.
Pour moy, je n'en fais point le fin;
Bien loin d'en faire la grimace,
Je vois avec plaiſir qu'elle fait de la Glace
Pour rafraîchir l'Eté mon Vin.

MATAGOT de la Montagne
de Rheims.

VII.

Oüy, chacun a ſouffert de la grande
froidure,
Et tremblé malgré ſa fourrure.
Le bel Aſtre du jour eſtoit un froid Amy,
Il ne ſemoit que des Catharres;
Les plus gaillards eſtoient bizarres,
Les plus roſez en ont blémy.

Le froid a tenu les Rivieres;
Bien longtemps aux Arreſts, ces pauvres
Priſonnieres,
Quoy que dans leur Païs natal,
Eſtoient ſous la rigueur d'un ſolide
Criſtal.

Le temps ne faiſoit plus voir de choſes
fluides,
Et les eaux n'eſtoient plus liquides
Que par l'aſſiſtance du feu,
Ce témoin qu'on n'oſoit preſque perdre
de veuë,
Tant on eſtoit craintif de marcher dans
la Ruë.

Mais tout cela c'eſt encor peu.
Qui dans ces lieux euſt crû que le Par-
naſſe,
Où des Gens vouloient galoper,
Fuſt pris de la Gelée, & tout remply
de Glace,
Où ſans eſtre ſerré, l'on ne peut plus
grimper?

Que ſon feu fuſt éteint, qu'au lieu d'en-
touſiaſmes,
Et de ces divines ardeurs,
On n'y viſt plus que des langueurs,
Des foibleſſes d'eſprit, & de furieux
(Aſmes?
Que le grand Apollon y puſt eſtre en-
rhumé
Du mauvais air qu'il a humé?
Qu'il euſt plus de chagrin que d'humeur
enjoüée,
Que ſa Lyre fuſt enroüée,
Et qu'enfin les Neuf Sœurs euſſent veu
leurs Amans
Pendant un ſi grand froid manquer à
leurs ſermens?

Quand je les voy gelez, ce qui plus me
chagrine,
C'eſt que tout eſt glacé juſque dans la
racine,
Sans eſpérance de retour.
Helas! on n'y voit plus d'amour
Que pour la goinfrerie, & pour la bonne
chere;
On y hait les beaux Arts, on fuit toute
lumiere,
Pour y careſſer les Veaux d'or;
On y blâme tous ceux qui n'y font point
tréſor;
On met là tout ſon temps & toute ſon
envie,
Comme ſi l'on eſtoit aſſuré de la vie,
Et qu'on ne duſt jamais mourir.
Pour eſtre en bonne odeur, il y faut ac-
querir
Le renom d'eſtre adroit à bien joüer &
boire;
Ce ſont les beaux talens qui font toute
leur gloire.

L'on y fait meſme plus de cas
D'un Homme qui joüe & perunt
Dans tous les plus fameux repas,
Que d'un Homme éclairé ; ſa préſence importune,
Et choque toûjours un Brutal;
Mais ce n'eſt pas merveille, il tient de l'Animal.
Ah! que j'ay de bonheur de m'en eſtre exilée!
Auſſi je m'enſuis veuë apres bien conſolée.
Heureux eſt qui peut changer d'air!
D'un Païs Iroquois qu'il fait bon s'évader!

L'Exilée de la VilleFrançoiſe.

Ceux qui ont trouvé ce meſme Mot, ſont Meſſieurs Pays, R. de la Ville de Tours; S. Gruſlé, du Quartier S. Leu S. Gilles; Meſdemoiſelles le Fevre & du Cauroy, du meſme

Quartier ; Tulosba, de Dreux ; & l'Aimable à l'Anagramme de Het, J'en feray le centre, du meſme lieu.

La Nuë, la Bize, la Froidure, & l'Hyver, *ſont les autres ſens que l'on a donnez à la meſme Enigme.*

On a fait les Explications qui ſuivent ſur la ſeconde, dont le vray Mot eſtoit les Patins.

I.

NOn ſeulement au Nord, mais encore à Veniſe,
Un pareil Hyver rend de miſe,
Pour voyager deſſus les Eaux,
Les Patins, *vos Freres jumeaux.*

C. Hutuge d'Orleans, demeurant à Metz.

II.

MA foy, c'eſt un peu tard, & ne vous en déplaiſe,
Vous en parlez, Mercure, un peu trop à voſtre aiſe.

Grace à voſtre pareſſe, il ne tint pas à
vous
Que je n'euſſe un ſort des moins doux
Au mois de Fevrier, que faute d'une
Croſſe
Je n'allois pas dans un Caroſſe.
Je gliſſe, je chancelle, & tout en deſarroy
Je vay donner du nez en terre.
Par bonheur il n'eſt pas de verre,
Sans cela c'eſtoit fait de moy.
Mercure toûjours charitable,
Croyant que je dois prévenir
Dans le froid à venir
Un accident ſemblable,
Pour les autres Hyvers vient m'offrir
des Patins;
Apres la mort les Medecins.

III.

JE cherchois par tout ſur les Eaux,
Mercure, vos Freres jumeaux;
Fy trouvois bien Caſtor, avec Pollux
ſon Frere;
Mais ce n'eſtoit pas encor tout,

Car ſans découvrir le miſtere,
Je n'en pouvois venir à bout.

Quand voila qu'au mois de Decembre,
Ou plutoſt, dis-je, de Janvier,
J'entendis Climene crier
De la feneſtre de ſa Chambre;

Suſanne, appreſtez-moy, que j'aille aux
Celeſtins,
Ma Jupe, mon Peignoir, mes Gans, &
ma Toilette,
Mon Manchon & mon Buſc, les nœuds
de ma Caſſette,
Et n'oubliez pas mes Patins.

RAULT, de Roüen.

IV.

CAtin, voy ces petits Garçons
Gliſſer ſur ces vaſtes glaçons
Avec une vîteſſe extrême.
Que je ne ſerois pas ſi fou,
Sans Patins *de faire de meſme!*
Je me romprois bientoſt le cou.

DIEREVILLE, du Pontleveſque.

V.

AVec ces deux Freres jumeaux,
Ces Patins *qu'en Hyver on trouve fort* utiles
Aux Peuples des Champs & des Villes,
J'ay voulu marcher ſur les Eaux.

Je l'ay moy ſeule oſé de tous tant que nous ſommes;
Mais voulant imiter ces Hommes *Elevez dans le froid, ces Engelez du* Nord,
Sur un Ruiſſeau glacé dés que je fus au bord,
On me vit renverſée avec plus de vîteſſe *Que ces Gens n'y pourroient courir avec* adreſſe.

A peine on ſçeut me relever,
J'en garde encor le Lit, Mercure;
Voſtre préſent m'a fait injure,

Et je m'en ſouviendray plus que du grand Hyver.

LA JOLY-BOUQUINETTE du Hoc.

Cette meſme Enigme a eſté expliquée dans ſon vray ſens par Meſſieurs de la Carriere ; Le Roux, Medecin ; L'Epinay-Buret ; & Meſdemoiſelles de la Bonnelais & du Bignon, tous de Vitré en Bretagne ; V. N. de Tours, à l'Anagramme Torrent muny d'or ; *Les Amans fidelles ; Acidalis, & Zélide, d'Amiens ; L'Epouſe du charmant Doüert ; L'Amante ſans Amant, de Dreux ; & la belle Brune de la Ruë de l'Eveſché, du meſme lieu.*

On a auſſi expliqué cette Enigme ſur les Avirons *&* ſur les Gans.

Explications sur l'une & sur l'autre Enigme.

I.

LA Gelée *est passée, il est bien temps, Mercure,*
D'envoyer des Patins *pour courir sur les Eaux;*
Moûtarde apres dîner, reprenez vos Gémeaux,
Nous sommes allarmez de la triste avanture
Qui dãs Saumur a percé plus d'un cœur:
Cette belle Noyée en dégoûte, & fait peur.

La Belle Nourriture.

II.

QUe de pas glissans dans la vie
En toutes les conditions!
Chacun dit qu'il va droit; mais helas! quoy qu'on die,
Ce ne sont que faux-pas dans nos Professions.

Que de chûtes par tout, faute d'y prendre
garde!
On marche à l'étourdy, l'on va si bruſ-
quement,
Que le plus foible ſe hazarde
A courir le plus hardiment.

Divin Courrïer, vous nous faites la
grace
De nous enuoyer des Patins
Pour aller fermes ſur la Glace;
Mais ſi preſts de tomber preſqu'en tous
nos chemins
Nous cherchions un peu d'aſſiſtance
Pour nous bien ſoûtenir dans les occa-
ſions,
Ah! l'on n'y penſe pas, on veut ſa déca-
dence,
Chacun aime ſes paſſions,
Et trop peu le ſecours de la grace Divine;
On la demande peu, l'on s'exerce à
trouver

Le pas le plus gliſſant ; on s'y plaiſt, on
s'obſtine
Plus à choir qu'à ſe relever.

GYGES.

III.

LA Gelée *à la fin ne glace plus la*
Seine,
Quittons les Patins, *Alcidon,*
Voicy le temps que dans la Plaine
Il faut aller ſur le gazon
Goûter les douxplaiſirs de la belle Saiſon.
La Belle à l'Anagramme
Libre d'amour, de la
Ruë du Bac.

IV.

TEs *Enigmes, Galant Mercure,*
Ne m'ont pas mis longtemps l'eſprit à
la torture,
J'en ay trouvé les Mots; pour te le faire
voir,
La Gelée *inviſible*
Eſt toûjours fort ſenſible:
Les Patins *ſont jumeaux, tous deux*
d'égal pouvoir.

CHENILLE, d'Orleans.

Ceux qui ont encore expliqué tou-tes les deux, ſont Meſſieurs Pieron, Vicaire de l'Egliſe de Tours; L'Abbé de la Croix, Chapelain Royal; Damien d'Hebecourt, & Baguienne, Avocat, tous deux d'Amiens; L'Abbé Marcelat, Chanoine de Sens; De Beaubourg, Receveur à Caën; De Voginy; Fontaine, Chanoine de Blois; Billecocq, de Roye en Picardie; Le Chevalier, Cadet de ſa Maiſon, de Châlons en Champagne; Mademoiſelle E. de Campagne de Monbrun, de Boulogne ſur Mer; Tamiriſte, de la Ruë de la Ceriſaye; Les Aſſociez de la Ruë S. Honoré; Les nouveaux Amadis de Soiſſons; & la Societé de la Primatiale de Nancy.

ENIGME EN PROSE
DU BERGER DE FLORE,
A LA BERGERE DE POMONE.

LE ſujet que vous m'avez preſcrit pour faire une Enigme, gentille Bergere, me ſemble des mieux choiſis, & je le croirois fort propre à embaraſſer comme vous le ſouhaitez les Bergeres de la Vallée de Cerés, ſi je n'avois veu échoüer contre leur penétration tout ce que le Berger Fleuriſte avoit ſçeu employer de plus fin & de plus difficile pour leur bien déguiſer ſon *Si*. Encore donc que je n'eſ-

pere pas un meilleur ſuccés de mon adreſſe, qu'il l'a eu de la ſienne, je vais vous donner par obeïſſance dequoy tenter l'Avanture. Voila ce que j'ay penſé pour cela.

Qu'on ne nous appelle point Sœurs. Si quelques-unes de nous viennent d'un meſme Pere, ou d'une meſme Mere, il y en a mille qui n'en viennent pas. C'eſt donc mieux fait de nous appeller ſeulement Couſines, puis que nos Parens ſont Freres; ou plutoſt Compagnes, puis que nous allons de compagnie.

Innocentes ou criminelles, on nous traite preſque toûjours de la meſme ſorte, tant noſtre deſtinée eſt étrange. Comme des Tigres & des Lions, on nous met d'abord dans une grande Priſon fermée de barres de fer; puis

on nous reserre dans des Loges, des Cages, & des Cachots, & l'on nous porte ensuite par les Provinces, pour nous faire voir à prix d'argent. Nous y sommes les bien venuës, mais nous n'en sommes pas plus heureuses; le mauvais sort qui nous accompagne, nous fait employer le plus souvent à des usages que nous n'oserions dire, tant ils sont bas; & si cela n'arrive, il est si cruel, que le mieux qu'on nous fasse, c'est de nous perdre; d'ordinaire on nous écartelle, ou on nous brûle. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Gens qui nous caressent, & qui nous donnent bien des baisers; nous sommes faciles, quelquefois amoureuses, souvent sottes & badines; nous le laissons faire, sans mesme rougir de leurs actions; & si nous ne témoignons pas y prendre plaisir, aussi ne

peut-on pas dire que nous en soyons fâchées.

Ce que nous avons de commun avec beaucoup d'autres, qui ne passent pas comme nous par les Prisons, c'est que nous portons nostre âge sur le front, nos secrets sur le ventre, nos défeuses sur le dos, & le nom de nos Peres ou de nos Meres à nos pieds, & que les Ignorans font consister nostre principal mérite dans la délicatesse & dans la blancheur de nos Corps, dans la régularité de nos traits, & dans la grandeur de nos tailles; au lieu que les Personnes habiles nous regardent principalement du costé de l'esprit & du bon sens, & que plus ils en remarquent en nous, plus nous tirons de loüanges d'eux.

Voila, gentille Bergere, quel-

les estoient mes pensées pour vostre Enigme, lors que deux aimables Personnes qui ne vous sont pas moins cheres qu'à moy, estant venuës dans ma Solitude, se rendirent dans le Cabinet des Sicomores où je les écrivois, sans vouloir qu'on m'avertist de leur arrivée. Vous sçavez que ce Cabinet est sur le bord de la Seine, & que cette Riviere fait en cet endroit de petites chutes en forme de Cascades, qui causent assez de bruit. L'attention que j'avois à mon ouvrage, se joignant donc au bruit de l'eau, m'empescha d'entendre leur marche; de sorte que m'ayant surpris la plume à la main, ils voulurent voir à quoy je l'employois. Je ne leur en fis point de mistere, & je leur appris

appris meſme d'abord le Mot de voſtre Enigme, afin qu'ils jugeaſſent ſi je l'avois bien déguiſé. Ils trouverent que je n'y avois pas mal réüſſy, & l'un & l'autre y voulurent ajoûter quelque choſe de leur façon, pour contribuer auſſi-bien que moy à voſtre divertiſſement, & à l'embarras des Bergeres de Cerés. Dorilas & Doralice eſtoient ces aimables Perſonnes. Dorilas laiſſa par déference parler Doralice la premiere, & voicy ce qu'elle me dicta.

Si les Perſonnes dont il s'agit ſont univerſellemẽt maltraitées, ce n'eſt pas ſans cauſe; il ne s'en rencõtre preſque point qui ſoient innocentes. La plûpart ſont de grandes flateuſes, & meſme de grãdes menteuſes; & l'on obſerve que

ſi quelques-unes commencent leur entretien par des veritez, & l'y continuent, elles manquent rarement de le finir par le menſonge ; & il n'eſt que trop vray qu'il y en a beaucoup plus de méchantes que de bonnes.

Dorilas prit en ſuite la parole, & me fit écrire ces mots.

Les honneſtes, les jolies, les belles, les ſpirituelles, & tant d'autres de merite qu'on voit dans leur Troupe, & qui ſemblent n'avoir eſté faites que pour charmer, devroient bien faire excuſer celles qui ont quelques defauts. Tout n'eſt-il pas meſlé dans ce bas monde ? Et n'eſt-ce pas par cette raiſon encore, qu'il s'en trouve parmy elles qui ont le Corps délicat, une grande blancheur, & les traits réguliers & fins ; & d'autres qui ont le Corps, le tein, & les traits extréme-

ment grossiers ; quelques-unes qui ont les traits beaux, sans avoir le Corps & le tein de mesme ; & d'autres qui ont le Corps & le tein de la derniere perfection, avec les traits les plus mal-faits qu'on puisse voir ; que les unes sont grandes, & les autres petites ; que les unes soient de bonne Maison, les autres de bas lieu ; celles-cy de la Boutique, & celles-là de l'Hôpital ; que les unes portent la Couronne, les autres la Houlette ; celles-cy la Crosse, & celles-là l'Epée ; & qu'elles sont si inégales, qu'elles causent aujourd'huy de la joye, demain de la tristesse ; tantost du plaisir, d'autrefois du chagrin ; souvent de l'espérance, & quelquefois de la crainte & du desespoir, & mesme la mort ?

Ajoûtons à cela, leur dis-je,

qu'il y en a de galantes, de propres, & de parfumées ; de ſçavantes, de craſſeuſes, & de pédanteſques ; de plaiſantes, de folâtres, & de ſérieuſes ; de devotes, d'inſolentes, & d'impies, & enfin de toutes les natures ; & qu'il eſt impoſſible de trouver ailleurs tant & ſi peu de reſſemblance qu'il s'en remarque entr'elles ; & que pour eſtre d'abord Compagnes de meſme fortune, elles ne laiſſent pas d'avoir des fins qui ſont encore plus diférentes que leurs deſtinées.

Il eſt vray, reprit Doralice, *qu'il y en a quelques-unes, qui n'ont pour but que de plaire, & d'autres au contraire, que de fâcher. I'en ay veu des unes & des autres, mais j'aurois ſouhaité que ces dernieres euſſent toûjours demeuré dans leurs Priſons, tant j'avois conçeu d'averſion pour*

elles. Avoüons, continua cette Nymphe, *que toutes ne sortent aujourd'huy de ces Prisons qu'à bonnes enseignes, & que le joug qu'on leur impose est bien rude, puis qu'on ne peut les tirer de là sans rançon, & une rançon encore qu'on a bien augmentée depuis peu de temps.*

Dorilas remontra *que leur captivité estoit aussi moins longue présentement que par le passé, & qu'il estoit bien juste de payer les soins de leur garde, & les frais de leurs voyages.* Puis il ajoûta, *que ce qui luy sembloit de plus déplaisant en cela, estoit que la rançon fust aussi grande pour une Vieille, pour une Contrefaite, pour une Fâcheuse, & pour une Sotte, que pour celles qui avoient les perfections opposées à ces defauts; mais qu'il ne concevoit point de*

moyens propres à remédier à cette sorte d'injustice, tant il avoit l'esprit borné.

Doralice ne se le trouva pas à cet égard, de plus vaſte étenduë que luy, non plus que moy; & comme un ſilence commun ſuivit cette reflexion, je crûs l'Enigme achevée; mais la Nymphe qui a l'imagination féconde & vive, autant qu'aucune autre du Païs Ambarrien, le rompit bientoſt, & m'avertit de certaines circonſtances à quoy Dorilas ny moy n'avions pas encore penſé. Elle dit donc, *que la plûpart de nos Priſonnieres avoient autrefois des Ceintures qui eſtoient comme leurs liens ou leurs chaînes, mais que cet uſage avoit changé; que quelques autres portoient toûjours*

de l'or, malgré les défenses les plus rigoureuses de Sa Majesté; que d'autres portoient le deüil, sans estre jamais Heritieres; que quelques autres alloient à l'Armée, sans craindre les coups; & que toutes portoient les armes, sans pourtant passer pour Amazones, quoy qu'aucun danger ne fust capable de les faire pâlir ny trembler non plus que ces Héroïnes. Puis elle ajoûta encore, *que la grande Prison où on les mettoit d'abord, estoit une espece d'abîme, où elles se trouvoient en confusion, mais au large; au lieu qu'elles estoient extrémement pressées dans les Cachots, & que personne n'avoit pitié de la maniere dont on les traitoit, que ceux qui entendoient parler ainsi d'elles, sans les connoistre.*

Voila, gentille Bergere, ce

que cet Amy & cette Amie imaginerent ſur le ſujet que vous m'avez preſcrit, & comme ils encherirent agreablement ſur mes penſées. Je ſouhaite que le tout ſeconde vos eſpérances, & vous faiſant triompher de la pénétration de nos Voiſines, vous donne lieu d'eſtre ſatisfait de voſtre tres-humble Serviteur,

LE BERGER DE FLORE.

Si la beauté du Viſage eſt plus propre pour plaire, que la beauté de la Taille.

MErcure, icy je ne prétens,
Comme les gouſts ſont diférens,
Qu'un autre ſur le mien ſe regle;
Qui veut régler, ſouvent déregle.

Je diray donc tout doucement
Sur ce sujet mon sentiment.
La beauté de la Taille a sans-doute des
charmes
Dont un cœur se sent tout épris;
On a beau résister, il faut rendre les
armes,
On n'en doit pas estre surpris.
Ce beau port de grandeur luy donne un
air de Reyne,
Et son port assuré malgré nous nous en-
traîne;
Ainsi sans plus nous consulter,
Tout enflâmez d'amour nous luy rendons
hommage,
Et c'est toûjours sans s'arrester
A parcourir de l'œil les traits de son
Visage.
Mais si-tost que la passion
Se trouve dans l'inaction,
Si l'on peut parler de la sorte,
La raison qui pour lors nous porte
A voir l'objet de nostre choix,
Si son mérite est plus de poids

Que n'eſt celuy d'un beau Viſage,
Voudra, ſans tarder davantage,
Examiner tout à loiſir
Ces traits, afin de bien choiſir.
Alors elle range en bataille
Les beautez de la riche Taille,
Avecque tous ſes agrémens,
Pour voir s'ils ſont aſſez charmans
De faire naître dans noſtre ame
Un feu tres-vif qui nous enflâme,
Non pour un temps, mais pour toû-
jours,
Car ſans cela, fy des amours;
Un feu brûlant par intervale
Aux vrais Amans eſt un ſcandale,
Et paſſe en amour pour peché.
Pour moy, je ſeroïs bien fâché
D'aimer ma charmante Béliſe
Comme par bonds & par repriſe;
Mais auſſi n'ay-je pas ſujet
De rechercher un autre objet.
En tout temps je la trouve belle,
Tout le monde la trouve telle,
Quoy qu'à vray dire elle n'ait pas

De la Taille tous les appas;
Mais revenons à noſtre Théme.
Puis qu'il eſt juſte que l'on aime,
Sans en venir au repentir,
Il eſt bon de s'aſſujettir
A quelque Beauté qui ſans ceſſe
Soit digne de noſtre tendreſſe.
C'eſt pour cela que la raiſon,
Qui nous doit faire la leçon,
Regarde ſi la riche Taille
Eſt en amour choſe qui vaille;
Et c'eſt pourquoy ſans paſſion
Elle en fait la diſcution
Avec beaucoup d'exactitude,
Pour ſçavoir avec certitude
Quel eſt ſon air, les mouvemens
Qu'elle ſe donne en divers temps,
Car l'on ne marche pas ſans ceſſe.
De cette Taille la richeſſe
Se perd du moins de la moitié
Dans un Fauteüil; quelle pitié!
Mais helas! c'eſt bien autre choſe,
Quand la Belle en ſon Lit repoſe;
Cette Taille s'évanoüit.

Et rien en ce temps n'ébloüit;
Ses charmes ſont dans les ténebres.
Pour lors les Oraiſons Funebres
Sans-doute viendroient bien à point
Sur ce grand air qu'on ne voit point.
On ne voit plus qu'un laid Viſage
Chargé d'un fort triſte équipage,
Comme eſt la Cornette de nuit;
Un Amant ſur l'heure, & ſans bruit,
Tout déplaiſant de ſa défaite,
Veut ſe retirer ſans Trompette.
L'Amante qui connoît fort-bien
Qu'en cet état elle n'a rien
Pour retenir ſa pauvre Dupe,
Pendant ſa viſite s'occupe
A grimacer à contre-temps,
Pour ſe donner des agrémens.
Elle croit faire des merveilles,
Et pour ſe rendre un peu vermeilles
Ses levres qui ſont ſans couleur,
Elle les mord; quelle rigueur!
L'Amour ne veut tel ſacrifice;
Une Beauté ſans artifice
Luy plaiſt bien mieux certainement

Que ce subit déguisement.
C'est pourquoy l'Amant dãs luy mesme
Dépris de son amour extréme,
Et se repentant de son feu,
Se retire, en disant adieu;
Mais parce que le cœur de l'Homme
N'est pas pour aimer une Pomme,
Cet Amant à peine sorty,
Va chercher un autre Party,
Ainsi que la raison l'ordonne;
Elle luy montre une Personne,
Petite dans sa taille, ayant l'œil plein
de feu,
Un teint vermeil comme la Rose.
Que de beautez, dit-il! mais parcourons
un peu,
Il me semble voir autre chose.
Une bouche riante; ô Ciel, qu'elle a
d'appas!
Et quoy? je voy bien plus, & je n'ai-
merois pas,
Envoyant le Trône des Graces?
Je ne le voy que trop sur son front bien
courbé,

Où les Amours trouvent leurs places.
Ah, du Nectar des Dieux je ſuis tout
imbibé.

Pourlors, dans ſon amour extrême,
Joyeux, il s'applaudit luy-meſme,
Et charmé de ce rare Objet
Qui luy donne un juſte ſujet
D'avoir une flâme immortelle,
Il rend ſon hommage à la Belle,
Qui luy découvre mille attraits.
Benits ſoient, dit-il, tous les traits
Dont aujourd'huy l'Amour me perce,
Puis qu'en meſme temps il me verſe
Cent & cent douceurs dans le ſein,
Pour donner à mon cœur un Bain
Plus agreable que l'Eau d'Ange!
Jamais je ne prendray le change.
La Belle, dont mes yeux ſurpris
M'ont fait connoiſtre enfin le prix,
Peut charmer en toute maniere.
Taille, retirez-vous arriere,
Vous ne nous charmez que debout;
Un beau Viſage peut par tout
En tout temps infiniment plaire,

La choſe n'eſt que par trop claire.
Mercure, cet Amant guidé par la raiſon,
Nous prouve aſſez qu'un beau Viſage
A lieu de charmer davantage,
Que ne fait pas la Taille, & ſans com-
paraiſon.

DE LA TRONCHE, de Roüen.

Pourquoy un Bien dont la conqueſte nous a couſté des fatigues, quoy qu'il ſoit de peu de conſéquence, nous eſt neantmoins plus cher qu'un autre infiniment plus prétieux que nous avons acquis ſans peine.

LA Queſtion eſt de ſçavoir
Ce qui peut plus nous émouvoir
Dans l'agreable & doux martire,
J'entens l'amour, c'eſt aſſez dire,
Sçavoir, d'un Cœur qui ſans façon
Se laiſſe prendre à l'hameçon,
Sans nous donner beaucoup de peine;

Ou d'un autre qui dans la gêne
Nous tient longtemps sous sa rigueur,
Pour mieux ensuite avec douceur
Nous plonger, sans que l'on se noye,
Dans le doux Nectar de la joye.
Icy quelque comparaison
Ne sera pas hors de saison,
Car par elle on pourra comprendre
Ce que je prétens faire entendre.
Sans rechercher de grands détours
Par un long & vaste discours,
La Chasse servira d'exemple.
Voicy comme je la contemple.
La Chasse est un plaisir qu'on ne peut trop aimer,
A cause de son innocence;
Son attrait est puissant, il sçait nous animer
Par une douce violence;
Mais il faut un sujet qui résiste à nos coups,
Un plaisir qui nous couste est toûjours le plus doux;
Car si la prise en est facile,

L'ardeur d'un bon Chasseur alors se
ralentit;
Plus une chose est difficile,
On la possede apres avec plus d'appétit.
Cet exemple pourroit suffire
Touchant ce que j'avois à dire;
Mais si cela ne vous plaist pas,
Posons icy quelqu'autre cas,
Soit dans Paris, ou bien dans Rome;
Et faisons voir comme tout Homme
Possede avec plus de plaisir
Un Trésor acquis à loisir,
Que ce que le hazard luy donne.
Une Teste mesme à Couronne,
Met un Païs au premier rang,
Quand il luy couste bien du sang.
Voulez-vous voir un autre exemple,
Qui soit une preuve bien ample
De tout ce que j'avance icy?
De grace écoutez, le voicy.
N'est-il pas vray qu'un Héritage
Qui nous vient par droit de lignage,
Ne touchera pas nostre cœur
Comme un Bien acquis par sueur,

Par les travaux & dans les veilles,
Ou par d'autres peines pareilles?
Pour lors on en fait plus d'état
Que des Biens d'un grand Potentat.

Le meſme.

Voicy un Chifre nouveau qui m'a eſté envoyé. Je ne l'entens pas. On le propoſe à ceux qui ont la facilieé à déchifrer. On prie cependant celuy qui en eſt l'Autheur, d'en envoyer l'Explication. Il m'a fait ſçavoir déja par avance que les Chifres que vous allez voir veulent dire,

S'Il eſtoit des Amans diſcrets,
Comme il eſt des Chifres ſecrets,
On verroit peu d'Amans fidelles
Se plaindre avec droit de leurs Belles.

Ainſi il ne s'agit plus que de trouver de quelle maniere ces quatre Vers ſont exprimez par ces Chifres.

38. 84. 27. 45. 93.
46. 20. 42. 27. 72.
27. 101. 40. 49. 58.
23. 75. 29. 63. 9. 71. 52.

On a employé dans le XXII. *Extraordinaire un autre* Chifre *ſur les Enigmes de* la Cheminée *&* du Loüis d'or, *dont perſonne n'a découvert le ſecret. Il commence par ces lettres* D P Q I T. *Le Public en demande l'Explication, & on prie l'Autheur de l'envoyer.*

QUESTIONS A DECIDER.

I.

SI la ſimple Eſtime eſt préferable à l'Amour, entre deux Perſonnes qui ſe doivent épouſer.

II.

Si ceux qui ne ſont point vrais Amis, peuvent eſtre Amans fidelles.

III.

Si on peut avoir en meſme temps de l'Ambition & de l'Amour, ſans que l'une de ces paſſions affoibliſſe l'autre.

IV.

On demande l'origine de la Poëſie.

Je ſuis, Madame, voſtre, &c.

A Paris ce 15. Avril 1684.

TABLE DES MATIERES
contenuës dans ce Volume.

DU bon & mauvais usage de la Lecture, 3
Discours en Vers sur le mesme sujet, 19
Lettre sur les Tremblemens de Terre, 51
Relation d'un Voyage fait en Amerique, 68
Explications en Vers sur les deux Enigmes de la sillabe Mi, 85
Portrait, 92
Lettre sur un Bracelet de cheveux reçeu, 97
Lettre à une Dame sur la perte de son Procés, 100
Sentimens en Vers de M. de la Fevrerie sur les cinq Questions du XXIII. Extraordinaire, 102
Sur la lettre S, à M. de S. Aignan, 114
La Métamorphose d'Amarante & d'Aristée, 132
Sentimens sur les Questions du XXIV.

TABLE.

Extraordinaire, 138
Lettre en Prose & en Vers sur les Scrupules, 148
S'il vaut mieux soufrir un peu d'amour, que de s'en défendre avec peine, 168
Explications en Vers sur les Enigmes des Marons & du Masque, 170
Cinquiéme Partie du Traité des Lunetes, 186
Si un peu d'amour cause moins de peine que l'embarras de défendre son cœur, 278
Si la jalousie qui vient de l'Amour est plus dangereuse dans ses effets, que celle qui vient de l'Ambition, 279
Si boire du Vin sans Eau, & en suite de l'Eau pure, fait le mesme effet pour la santé, que de boire le Vin meslé avec l'Eau, 280
Sur l'usage du Chapeau, 284
Madrigaux sur les Enigmes de la Glace & des Patins, *avec les noms de ceux qui ont trouvé ces deux Mots,* 307
Enigme en Prose du Berger de Flore, 308

TABLE.

Laquelle eſt à préferer, de la beauté du Viſage, ou de celle de la Taille, 320
Pourquoy un bien dont la conqueſte nous a couſté des fatigues, nous eſt plus cher que celuy que nous acquérons ſans peine, 327
Chifre nouveau, 330
Queſtions à décider, 331

Avis pour placer la Figure.

La Planche VI. eſtant déployée, doit regarder la page 187.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

( )